


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



LES
MILLE ET UNE NUIT,
CONTES ARABES
Traduits en François

Par Mr. GALLAND.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

TOME V.

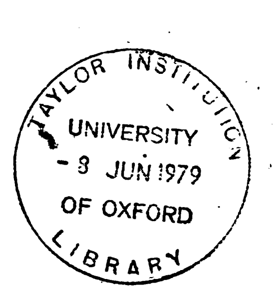


A PARIS,

Par la COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXIII.

Avec Privilege du Roi.





LES MILLE ET UNE NUIT.

CONTES ARABES.

HISTOIRE

De Noureddin & de la belle Persienne.

LA Ville de Balsora fut longtems la Capitale d'un royaume tributaire des Califes. Le Roi qui le gouvernoit du tems du Calife Haroun Alraschid, s'appelloit Zinebi, & l'un & l'autre étoient cousins, fils de deux freres. Zinebi n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses Etats à un seul Visir; il en avoit

choisi deux, Khacan, & Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, & se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la Cour de Balsora, ni dans la Ville, ni dans tout le Royaume, qui ne le respectât, & ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractere : il étoit toujours chagrin, & il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, & jamais on n'avoit entendu dire de lui, que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, & qu'en interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne Ministre, il ne cessoit de lui

rendre de mauvais offices auprès du Roi.

Un jour après le Conſeil, le Roi de Balſora ſe délaſſoit l'eſprit, & s'entretenoit avec ces deux Viſirs, & pluſieurs autres membres du Conſeil. La converſation tomba ſur les femmes eſclaves, que l'on achete, & que l'on tient parmi nous, à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il ſuffiſoit qu'une Eſclave que l'on achetoit, fût belle & bien faite, pour ſe conſoler des femmes, que l'on eſt obligé de prendre par alliance, ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres ſoutenoient, & Khacan étoit de ce ſentiment, que la beauté, & toutes les belles qualités du corps, n'étoient pas les ſeules choſes que l'on devoit rechercher dans une Eſclave, mais qu'il falloit qu'elles fuſſent accompagnées de beaucoup d'eſprit, de ſageſſe, de

modeſtie, d'agrément, & s'il ſe pouvoit, de pluſieurs belles connoiſſances. La raiſon qu'ils en apportoient, eſt, diſoient-ils, que rien ne convient davantage à des perſonnes qui ont de grandes affaires à adminiſtrer, qu'après avoir paſſé toute la journée dans une occupation ſi pénible, de trouver en ſe retirant en leur particulier, une compagne, dont l'entretien étoit également utile, agréable & divertiſſant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'eſt ne pas différer des bêtes, que d'avoir une Eſclave pour la voir ſimplement, & contenter une paſſion que nous avons commune avec elles.

Le Roi ſe rangea du parti des derniers, & il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une Eſclave, qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de dire; & ſur toute choſe, qui fût très-ſavante.

Saouy jaloux de l'honneur que le Roi faiſoit à Khacan, & qui avoit été de l'avis contraire: Sire, reprit-il, il ſera bien difficile de trouver une Eſclave auſſi accomplie que Votre Ma-

jeſté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, ſi elle ne lui coûte que dix mille pieces d'or. Saouy, repartit le Roi, vous trouvez apparemment que la ſomme eſt trop groſſe : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'eſt pas pour moi. En même tems le Roi ordonna à ſon grand Tréſorier, qui étoit préſent, d'envoyer les dix mille pieces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeller tous les Courtiers qui ſe mêloient de la vente des femmes & des filles Eſclaves, & les chargea dès qu'ils auroient trouvé une Eſclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les Courtiers, autant pour obliger le Viſir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs ſoins à en découvrir une ſelon qu'il la ſouhaitoit. Il ne ſe paſſoit guere de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une ; mais il y trouvoit toujours quelque défaut.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au Palais du Roi, un Courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, & lui annonça qu'un Marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une Esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vûes. A l'égard de son esprit & de ses connoissances, ajouta-t-il; le Marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits & de savans au monde.

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faisoit espérer d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'Esclave à son retour du Palais, & continua son chemin.

Le Courtier ne manqua pas de se trouver chez le Visir à l'heure marquée; & Khacan trouva l'Esclave belle, si fort au de-là de son attente, qu'il lui donna dès lors le nom de belle Persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit & qu'il étoit très-savant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit

inutilement une autre Esclave, qui la surpassât en aucune des qualités que le Roi demandoit. Il demande au Courtier à quel prix le Marchand de Perse l'avoit mise.

Seigneur, répondit le Courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner au dernier mot, à moins de dix mille pieces d'or. Il m'a même juré, que sans compter ses soins, ses peines, & le tems qu'il y a qu'il l'éleve, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en Maîtres pour les exercices du corps, & pour l'instruire & lui former l'esprit, qu'en habits & en nourriture. Comme il la jugea digne d'un Roi, dès qu'il l'eut achetée dans sa premiere enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse, elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles; elle fait des vers : il n'y a pas de Livres enfin qu'elle n'ait lûs. On n'a pas entendu dire que jamais Esclave ait sû autant de choses qu'elle en sait.

Le Visir Khacan qui connoissoit le mérite de la belle Persienne, beaucoup mieux que le Courtier, qui n'en parloit que sur ce que le Marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre tems. Il envoya chercher le Marchand par un de ses gens, où le Courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le Marchand de Perse fut arrivé : Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre Esclave, lui dit le Visir Khacan ; c'est pour le Roi : mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix, que celui que vous y avez mis.

Seigneur, répondit le Marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à Sa Majesté, s'il appartenoit à un Marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former, & la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que Sa Majesté aura fait une acquisition dont elle sera très-contente.

Le Visir Khacan ne voulut pas mar-

chander ; il fit compter la somme au Marchand ; & le Marchand avant de se retirer : Seigneur, dit-il au Visir ; puisque l'Esclave est destinée pour le Roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire, qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire, pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareille, ce sera néanmoins toute autre chose, si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, & que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter. Ce tems-là passé, lorsque vous la présenterez au Roi, elle vous fera un honneur & un mérite, dont j'espere que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le Soleil lui a un peu gâté le teint : mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, & que vous l'aurez fait habiller de la maniere que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée que vous la trouverez infiniment plus belle.

Khacan prit le conseil du Marchand en bonne part, & résolut de

le ſuivre. Il donna à la belle Perſienne un appartement en particulier près de celui de ſa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, & de la regarder comme une Dame qui appartenoit au Roi. Il la pria auſſi de lui faire faire pluſieurs habits les plus magnifiques qu'il ſeroit poſſible, & qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Perſienne ; votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même : c'eſt pour le Roi que je vous ai achetée ; j'eſpere qu'il ſera beaucoup plus ſatisfait de vous poſſéder, que je ne le ſuis de m'être acquitté de la commiſſion dont il m'avoit chargé. Ainſi je ſuis bien aiſe de vous avertir, que j'ai un fils qui ne manque pas d'eſprit, mais jeune, folâtre & entreprenant ; & de vous bien garder de lui, lorſqu'il s'approchera de vous. La belle Perſienne le remercia de cet avis ; & après qu'elle l'eut bien aſſuré qu'elle en profiteroit, il ſe retira.

Noureddin (c'eſt ainſi que ſe nom-

moit le fils du Visir Khacan) entroit librement dans l'appartement de sa mere, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne, jeune, agréable, & hardi; & comme il avoit infiniment d'esprit, & qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Persienne; & dès leur premiere entrevûe, quoiqu'il eût appris que son pere l'avoit achetée pour le Roi, & que son pere le lui eût déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord; & l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de moyens pour l'enlever au Roi.

De son côté la belle Persienne trouva Noureddin très-aimable. Le Visir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au Roi de Balsora. Je m'estimerois très-heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils.

Noureddin fut très-assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux, de s'entretenir, de rire, & de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mere ne l'y eût contraint. Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bien-séant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, & travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre pere.

Comme il y avoit long-tems que la belle Persienne n'étoit allée au bain, à cause du long voyage qu'elle venoit de faire; cinq ou six jours après qu'elle eût été achetée, la femme du Visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le Visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves, à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même, au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique, qu'elle lui avoit déja fait faire. Elle y avoit pris d'autant plus de

ſoin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du Viſir ſon mari, & lui faire connoître combien elle s'intéreſſoit en tout ce qui pouvoit lui plaire.

A la ſortie du bain, la belle Perſienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorſqu'il l'avoit achetée, vint ſe faire voir à la femme de ce Viſir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Perſienne lui baiſa la main avec grace, & lui dit : Madame, je ne ſais pas comment vous me trouverez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes, qui m'aſſurent qu'il me fait ſi bien, qu'elles ne me connoiſſent plus, ſont apparemment des flatteuſes : c'eſt à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles diſoient la vérité, ce ſeroit vous, Madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne.

Ma fille, reprit la femme du Viſir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie, ce que mes femmes vous ont dit : je m'y con-

nois mieux qu'elles, & ſans parler de votre habit, qui vous ſied à merveille; vous apportez du bain une beauté ſi fort au-deſſus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même. Si je croyois que le bain fût encore aſſez bon, j'irois en prendre ma part. Je ſuis auſſi-bien dans un âge qui demande déſormais, que j'en faſſe ſouvent proviſion. Madame, reprit la belle Perſienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, ſans les avoir méritées. Pour ce qui eſt du bain, il eſt admirable; & ſi vous avez deſſein d'y aller, vous n'avez pas de tems à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même choſe que moi.

La femme du Viſir conſidéra qu'il y avoit pluſieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, & voulut profiter de l'occaſion. Elle le témoigna à ſes femmes, & ſes femmes ſe furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit néceſſaire. La belle Perſienne ſe retira à ſon appartement; & la femme du Viſir avant de paſſer au bain, chargea

deux petites Esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne laisser pas entrer Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du Visir Khacan étoit au bain, & que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva ; & comme il ne trouva pas sa mere dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites Esclaves dans l'anti-chambre. Il leur demanda où étoit sa mere ; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. Et la belle Persienne, reprit Noureddin, y est-elle aussi ? Elle en est revenue, répartirent les Esclaves, & elle est dans sa chambre ; mais nous avons ordre de Madame votre mere, de ne vous pas laisser entrer.

La chambre de la belle Persienne n'étoit fermée que par une portiere. Noureddin s'avança pour entrer, & les deux Esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une & l'autre, les mit hors de l'anti-chambre, & ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, & au

noncerent à leur Dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persienne, malgré elles, & qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse, causa à la bonne Dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain, & s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, & qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persienne, Noureddin en étoit sorti, & il avoit pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du Visir toute en pleurs, & comme une femme qui ne se possédoit plus. Madame, lui dit-elle; oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée? Quelle disgrace vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir si-tôt?

Quoi, s'écria la femme du Visir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, & qu'il est demeuré seul avec

vous ? pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur, à lui, & à moi ?

De grace, Madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous, & pour Noureddin, en ce que Noureddin a fait ? Comment, repliqua la femme du Visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit, qu'il vous a achetée pour le Roi ? & ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous ?

Je ne l'ai pas oublié, Madame, reprit encore la belle Persienne ; mais Noureddin m'est venu dire, que le Visir son pere avoit changé de sentiment, & qu'au lieu de me réserver pour le Roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, Madame ; & Esclave comme je suis accoutumée aux loix de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu & que je n'ai du m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même, que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la

liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds ſans regret l'eſpérance d'appartenir au Roi, & je m'eſtimerai très-heureuſe de paſſer toute ma vie avec Noureddin.

A ce diſcours de la belle Perſienne: Plût à Dieu, dit la femme du Viſir, que ce que vous me dites fût vrai? j'en aurois bien de la joie. Mais croyez-moi: Noureddin eſt un impoſteur; il vous a trompée, & il n'eſt pas poſſible que ſon pere lui ait fait le préſent qu'il vous a dit. Qu'il eſt malheureux, & que je ſuis malheureuſe! Et que ſon pere l'eſt davantage par les ſuites fâcheuſes qu'il doit craindre, & que nous devons craindre avec lui! mes pleurs ni mes prieres ne feront pas capables de le fléchir, ni d'obtenir ſon pardon. Son pere va le ſacrifier à ſon juſte reſſentiment, dès qu'il ſera informé de la violence qu'il vous a faite. En achevant ces paroles, elle pleura amérement; & ſes Eſclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, ſuivirent ſon exemple.

Le Viſir Khacan arriva quelques

momens après, & fut dans un grand étonnement de voir sa femme & les Esclaves en pleurs, & la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause; & sa femme & les Esclaves augmenterent leurs cris & leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage; & en s'adressant à sa femme: Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, & que vous me disiez la vérité.

La Dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari: promettez-moi donc, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez pas de mal de ce que je vous dirai: je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. Sans attendre sa réponse: pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, & a pris ce malheureux tems pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au Roi, & que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne; je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon

affliction pour l'amour de vous, & pour l'amour de lui, pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quelle fut la mortification du Viſir Khacan, quand il eut entendu le récit de l'inſolence de ſon fils Noureddin. Ah! s'écria-t-il en ſe frappant cruellement, en ſe mordant les mains, & en s'arrachant la barbe; c'eſt donc ainſi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton pere dans le précipice, du plus haut degré de ſon bonheur; que tu le perds, & que tu te perds toi-même avec lui! Le Roi ne ſe contentera pas de ton ſang, ni du mien, pour ſe venger de cette offenſe, qui attaque ſa perſonne même.

Sa femme voulut tâcher de le conſoler: Ne vous affligez pas, lui dit-elle; je ferai aiſément dix mille pieces d'or d'une partie de mes pierreries: vous en acheterez une autre Eſclave, qui ſera plus belle & plus digne du Roi.

Eh, croyez-vous, reprit le Viſir, que je ſois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pieces d'or? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni

même de la perte de tous mes biens, dont je ſerois auſſi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'eſt plus précieux que tous les biens du monde. Il me ſemble néanmoins, Seigneur, repartit la Dame, que ce qui ſe peut réparer par de l'argent, n'eſt pas d'une ſi grande conſéquence.

Hé quoi, répliqua le Viſir, ne ſavez-vous pas que Saouy eſt mon ennemi capital ? Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du Roi ? Votre Majeſté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection & du zele de Khaçan, pour ſon ſervice ; il vient de faire voir cependant combien il eſt peu digne d'une ſi grande conſidération. Il a reçu dix mille pieces d'or pour lui acheter une Eſclave. Il s'eſt véritablement acquitté d'une commiſſion ſi honorable ; & jamais perſonne n'a vu une ſi belle Eſclave ; mais au lieu de l'amener à Votre Majeſté, il a jugé plus à propos d'en faire un préſent à ſon fils : mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette Eſclave, c'eſt pour vous ; vous la méritez mieux que le Roi. Son fils, continuera-t-il

avec sa malice ordinaire, l'a prise, & il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'assurer à Votre Majesté, & Votre Majesté peut s'en éclaircir par elle-même. Ne voyez-vous pas, ajouta le Visir, que sur un tel discours les Gens du Roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment, & enlever l'Esclave ? J'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront.

Seigneur, répondit la Dame à ce discours du Visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes, & qu'il est capable de donner à la chose, le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais, peut-il savoir ni lui ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison? Quand on le soupçonneroit, & que le Roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire, qu'après avoir bien examiné l'Esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de Sa Maj. qu'elle vous l'avoit paru d'abord; que le Marchand vous a trompé; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais

mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'eſprit, & qu'elle ſoit auſſi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le Roi vous en croira à votre parole ; & Saouy aura la confuſion d'avoir auſſi peu réuſſi dans ſon pernicieux deſſein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Raſſurez-vous donc ; & ſi vous voulez me croire, envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Perſienne, & chargez-les de vous chercher une autre Eſclave.

Comme ce conſeil parut très-raiſonnable au Viſir Khacan, il calma un peu ſes eſprits, & il prit le parti de le ſuivre ; mais il ne diminua rien de ſa colere contre ſon fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée ; il n'oſa même chercher un azile chez aucun des jeunes gens de ſon âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que ſon pere ne l'y fît chercher. Il alla hors de la Ville, & il ſe refugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, & où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorſ-

qu'il ſavoit bien que ſon pere étoit retiré, & ſe fit ouvrir par les femmes de ſa mere, qui l'introduiſirent ſans bruit. Il ſortit le lendemain avant que ſon pere fût levé; & il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-ſenſible. En effet les femmes ne le flattoient pas: elles lui déclaroient franchement que le Viſir ſon pere perſiſtoit dans la même colere, & proteſtoit qu'il le tueroit s'il ſe préſentoit devant lui.

La femme de ce Miniſtre ſavoit par ſes femmes, que Noureddin revenoit chaque jour; mais elle n'oſoit prendre la hardieſſe de prier ſon mari de lui pardonner. Elle la prit enfin: Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai oſé juſqu'à préſent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous ſupplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un pere, que Noureddin l'eſt envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur, & de la ſatisfaction de préſenter au Roi

une Eſclave auſſi accomplie que la belle Perſienne ; je l'avoue : mais après tout, quelle eſt votre intention ? voulez-vous le perdre abſolument ? Au lieu d'un mal auquel il ne faut plus que vous ſongiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne penſez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui eſt malin, en cherchant pourquoi votre fils eſt éloigné de vous, n'en devine la véritable cauſe que vous voulez tenir ſi cachée ? Si cela arrivoit, vous ſeriez tombé juſtement dans le malheur que vous avez un ſi grand intérêt d'éviter.

Madame, reprit le Viſir, ce que vous dites là eſt de bon ſens ; mais je ne puis me réſoudre de pardonner à Noureddin que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. Il ſera ſuffiſamment mortifié, repartit la Dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en penſée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorſque vous êtes retiré ; il y couche, & il en ſort avant que vous ſoyez levé. Attendez-le ce ſoir juſqu'à ſon arrivée, & faites ſemblant de le

vouloir tuer : je viendrai à ſon ſe-cours ; & en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma priere, vous l'obligerez de prendre la belle Perſienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, & je ſais que la belle Perſienne ne le hait pas.

Khacan voulut bien ſuivre ce conſeil : ainſi avant qu'on ouvrît à Noureddin lorſqu'il arriva à ſon heure ordinaire, il ſe mit derriere la porte ; & dès qu'on lui eut ouvert, il ſe jetta ſur lui & le mit ſous les pieds. Noureddin tourna la tête, & reconnut ſon pere le poignard à la main prêt à lui ôter ſa vie.

La mere de Noureddin ſurvint en ce moment ; & en retenant le Viſir par le bras : Qu'allez-vous faire, Seigneur ? s'écria-t-elle. Laiſſez-moi, reprit le Viſir, que je tue ce fils indigne. Ah, Seigneur, reprit la mere, tuez-moi plutôt moi-même ? je ne permettrai jamais que vous enſanglantiez vos mains dans votre propre ſang. Noureddin profita de ce moment : Mon pere, s'écria-t-il les larmes aux yeux ; j'implore votre clé-

mence & votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui.

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; & dès qu'il eut lâché Noureddin, Noureddin se jetta à ses pieds & les lui baisa, pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mere, je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne ; mais à condition que vous me promettrez par serment, de ne la pas regarder comme Esclave, mais comme votre femme. C'est-à-dire, que vous ne la vendrez, & même que vous ne la repudierez jamais. Comme elle est sage & qu'elle a de l'esprit & de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre.

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence ;

il remercia ſon pere avec toute la reconnoiſſance imaginable, & lui fit de très-bon cœur le ſerment qu'il ſouhaitoit. Ils furent très-contents l'un de l'autre, la belle Perſienne & lui, & le Viſir fut très-ſatisfait de leur bonne union.

Le Viſir Khacan n'attendoit pas que le Roi lui parlât de la commiſſion qu'il lui avoit donnée : il avoit grand ſoin de l'en entretenir ſouvent, & de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la ſatisfaction de Sa Majeſté ; il ſut enfin le ménager avec tant d'adreſſe, qu'inſenſiblement il n'y ſongea plus. Saouy néanmoins avoit ſu quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé : mais Khacan étoit ſi avant dans la faveur du Roi, qu'il n'oſa hazarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire ſi délicate s'étoit paſſée plus heureuſement que ce Miniſtre ne l'avoit cru d'abord, lorſqu'il alla au bain, & qu'une affaire preſſante l'obligea d'en ſortir encore tout échauffé ; l'air qui étoit un peu froid le frappa & lui cauſa une fluxion ſur la poi-

trine, qui le contraignirent de se mettre au lit avec une grosse fievre. La maladie augmenta; & comme il s'apperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin, qui ne l'abandonnoit pas. Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données : vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas.

Ces paroles furent les dernieres que le Visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, & il laissa un deuil inexprimable dans sa Maison, à la Cour, & dans la Ville. Le Roi le regretta comme un Ministre sage, zélé & fidele, & toute la Ville le pleura comme son protecteur & son bienfacteur. Jamais on n'avoit vû de funérailles plus honorables à Bal-

ſora. Les Viſirs, les Emirs, & généralement tous les Grands de la Cour, s'empreſſerent de porter ſon cercueil ſur les épaules, les uns après les autres, juſqu'au lieu de ſa ſépulture ; & les plus riches juſqu'aux plus pauvres de la Ville, l'y accompagnerent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire devoit lui cauſer; & il demeura long-tems ſans voir perſonne. Un jour enfin il permit qu'on laiſſât entrer un de ſes amis intimes. Cet ami tâcha de le conſoler, & comme il le vit diſpoſé à l'écouter, il lui dit, qu'après avoir rendu à la mémoire de ſon pere, tout ce qu'il lui devoit, & ſatisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienſéance, il étoit tems qu'il parût dans le monde, qu'il vît ſes amis, & qu'il ſoûtint le rang que ſa naiſſance & ſon mérite lui avoient acquis. Nous pécherions, ajoûta-t-il, contre les loix de la nature, & même contre les loix civiles, ſi lorſque nos peres ſont morts nous ne leur rendions

les devoirs que la tendresse exige de nous, & l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés, & qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, & de vivre dans le monde de la maniere qu'on y vit. Essuyez donc vos larmes, & reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie par-tout où vous vous êtes trouvé.

Le conseil de cet ami étoit très-raisonnable ; & Noureddin eût évité tous les malheurs qui lui arriverent, s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine : il régala même son ami ; & lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lendemain, & d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge, & il passoit le tems avec eux en des festins & des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle Persienne; elle avoit la complaisance de lui obéir, mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté : Je ne doute pas, lui disoit-elle, que le Visir votre pere ne vous ait laissé de grandes richesses; mais si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une Esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin, si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis & se divertir avec eux; mais qu'on en fasse une coutume journaliere, c'est courir le grand chemin de la derniere misere. Pour votre honneur & pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre pere, & de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire.

Noureddin écoutoit la belle Persienne en riant; & quand elle avoit achevé : Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons-là ce dis-

cours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon pere m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je ſuis bien-aiſe de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant ſoupiré avant ſa mort. J'aurai toujours le tems de me réduire à la vie réglée dont vous parlez ; un homme de mon âge doit ſe donner le loiſir de goûter les plaiſirs de la jeuneſſe.

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en déſordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec ſon Maître d'Hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il ſe préſentoit avec ſon Livre : Va, va, lui diſoit-il, je me fie bien à toi : aie ſoin ſeulement que je faſſe toujours bonne chere.

Vous êtes le maître, Seigneur, reprenoit le Maître d'Hôtel ; vous voudrez bien néanmoins que je vous faſſe ſouvenir du proverbe, qui dit, que qui fait grand dépenſe & ne compte pas, ſe trouve à la fin réduit à la mendicité ſans s'en être apperçû. Vous ne vous contentez pas de la dépenſe ſi prodigieuſe de votre table, vous don-

nez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire quand ils seroient aussi gros que des montagnes. Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons ; continue de me faire manger, & ne te mets pas en peine du reste.

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, & ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, & faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenoit, & ils y trouvoient leur compte. Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison ; c'est un Paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin ; qu'on m'apporte une plume, de l'encre & du papier, & que je n'en entende plus parler, c'est pour vous, je vous la donne. D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quel-

qu'une des Maiſons, des Bains, & des Lieux publics à loger les Etrangers, qui lui appartenoient, & lui rapportoient un gros revenu, qu'il leur en faiſoit une donation. La belle Perſienne lui repréſentoit le tort qu'il ſe faiſoit: au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui reſtoit, à la premiere occaſion.

Noureddin enfin, ne fit autre choſe toute une année que de faire bonne chere, ſe donner du bon tems, & ſe divertir en prodiguant & diſſipant les grands biens que ſes prédéceſſeurs & le bon Viſir ſon pere avoient acquis ou conſervés avec beaucoup de ſoins & de peines. L'année ne faiſoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la Salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ſes Eſclaves, & il s'y étoit renfermé avec ſes amis, pour être en plus grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut ſe lever; mais Noureddin le devança, & alla ouvrir lui-même. C'étoit ſon Maître d'Hôtel; & Noureddin pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la Salle & ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, & qui avoit apperçu le Maître d'Hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portiere & la porte, & entendit que le Maître d'Hôtel tint ce discours : Seigneur, dit-il à son Maître ; je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes ; & je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-tems, & dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé. C'est-à-dire, Seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire vôtre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés ; & vos Fermiers, & ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les ; &

si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds ; sinon, permettez-moi de me retirer. Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes & qui avoit tout entendu, rentra aussi-tôt & fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'apprendre. C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis : pour moi je vous déclare, que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui, non plus que vous : il ne nous y reverra pas aussi davantage.

Noureddin revint en ce moment ; & quelque bonne mine qu'il fît pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler, qu'ils ne s'apperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place, qu'un des amis se leva de la sienne : Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie

plus long-tems : je vous ſupplie de trouver bon que je m'en aille. Quelle affaire vous oblige de nous quitter ſitôt ? reprit Noureddin. Seigneur, reprit-il, ma femme eſt accouchée aujourd'hui, vous n'ignorez pas que la préſence d'un mari eſt toujours néceſſaire dans une pareille rencontre. Il fit une grande révérence, & partit. Un moment après, un autre ſe retira ſur un autre prétexte : les autres firent la même choſe l'un après l'autre, juſqu'à ce qu'il ne reſta pas un ſeul des dix amis, qui juſqu'alors avoient tenu ſi bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne ſoupçonna rien de la réſolution que ſes amis avoient priſe de ne le plus voir. Il alla à l'appartement de la belle Perſienne, & il s'entretint ſeulement avec elle de la déclaration que ſon Maître d'Hôtel lui avoit faite, avec de grands témoignages d'un véritable repentir du déſordre où étoient ſes affaires.

Seigneur, lui dit la belle Perſienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre ſens : vous voyez préſen-

tement ce qui vous en eſt arrivé. Je ne me trompois pas lorſque je vous prédiſois la triſte fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'eſt que vous ne voyez pas encore tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma penſée, réjouiſſons-nous, me diſiez-vous, & profitons du bon tems que la fortune nous offre pendant qu'elle nous eſt favorable, peut-être ne ſera-t-elle pas toujours de ſi bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre, que nous étions nous-mêmes les artiſans de notre bonne fortune, par une ſage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, & j'ai été contrainte de vous laiſſer faire malgré moi.

J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas ſuivi les avis ſi ſalutaires que vous me donniez avec votre ſageſſe admirable; mais ſi j'ai mangé tout mon bien, vous ne conſidérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis long-tems: ils ſont honnêtes & pleins de reconnoiſſance, je ſuis ſûr qu'ils ne m'abandonneront pas. Seigneur, répliqua la

belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnoissance de vos amis ; croyez-moi, votre espérance est mal fondée, & vous m'en direz des nouvelles avec le tems.

Charmante Persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de venir à leur ordinaire, & vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, & je ferai profiter cet argent par quelque négoce.

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue : il frapa à la premiere qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une Esclave vint, & avant d'ouvrir elle demanda qui frappoit. Dites à votre Maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu Visir Khacan. L'Esclave ouvrit, l'introduisit dans une Salle, & entra dans la chambre où étoit son Maître, à qui elle annonça que

Noureddin venoit le voir. Noureddin ! réprit le Maître avec un ton de épris, & si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement : Va, dis-lui que je n'y suis pas ; & toutes les fois qu'il viendra, dis-lui la même chose. L'Esclave revint, & donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son Maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : Ah, le perfide le méchant homme, s'écria-t-il ! il me protestoit hier que je n'avois pas un meilleur ami que lui, & aujourd'hui il me traite si indignement ! Il alla frapper à la porte d'un autre ami, & cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisieme, & ainsi des autres jusqu'au dixieme, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, & qu'il reconnut sa faute irréparable, de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, & sur leurs protestations d'amitié tout le tems qu'il avoit été en

état de leur faire des régals somptueux, & de les combler de largesses & de bienfaits. Il est bien vrai, dit-il en lui-même, les larmes aux yeux, qu'un homme heureux, comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne & on le laisse seul. Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il y fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, & alla la témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis, le secours auquel il s'étoit attendu. Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler : jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant

d'obligations, & pour qui je me ſuis épuiſé moi-même. Je ne me poſſede plus; & je crains de commettre quelque action indigne de moi, dans l'état déplorable & dans le déſeſpoir où je ſuis, ſi vous ne m'aidez de vos ſages conſeils. Seigneur, reprit la belle Perſienne, je ne vois pas d'autre remede à votre malheur, que de vendre vos Eſclaves & vos meubles, & de ſubſiſter là-deſſus, juſqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la miſere.

Le remede parut extrêmement dur à Noureddin; mais qu'eût-il pû faire dans la néceſſité de vivre où il étoit? Il vendit premiérement ſes Eſclaves, bouches alors inutiles, qui lui euſſent fait une dépenſe beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en état de ſupporter. Il vécut quelque tems ſur l'argent qu'il en fit; & lorſqu'il vint à manquer, il fit porter ſes meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-deſſous de leur juſte valeur, quoiqu'il y en eût de très précieux qui avoient coûté des ſommes immenſes. Cela le fit ſub-

ſiſter un long eſpace de téms, mais enfin ce ſecours manqua, & il ne lui reſtoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de ſa douleur à la belle Perſienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponſe que lui fit cette ſage perſonne : Seigneur, lui dit-elle, je ſuis votre Eſclave, & vous ſavez que le feu Viſir votre pere m'a achetée dix mille pieces d'or. Je ſais bien que je ſuis diminuée de prix depuis ce tems-là ; mais auſſi je ſuis perſuadée que je puis être encore vendue une ſomme qui n'en ſera pas élcignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, & de me vendre ; avec l'argent que vous toucherez, qui ſera très conſidérable, vous irez faire le Marchand en quelque Ville où vous ne ſerez pas connu ; & par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre, ſinon dans une grande opulence, d'une maniere au moins à vous rendre heureux & content.

Ah ! charmante & belle Perſienne, s'écria Noureddin, eſt-il poſſible que vous ayiez pu concevoir cette

pensée ? vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez capable de cette lâcheté ? Et quand je l'aurois cette lâcheté indigne, pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon pere, de ne vous jamais vendre ? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, & que de me séparer d'avec vous, que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime.

Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; & Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous est inférieure à la vôtre, & combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'ai-

miez davantage ; & je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque Maître que je puisse appartenir ; je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde, que de me réunir avec vous, dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espére. Voilà, je l'avoue une nécessité bien cruelle pour vous & pour moi : mais après tout, je ne vois pas d'autre moyen de nous tirer de la misere vous & moi.

Noureddin qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle Persienne venoit de lui représenter, & qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au Marché où l'on vendoit les femmes Esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer ; il s'adressa à un Courtier nommé Hagi Hassan. Hagi Hassan, lui dit-il, voici une Esclave que je veux vendre, vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner.

Hag

Hagi Haſſan fit entrer Noureddin & la belle Perſienne dans une chambre ; & dès que la belle Perſienne eut ôté le voile qui lui cachoit le viſage : Seigneur, dit Hagi Haſſan à Noureddin, avec admiration, me trompai-je ! n'eſt-ce pas là l'Eſclave que le feu Viſir votre pere acheta dix mille pieces d'or ? Noureddin lui aſſura que c'étoit elle-même ; & Hagi Haſſan en lui faiſant eſpérer qu'il en tireroit une groſſe ſomme, lui promit d'employer tout ſon art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui ſeroit poſſible.

Hagi Haſſan & Noureddin ſortirent de la chambre, & Hagi Haſſan y enferma la belle Perſienne. Il alla enſuite chercher les Marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des Eſclaves Grecques, Franques, Africaines, Tartares, & autres, & il fut obligé d'attendre qu'ils euſſent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé & qu'à peu près ils ſe furent tous raſſemblés : Mes bons Seigneurs, leur dit-il, avec une gaieté qui paroiſſoit ſur ſon viſage & dans ſes geſtes, tout ce

qui eſt rond n'eſt pas noiſette : tout ce qui eſt long n'eſt pas figue : tout ce qui eſt rouge n'eſt pas chair, & tous les œufs ne ſont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vû & bien acheté des Eſclaves en votre vie, mais vous n'en avez jamais vû une ſeule qui puiſſe entrer en comparaiſon avec celle que je vous annonce. C'eſt la perle des Eſclaves : venez, ſuivez-moi que je vous la faſſe voir. Je veux que vous me diſiez vous-mêmes à quel prix je dois la crier d'abord.

Les Marchands ſuivirent Hagi Haſſan, & Hagi Haſſan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Perſienne. Ils la virent avec ſurpriſe, & ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que de quatre mille pieces d'or. Ils ſortirent de la chambre ; & Hagi Haſſan, qui ſortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix ſans s'en éloigner, *à quatre mille pieces d'or l'Eſclave Perſienne.*

Aucun des Marchands n'avoi encore parlé, & ils ſe conſultoient eux-

mêmes ſur l'enchere qu'il y devoient mettre, lorſque le Viſir Saouy parut. Comme il eut apperçu Noureddin dans la Place : apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il ſavoit qu'il en avoit vendu) & qu'il eſt venu acheter une Eſclave. Il s'avance, & Hagi Haſſan cria une ſeconde fois, *à quatre mille pieces d'or l'Eſclave Perſienne.*

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'Eſclave devoit être d'une beauté toute particuliere, & auſſi-tôt il eut une forte envie de la voir. Il pouſſa ſon cheval droit à Hagi Haſſan, qui étoit environné des Marchands : Ouvre la porte, lui dit-il, & fais-moi voir l'Eſclave. Ce n'étoit pas la coûtume de faire voir une Eſclave à un particulier, dès que les Marchands l'avoient vûe, & qu'ils la marchandoient. Mais les Marchands n'eurent pas la hardieſſe de faire valoir leur droit contre l'autorité d'un Viſir ; & Hagi Haſſan ne put ſe diſpenſer d'ouvrir la porte ; & de faire ſigne à la belle Perſienne de s'approcher, afin

que Saouy pût la voir ſans deſcendre de ſon Cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une Eſclave d'une beauté ſi extraordinaire. Il avoit déja eu affaire avec le Courtier, & ſon nom ne lui étoit pas inconnu : Hagi Haſſan, lui dit-il, n'eſt-ce pas à quatre mille pieces d'or que tu la cries ? Oui, Seigneur, répondit-il, les Marchands que vous voyez ſont convenus il n'y a qu'un moment que je la criaſſe à ce prix-là. J'attens qu'ils en offrent davantage à l'enchere, & au dernier mot. Je donnerai l'argent, reprit Saouy, ſi perſonne n'en offre davantage. Il regarda auſſi-tôt les Marchands d'un œil qui marquoit aſſez qu'il ne prétendoit pas qu'ils enchériſſent. Il étoit ſi redoutable à tout le monde, qu'ils ſe garderent bien auſſi d'ouvrir la bouche, même pour ſe plaindre ſur ce qu'il entreprenoit ſur leur droit.

Quand le Viſir Saouy eut attendu quelque tems, & qu'il vit qu'aucun des Marchands n'enchériſſoit :

Hé bien, qu'attens-tu, dit-il à Hagi Haſſan ? va trouver le vendeur, & conclus le marché avec lui à quatre mille pieces d'or, ou ſache ce qu'il prétend faire. Il ne ſavoit pas encore que l'Eſclave appartînt à Noureddin.

Hagi Haſſan, qui avoit déja fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin. Seigneur, lui dit-il, je ſuis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle, votre Eſclave va être vendue pour rien. Pour quelle raiſon ? reprit Noureddin : Seigneur, repartit Hagi Haſſan, la choſe avoit pris d'abord un fort bon train. Dès que les Marchands eurent vû votre Eſclave, ils me chargerent ſans faire de façon de la crier à quatre mille pieces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, & auſſitôt le Viſir Saouy eſt venu, & ſa préſence a fermé la bouche aux Marchands, que je voyois diſpoſés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu Viſir votre pere. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pieces d'or, & c'eſt bien

malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'Esclave est à vous ; mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, Seigneur, & tout le monde le connoît. Outre que l'Esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme.

Hagi Hassan, repliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil : ne crains pas que je souffre que mon Esclave soit vendue à l'ennemi de ma Maison. J'ai grand besoin d'argent ; mais j'aimerois mieux mourir dans la derniere pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages & tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher.

Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colere contre votre Esclave, & d'avoir juré que vous l'ameneriez au marché ; mais que vous n'aviez pas entendu de la

vendre, & que ce que vous en avez fait n'a été que pour vous acquitter de votre ſerment. Cela ſatisfera tout le monde, & Saouy n'en aura rien à vous dire. Venez donc; & dans le moment que je la préſenterai à Saouy, comme ſi c'étoit de votre conſentement, & que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups; & remenez-la chez vous. Je te remercie, lui dit Noureddin; tu verras que je ſuivrai ton conſeil.

Hagi Haſſan retourna à la chambre, il l'ouvrit & entra: & après avoir averti la belle Perſienne en deux mots, de ne pas s'allarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras & l'amena au Viſir Saouy, qui étoit toujours devant la porte: Seigneur, dit-il en la lui préſentant, voilà l'Eſclave, elle eſt à vous, prenez-la.

Hagi Haſſan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit ſaiſi de la belle Perſienne. Il la tira à lui; & en lui donnant un ſoufflet: venez-çà impertinente, lui dit-il aſſez haut pour être entendu de tout le monde, & revenez chez moi. Votre méchante hu-

meur m'avoit bien obligé de faire ferment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous; & je ferai à tems d'en venir à cette extrêmité, quand il ne me restera plus autre chose.

Le Visir Saouy fut dans une grande colere de cette action de Noureddin. Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton Esclave? Il poussa son cheval en même tems droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin piqué au vif de l'affront que le Visir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persienne & lui dire de l'attendre; & en se jettant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arriere: Méchant barbon, dit-il alors au Visir, je te ravirois l'ame sur l'heure, si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà.

Comme le Visir Saouy n'étoit aimé de personne, & qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens, qui n'eût été ravi que Noured-

din l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignerent par ſignes, & lui firent comprendre qu'il pouvoit ſe venger comme il lui plairoit, & que perſonne ne ſe mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de ſon cheval; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort & puiſſant, enhardi par la bienveillance des aſſiſtans, le tira à bas du cheval au milieu du ruiſſeau, lui donna mille coups, & lui mit la tête en ſang contre le pavé. Dix Eſclaves qui accompagnoient Saouy, voulurent tirer le ſabre, & ſe jetter ſur Noureddin; mais les Marchands ſe mirent au-devant & les en empêcherent. Que prétendez-vous faire? leur dirent-ils, ne voyez-vous pas que ſi l'un eſt Viſir, l'autre eſt fils de Viſir? Laiſſez-les vuider leur différend entre eux: peut-être ſe raccommoderont-ils un de ces jours; & ſi vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre Maître, tout puiſſant qu'il eſt, pût vous garantir de la Juſtice? Noureddin ſe laſſa enfin de battre le Viſir Saouy; il le laiſſa au

milieu du ruisseau, reprit la belle Persienne, & retourna chez lui au milieu des acclamations du Peuple, qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups, se releva à l'aide de ses gens, avec bien de la peine, & il eut la derniere mortification de se voir tout gâté de fange & de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses Esclaves; & dans cet état il alla droit au Palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du Roi, il se mit à crier & à implorer sa justice, d'une maniere pitoyable. Le Roi le fit venir; & dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité & mis dans l'état où il étoit. Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de Votre Majesté & avoir quelque part à ses sacrés conseils, pour être traité de la maniere indigne, dont elle voit qu'on vient de me traiter. Laissons-là ces discours, reprit le Roi, dites-moi seulement la chose comme

elle eſt, & qui eſt l'offenſeur; je ſaurai bien le faire repentir s'il a tort.

Sire, dit alors Saouÿ, en racontant la choſe tout à ſon avantage, j'étois allé au marché des femmes Eſclaves pour acheter moi-même une Cuiſiniere dont j'ai beſoin: j'y ſuis arrivé, & j'ai trouvé qu'on y crioit une Eſclave à quatre mille pieces d'or. Je me ſuis fait amener l'Eſclave; c'eſt la plus belle qu'on ait vue, & qu'on puiſſe jamais voir: je ne l'ai pas eu plutôt conſidérée avec une ſatisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, & j'ai appris que Noureddin, fils du feu Viſir Khacan, vouloit la vendre.

Votre Majeſté ſe ſouvient, Sire, d'avoir fait compter dix mille pieces d'or à ce Viſir, il y a deux ou trois ans, & de l'avoir chargé de vous acheter une Eſclave pour cette ſomme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci: mais au lieu de l'amener à Votre Majeſté, il ne l'en jugea pas digne, il en fit préſent à ſon fils. Depuis la mort du pere, le fils a

bû, mangé, & diſſipé tout ce qu'il avoit, & il ne lui eſt reſté que cette Eſclave qu'il s'étoit enfin réſolu de vendre, & que l'on vendoit en effet en ſon nom. Je l'ai fait venir; & ſans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de ſon pere envers Votre Majeſté : Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les Marchands, comme je l'apprens, ont mis d'abord votre Eſclave à quatre mille pieces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre, ils ne la faſſent monter à un prix beaucoup plus haut; croyez-moi, donnez-la moi pour les quatre mille, & je vais l'acheter pour en faire un préſent au Roi, notre Seigneur, & Maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les Marchands pourroient vous en donner.

Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'inſolent m'a regardé fiérement : méchant Vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon Eſclave à un Juif pour rien, plutôt que de te la vendre. Mais Nou-

reddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au Roi, qui a fait votre pere ce qu'il étoit, aussi-bien qu'il m'a fait ce que je suis.

Cette remontrance qui devoit l'adoucir n'a fait que l'irriter davantage. Il s'est jetté aussi-tôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération de mon âge, encore moins de ma dignité, m'a jetté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le tems qu'il lui a plû, & m'a mis en l'état où Votre Majesté me voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. En achevant ces paroles, il baissa la tête & se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le Roi abusé & animé contre Noureddin, par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colere. Il se tourna du côté de son Capitaine des Gardes, qui étoit auprès de lui : prenez quarante hommes de ma garde,

lui dit-il; & quand vous aurez mis la Maison de Noureddin au pillage, & que vous aurez donné les ordres pour la raser, amenez-le moi avec son Esclave.

Le Capitaine des Gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du Roi, qu'un Huissier de la Chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déja pris le devant. Il s'appelloit Sangiar, & il avoit été autrefois Esclave du Visir Khacan, qui l'avoit introduit dans la Maison du Roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar, plein de reconnoissance pour son ancien Maître, & de zele pour Noureddin qu'il avoit vû naître, & qui connoissoit depuis longtems la haine de Saouy contre la Maison de Khacan, n'avoit pû entendre l'ordre sans frémir. L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée : il a prévenu le Roi, & le Roi va faire mourir Noureddin, sans lui donner le tems de se justifier. Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à tems pour l'aver-

tir de ce qui venoit de se passer chez le Roi, & lui donner lieu de se sauver avec la belle Persienne. Il frappa à la porte d'une maniere qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestique il y avoit long-tems, de venir ouvrir lui-même sans différer. Mon cher Seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora; partez, & sauvez-vous sans perdre un moment.

Pourquoi cela, reprit Noureddin? qu'y-a-t-il qui m'oblige si fort de partir? Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, & emmenez votre Esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au Roi de la maniere qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous & lui; & le Capitaine des Gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous & d'elle. Prenez ces quarante pieces d'or pour vous aider à chercher un azile: je vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage; je vous laisse malgré moi, pour votre bien & pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le

Capitaine des Gardes ne me voie pas. Sangiar ne donna à Noureddin que le tems de le remercier, & se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la néceſſité où ils étoient l'un & l'autre de s'éloigner dans le moment; elle ne fit que mettre ſon voile, & ils ſortirent de la maiſon : ils eurent le bonheur non-ſeulement de ſortir de la Ville ſans que perſonne s'apperçût de leur évaſion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate, qui n'étoit pas éloignée, & de s'embarquer ſur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le tems qu'ils arriverent, le Capitaine étoit ſur le tillac au milieu des paſſagers : Enfans, leur demandoit-il, êtes-vous tous ici ? quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque choſe à la Ville ? à quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, & qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué, qu'il demanda où le Vaiſſeau alloit, & il fut ravi d'apprendre qu'il alloit à Bagdad.

Le Capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, & le Vaiſſeau s'éloigna de Balſora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui ſe paſſa à Balſora, pendant que Noureddin échappoit à la colere du Roi, avec la belle Perſienne.

Le Capitaine des Gardes arriva à la maiſon de Noureddin, & frappa à la porte. Comme il vit que perſonne n'ouvroit, il la fit enfoncer; & auſſitôt ſes Soldats entrerent en foule. Ils chercherent par tous les coins & recoins, & ils ne trouverent ni Noureddin ni ſon Eſclave. Le Capitaine des Gardes fit demander & demanda lui-même aux voiſins s'ils ne les avoient pas vûs. Quand ils les euſſent vûs, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloit & que l'on raſoit la maiſon, il alla porter cette nouvelle au Roi. Qu'on les cherche en quelqu'endroit qu'ils puiſſent être, dit le Roi, je veux les avoir.

Le Capitaine des Gardes alla faire de nouvelles perquiſitions, & le Roi renvoya le Viſir Saouy avec honneur : allez, lui dit-il, retournez chez vous, & ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin; je vous vengerai moi-même de ſon inſolence.

Afin de mettre tout en uſage, le Roi fit encore crier dans toute la Ville par les Criéurs publics, qu'il donneroit mille pieces d'or à celui qui lui ameneroit Noureddin & ſon Eſclave, & qu'il feroit punir ſévérement celui qui les auroit cachés. Mais quelque ſoin qu'il prît, & quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas poſſible d'en avoir aucune nouvelle; & le Viſir Saouy n'eut que la conſolation de voir que le Roi avoit pris ſon parti.

Noureddin, & la belle Perſienne, cependant avançoient, & faiſoient leur route avec tout le bonheur poſſible. Ils aborderent enfin à Bagdad; & dès que le Capitaine, joyeux d'avoir achevé ſon voyage, eut apperçu la Ville : Enfans, s'écria-t-il, en parlant aux paſſagers; réjouiſſez-vous,

la voilà, cette grande & merveilleuſe Ville, où il y a un concours général & perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable ; & vous n'y aurez pas le froid inſupportable de l'hyver, ni les chaleurs exceſſives de l'été. Vous y jouirez d'un printems, qui dure toujours avec les fleurs, & avec les fruits délicieux de l'automne.

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-deſſous de la Ville, les paſſagers ſe débarquerent, & ſe rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pieces d'or pour ſon paſſage, & ſe débarqua auſſi avec la belle Perſienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, & il ne ſavoit où aller prendre logement. Ils marcherent long-tems le long des jardins, qui bordoient le Tigre ; & ils en côtoyerent un, qui étoit fermé d'une belle & longue muraille. En arrivant au bout, ils détournerent par une longue rue, bien pavée, où ils apperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte, qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec une vestibule ouvert, où il y avoit un sofa de chaque côté. Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Persienne; la nuit approche, & nous avons mangé avant de nous débarquer : je suis d'avis que nous y passions la nuit, & demain matin nous aurons le tems de chercher à nous loger; qu'en dites-vous ? Vous savez, Seigneur, répondit la belle Persienne, que je ne veux que ce que vous voulez; ne passons pas plus outre si vous le souhaitez ainsi. Ils burent chacun un coup à la fontaine, & monterent sur un des deux sofas, où ils s'entretinrent quelque tems. Le sommeil les prit enfin, & ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenoit au Calife, & il y avoit au milieu un grand pavillon, qu'on appelloit le pavillon des Peintures, à cause que son principal ornement, étoit des peintures à la Persienne, de la main de plusieurs Peintres de Perse, que le Calife avoit fait venir exprès. Le grand & superbe sal-

lon, que ce pavillon formoit, étoit éclairé par quatre-vingt fenêtres, avec un lustre à chacune ; & les quatre-vingt lustres ne s'allumoient que lorsque le Calife y venoit passer la soirée, que le tems étoit si tranquille, qu'il n'y avoit pas un souffle de vent. Ils faisoient alors une très belle illumination, qu'on appercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, & d'une grande partie de la Ville.

Il ne demeuroit qu'un Concierge dans ce jardin, & c'étoit un vieil Officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste, où le Calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le Calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toute sorte de personnes, & sur-tout de ne pas souffrir qu'on s'assît, & qu'on s'arrêtât sur les deux sofas, qui étoient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, & châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le Concierge de sortir, & il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, & il arriva assez de jour, pour s'appercevoir d'a-

bord, que deux perſonnes dormoient ſur un des ſofas, l'un & l'autre, la tête ſous un linge, pour être à l'abri des couſins. Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défenſe du Calife; je vais leur apprendre le reſpect qu'ils lui doivent. Il ouvrit la porte ſans faire de bruit; & un moment après, il revint avec une groſſe canne à la main, le bras retrouſſé. Il alloit frapper de toute ſa force, ſur l'un & ſur l'autre, mais il ſe retint. Scheich Ibrahim, ſe dit-il à lui-même, tu vas les frapper, & tu ne conſidere pas, que ce ſont peut-être des Etrangers qui ne ſavent où aller loger, & qui ignorent l'intention du Calife; il eſt mieux que tu ſaches auparavant qui ils ſont. Il leva le linge qui leur couvroit la tête, avec une grande précaution; & il fut dans la derniere admiration, de voir un jeune homme ſi bien fait, & une jeune femme ſi belle. Il éveilla Noureddin, en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva auſſi-tôt la tête; & dès qu'il eut vu un vieillard à longue

barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux; & en lui prenant la main, qu'il baisa : Bon pere, lui dit-il, que Dieu vous conserve ; souhaitez-vous quelque chose ? Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous ? d'où êtes-vous ? Nous sommes des Etrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, & nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim ; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément ; & la vue du Jardin qui est très-beau, vous réjouira, pendant qu'il fait encore un peu de jour. Et ce jardin est-il à vous, lui demanda Noureddin ? Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim, en souriant ; c'est un héritage que j'ai eu de mon pere : entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir.

Noureddin se leva en témoignant à Scheich Ibrahim, combien il lui étoit obligé de son honnêteté, & entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la por-

te ; & en marchant devant eux, il les mena en un endroit, d'où ils virent à peu près, la disposition, la grandeur & la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardin à Balsora, mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, & qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du Concierge qui l'accompagnoit, & lui demanda comment il s'appelloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appelloit Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, lui dit-il ; il faut avouer que voici un jardin merveilleux, Dieu vous y conserve long-tems. Nous ne pouvons assez vous remercier de la grace que vous nous avez faite, de nous faire voir un lieu si digne d'être vu. Il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelque endroit. Tenez, voilà deux pieces d'or, je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, que nous nous réjouissions ensemble.

A la vue des deux pieces d'or, Scheich Ibrahim, qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe, il les prit; & en laissant Noureddin & la belle Persienne, pour aller faire la commission, car il étoit seul : voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même, si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter & de les chasser. Je les régalerai en Princes avec la dixieme partie de cet argent, & le reste me demeurera pour ma peine.

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper, autant pour lui, que pour ses hôtes, Noureddin & la belle Persienne se promenerent dans le jardin, & arriverent au Pavillon des Peintures, qui étoit au milieu. Ils s'arrêrerent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur & sa hauteur; & après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils monterent à la porte du Sallon par un grand escalier de marbre blanc; mais ils la trouverent fermée.

Noureddin & la belle Persienne ne faisoient que de descendre l'escalier;

lorsque Scheich Ibrahim arriva, chargé de vivres. Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit, que ce jardin vous appartient ? Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, & je le dis encore ; pourquoi me faites-vous cette demande ? Et ce superbe Pavillon, répartit Noureddin, est-il à vous aussi ? Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, & il en parut un peu interdit. Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussi-tôt, comment il se peut faire que je sois maître du jardin, & que je ne le sois point du Pavillon ? Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du Pavillon. Mon fils, répartit-il, le Pavillon ne va pas sans le jardin ; l'un & l'autre m'appartient. Puisque cela est, reprit alors Noureddin, & que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grace de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire.

Il n'eut pas été honnête à Scheich Ibrahim, de refuser à Noureddin, la demande qu'il faisoit après les avances qu'il avoit déja faites. Il considéra de plus, que le Calife n'avoit pas envoyé l'avertir, comme il avoit de coutume, & ainsi qu'il ne viendroit pas ce soir-là ; & qu'il pouvoit même y faire manger ses hôtes, & manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés, sur le premier degré de l'escalier, & alla chercher la clef dans le logement où il demeuroit. Il revint avec de la lumiere, & il ouvrit la porte.

Noureddin & la belle Persienne entrerent dans le Sallon ; & ils le trouverent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté & la richesse. En effet, sans parler des Peintures, les Sofas étoient magnifiques ; & avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée, un bras d'argent chacun avec sa bougie. Et Noureddin ne put voir tous ces objets, sans se ressouvenir de la magnificence, dans laquelle il

avoit vécu, & sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant, apporta les vivres, prépara la table sur un sofa; & quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne & lui, s'assirent & mangerent ensemble. Quand ils eurent achevé, & qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre, & appella la belle Persienne. Approchez, lui dit-il, & admirez avec moi la belle vue & la beauté du jardin, au clair de lune qu'il fait, rien n'est plus charmant. Elle s'approcha, & ils jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, & qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson, dont il voulût bien les régaler. Quelle boisson voudriez-vous, reprit Scheich Ibrahim? est-ce du Sorbet? j'en ai du plus exquis: mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le Sorbet après soupé.

Je le sais bien, répartit Noureddin; ce n'est pas du Sorbet que nous

vous demandons ; c'eſt une autre boiſſon : je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. C'eſt donc du vin, dont vous voulez parler, répliqua Scheich Ibrahim. Vous l'avez deviné, lui dit Noureddin ; ſi vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous ſavez qu'on en boit après ſoupé pour paſſer le tems, juſqu'à ce qu'on ſe couche.

Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, & même d'approcher d'un lieu où il y en auroit ! Un homme comme moi, qui a fait le pélerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute ſa vie.

Vous nous feriez pourtant un grand plaiſir de nous en trouver, reprit Noureddin ; & ſi cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enſeigner un moyen, ſans que vous entriez au cabaret, & ſans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. Je le veux bien à cette condition, répartit Scheich Ibrahim ; dites-moi ſeulement ce qu'il faut que je faſſe.

Nous avons vu un âne attaché à

l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin ; c'eſt à vous apparemment, & vous devez vous en ſervir dans le beſoin. Tenez, voilà encore deux pieces d'or : prenez l'âne avec ſes paniers, & allez au premier cabaret, ſans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque choſe au premier paſſant, & priez-le d'aller juſqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier, & l'autre dans l'autre, & de vous ramener l'âne, après qu'il aura payé le vin, de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chaſſer l'âne devant vous juſqu'ici, & nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette maniere, vous ne ferez rien qui doive vous faire la moindre répugnance.

Les deux autres pieces d'or, que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puiſſant effet ſur ſon eſprit. Ah, mon fils, s'écria-t-il, quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fuſſe jamais aviſé de ce moyen, pour vous

faire avoir du vin ſans ſcrupule. Il les quitta pour aller faire la commiſſion, & il s'en acquitta en peu de tems. Dès qu'il fut de retour, Noureddin deſcendit, tira les cruches des paniers, & les porta au Sallon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris ; & lorſqu'il fut revenu : Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons aſſez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque choſe. Et quoi, reprit Scheich Ibrahim ? que puis-je faire encore pour votre ſervice ? Nous n'avons pas de taſſes, répartit Noureddin, & quelques fruits nous raccommoderoient bien, ſi vous en aviez. Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez ſouhaiter.

Scheich Ibrahim deſcendit, & en peu de tems il leur prépara une table couverte de belles Porcelaines, remplies de pluſieurs ſortes de fruits, avec des taſſes d'or & d'argent à choiſir ; & quand il leur eut demandé s'ils avoient

beſoin de quelqu'autre choſe, il ſe retira ſans vouloir reſter, quoiqu'ils l'en priaſſent avec beaucoup d'inſtançes.

Noureddin & la belle Perſienne ſe remirent à table, & ils commencerent par boire chacun un coup : ils trouverent le vin excellent. Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Perſienne ; ne ſommes-nous pas les plus heureux du monde, de ce que le hazard nous a amenés dans un lieu ſi agréable & ſi charmant ? réjouiſſons-nous, & remettons-nous de la mauvaiſe chere de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus grand, que de vous avoir d'un côté, & la taſſe de l'autre ? Ils burent pluſieurs autres fois, en s'entretenant agréablement, & en chantant chacun leur chanſon.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un & l'autre, particuliérement la belle Perſienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-tems de deſſus le Perron avec un grand plaiſir, ſans ſe faire voir. Il ſe fit voir enfin, en mettant

la tête à la porte : Courage, Seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déja yvre ; je ſuis ravi de vous voir dans cette joie.

Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en ſe tournant de ſon côté ! que vous êtes un brave homme, & que nous vous ſommes obligés ! Nous n'oſerions vous prier de boire un coup ; mais ne laiſſez pas d'entrer. Venez, approchez-vous & faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaiſir d'entendre vos belles chanſons ; & en diſant ces paroles, il diſparut.

La belle Perſienne s'apperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté ſur le Perron, & elle en avertit Noureddin. Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une averſion pour le vin ; je ne déſeſpérerois pas de lui en faire boire, ſi vous vouliez faire ce que je vous dirois. Et quoi ? demanda Noureddin ; vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. Engagez-le ſeulement à entrer & à de-

meurer avec nous, dit-elle, quelque tems après versez à boire & présentez-lui la tasse; s'il vous refuse, buvez, & ensuite faites semblant de dormir, je ferai le reste.

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne; il appella Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. Scheich Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes, & vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde: voudriez-vous nous refuser la priere que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie? Nous ne vous demandons pas que vous buviez; mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir.

Scheich Ibrahim se laissa persuader; il entra & s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. Vous n'êtes pas bien là; & nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin. Approchez-vous, je vous en supplie, & asseyez-vous près de Madame, elle le voudra bien. Je ferai donc ce qu'il vous plaît, dit Scheich Ibrahim: il s'approcha; & en souriant du plaisir qu'il alloit avoir

d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit ; & elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse, & présenta la tasse à Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. Seigneur, reprit-il, en se tirant en arriere, comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser : je vous ai déja dit que j'ai renoncé au vin il y a long-tems. Puisqu'absolument, vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre.

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme ; & en la présentant à Scheich Ibrahim : Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même dif-

ficulté de goûter de cette pomme qui eſt excellente. Scheich Ibrahim ne put la refuſer d'une ſi belle main : il la prit avec une inclination de tête & la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là deſſus, & Noureddin cependant ſe renverſa ſur le ſofa & fit ſemblant de dormir. Auſſitôt la belle Perſienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; & en lui parlant fort bas : le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouiſſons enſemble. Il n'a pas plutôt bu deux coups, qu'il s'endort & me laiſſe ſeule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira.

La belle Perſienne prit une taſſe, elle la remplit de vin ; & en la préſentant à Scheich Ibrahim : Prenez, lui dit-elle, & buvez à ma ſanté : je vais vous faire raiſon. Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, & il la pria bien fort de vouloir l'en diſpenſer ; mais elle le preſſa ſi vivement, que vaincu par ſes charmes & par ſes inſtances, il prit la taſſe & but ſans rien laiſſer.

Le bon Vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette, comme beaucoup d'autres ; & il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon, chez un Cabaretier où il étoit très-connu : la nuit lui avoit servi de manteau, & il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim achevoit de manger la moitié de pomme, après qu'il eût bu, la belle Persienne lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté ; il n'en fit aucune à la troisieme. Il buvoit enfin la quatrieme lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir. Il se leva sur son séant ; & en le regardant avec un grand éclat de rire : Ha, ha ; Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends ; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au

vin , & vous ne laiſſez pas d'en boire ?

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette ſurpriſe , & la rougeur lui en monta un peu au viſage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire : & quand il eut fait : Seigneur, dit-il en riant , s'il y a péché dans ce que j'ai fait , il ne doit pas tomber ſur moi ; c'eſt ſur Madame : quel moyen de ne pas ſe rendre à tant de graces !

La belle Perſienne qui s'entendoit avec Noureddin , prit le parti de Scheich Ibrahim. Scheich Ibrahim , lui dit-elle , laiſſez-le dire , & ne vous contraignez pas : continuez d'en boire & réjouiſſez-vous. Quelques momens après , Noureddin ſe verſa à boire , & en verſa enſuite à la belle Perſienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en verſoit pas , il prit une taſſe & la lui préſenta : & moi , dit-il , prétendez-vous que je ne boive pas auſſi-bien que vous ?

A ces paroles de Scheich Ibrahim , Noureddin & la belle Perſienne fi-

rent un grand éclat de rire ; Noureddin lui verſa à boire, & ils continuerent de ſe réjouir, de rire, & de boire juſqu'à près de minuit. Environ ce tems-là la belle Perſienne s'aviſa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. Scheich Ibrahim, dit-elle au bon Vieillard de Concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, & voilà tant de belles bougies. Faites-nous, je vous prie, le plaiſir de les allumer, que nous y voyions clair.

Scheich Ibrahim uſa de la liberté que donne le vin, lorſqu'on en a la tête échauffée ; & afin de ne pas interrompre un diſcours dont il entretenoit Noureddin : Allumez-les vous même, dit-il à cette belle perſonne ; cela convient mieux à une jeuneſſe comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou ſix, & pour cauſe, cela ſuffira. La belle Perſienne ſe leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit ſur la table ; & elle alluma les quatre-vingt bougies, ſans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque tems après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées : il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayiez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les ; mais n'en allumez que trois. Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, & ouvrit les quatre-vingt fenêtres ; à quoi Scheich Ibrahim attaché à s'entretenir avec la belle Persienne, ne fit pas de réflexion.

Le Calife Haroun Alraschid n'étoit pas encore retiré alors. Il étoit dans un Sallon de son Palais, qui avançoit jusqu'au Tigre, & qui avoit vue du côté du jardin & du Pavillon des Peintures. Par hazard, il ouvrit une fenêtre de ce côté-là, & il fut extrêmement étonné de voir le Pavillon tout illuminé, & d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que

le feu étoit dans la Ville. Le grand Visir Giafar étoit encore avec lui, & il n'attendoit que le moment que le Calife se retirât pour retourner chez lui. Le Calife l'appella dans une grande colere ! Visir négligent, s'écria-t-il, viens-ça, approche-toi; regarde le Pavillon des Peintures, & dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas ?

Le grand Visir trembla de frayeur à cette nouvelle, de crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, & il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le Calife lui avoit dit, étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'appaiser. Commandeur des Croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là dessus à Votre Majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi ; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des Ministres de sa Mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien-aise de faire sous l'heureux regne de Votre Majesté. Je lui de-

mandai ce qu'il ſouhaitoit que je fiſſe pour ſon ſervice en cette rencontre, ſur quoi il me ſupplia d'obtenir de Votre Majeſté, qu'il lui fût permis de faire l'aſſemblée & la cérémonie dans le Pavillon. Je le renvoyai en lui diſant qu'il le pouvoit faire, & que je ne manquerois pas d'en parler à Votre Majeſté; je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, pourſuivit-il, a choiſi ce jour pour la cérémonie & en régalant les Miniſtres de ſa Moſquée, il a voulu ſans doute leur donner le plaiſir de cette illumination.

Giafar, reprit le Calife, d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaiſé; ſelon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne ſont point pardonnables. La premiere, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permiſſion de faire cette cérémonie dans mon Pavillon : un ſimple Concierge n'eſt pas un Officier aſſez conſidérable pour mériter tant d'honneur. La ſeconde, de ne m'en avoir point parlé : Et la troiſieme, de n'avoir pas pé-

nétré dans la véritable intention de ce bon homme. En effet, je ſuis perſuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendroit pas une gratification pour l'aider à faire cette dépenſe. Tu n'y a pas ſongé, & je ne lui donne pas le tort de ſe venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépenſe plus grande de cette illumination.

Le grand Viſir Giafar joyeux de ce que le Calife prenoit la choſe ſur ce ton, ſe chargea avec plaiſir des fautes qu'il venoit de lui reprocher ; & il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pieces d'or à Scheich Ibrahim. Puiſque cela eſt ainſi, ajouta le Calife en ſouriant, il eſt juſte que tu ſois puni de ces fautes ; mais la punition en ſera légere, c'eſt que tu paſſeras le reſte de la nuit comme moi avec ces bonnes gens, que je ſuis bien-aiſe de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, vas te déguiſer de même avec Meſrour, & venez tous deux avec moi. Le Viſir Giafar voulut lui repréſenter qu'il étoit tard, & que la compagnie ſe ſeroit retirée avant qu'il fût

arrivé ; mais il répartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le Visir lui avoit dit, le Visir fut au désespoir de cette résolution ; mais il falloit obéir, & ne pas répliquer.

Le Calife sortit donc de son Palais déguisé en bourgeois, avec le grand Visir Giafar, & Mesrour Chef des Eunuques, & marcha par les rues de Bagdad jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le Calife en fut scandalisé : Giafar, dit-il au grand Visir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? Seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute.

Le Calife entra dans le jardin ; & quand il fut arrivé au Pavillon ; comme il ne vouloit pas monter au Sallon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand Visir s'il ne de-

voit pas monter ſur des arbres qui en étoient le plus près pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du Sallon, le grand Viſir s'apperçut qu'elle étoit entr'ouverte, & l'en avertit, Scheich Ibrahim l'avoit laiſſée ainſi, lorſqu'il s'étoit laiſſé perſuader d'entrer, & de tenir compagnie à Noureddin, & à la belle Perſienne.

Le Calife abandonna ſon premier deſſein, il monta à la porte du Sallon ſans faire de bruit, & la porte étoit entr'ouverte; de maniere qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans ſans être vu. Sa ſurpriſe fut des plus grandes quand il eut apperçu une Dame d'une beauté ſans égale, & un jeune homme des mieux faits avec Scheich Ibrahim, aſſis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la taſſe à la main : Ma belle Dame, diſoit-il à la belle Perſienne, un bon buveur ne doit jamais boire ſans chanter la chanſonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter, en voici une des plus jolies.

Scheich Ibrahim chanta; & le Calife en fut d'autant plus étonné, qu'il

avoit ignoré jufqu'alors qu'il bût du vin, & qu'il l'avoit cru un homme fage & pofé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec même précaution qu'il s'en étoit approché, & vint au Grand Vifir Giafar qui étoit fur l'efcalier, quelques degrés au-deffous du perron : Monte, lui dit-il, & vois fi ceux qui font là dedans font des Miniftres de Mofquée, comme tu as voulu me le faire croire.

Du ton dont le Calife prononça ces paroles, le grand Vifir connut fort bien que la chofe alloit mal pour lui. Il monta ; & en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour fa perfonne, quand il eut vu les mêmes trois perfonnes dans la fituation & dans l'état où ils étoient. Il revint au Calife tout confus, & il ne fut que lui dire. Quel défordre, lui dit le Calife ! que des gens aient la hardieffe de venir fe divertir dans mon Jardin & dans mon pavillon ! que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les fouffre & fe divertiffe avec eux ! Je ne crois pas néan-

moins que l'on puiſſe voir un jeune homme & une jeune Dame mieux faits & mieux aſſortis. Avant de faire éclater ma colere, je veux m'éclaircir davantage, & ſavoir qui ils peuvent être, & à quelle occaſion ils ſont ici. Il retourna à la porte pour les obſerver encore, & le Viſir qui le ſuivit demeura derriere lui pendant qu'il avoit les yeux ſur eux. Ils entendirent l'un & l'autre que Scheich Ibrahim diſoit à la belle Perſienne: mon aimable Dame, y a-t-il quelque choſe que vous puiſſiez ſouhaiter, pour rendre notre joie de cette ſoirée plus accomplie? Il me ſemble, reprit la belle Perſienne, que tout iroit bien ſi vous aviez ici un inſtrument dont je puſſe jouer, & que vous vouluſſiez me l'apporter. Madame, reprit Scheich Ibrahim, ſavez-vous jouer du Luth? Apportez, lui dit la belle Perſienne, je vous le ferai voir.

Sans aller bien loin de ſa place, Scheich Ibrahim tira un Luth d'une armoire, & le préſenta à la belle Perſienne, qui commença à le mettre d'ac-

cord. Le Calife cependant se tourna du côté du grand Visir Giafar. Giafar, lui dit-il, la jeune Dame va jouer du Luth : si elle joue bien, je lui pardonnerai de même qu'au jeune homme, pour l'amour d'elle ; pour toi je ne laisserai pas de te faire pendre. Commandeur des Croyans, reprit le grand Visir ; si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. Pourquoi cela, répartit le Calife ? Plus nous serons de même, répliqua le grand Visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle & bonne compagnie. Le Calife qui aimoit les bons mots, se mit à rire de cette répartie, & en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludoit déja d'une maniere qui fit comprendre d'abord au Calife qu'elle jouoit en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, & elle accompagna sa voix qu'elle avoit admirable avec le Luth, & elle le fit avec tant d'art

&

& de perfection, que le Calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eut achevé de chanter, le Calife descendit de l'escalier, & le Visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : De ma vie, dit-il au Visir, je n'ai entendu une plus belle voix ni mieux jouer du Luth. Isaac * que je croyois le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de voir de quelle maniere je le ferai.

Commandeur des Croyans, reprit le grand Visir ; si vous y entrez & que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. C'est aussi ce qui me fait de la peine, répartit le Calife ; & je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de tems qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir ; demeure ici

* C'étoit un excellent Joueur de Luth ; qui vivoit à Bagdad sous le regne de ce Calife.

avec Mesrour, & attendez dans la premiere allée que je revienne.

Le voisinage du Tigre avoit donné lieu au Calife d'en détourner assez d'eau par dessus une grande voute bien terrassée, pour former une belle piece d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, & ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher; mais le Calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le Calife y étoit entré, & qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, & s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la piece d'eau.

Ce pêcheur avoit jetté ses filets, & il étoit prêt de les tirer au moment que le Calife qui après la négligence de Scheich Ibrahim s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, & vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit,

Nonobstant son déguisement le Pêcheur le reconnut, & se jetta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, & en s'excusant sur sa pauvreté. Releve-toi & ne crains rien, reprit le Calife, tire seulement tes filets que je voie le poisson qu'il y aura.

Le Pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le Calife souhaitoit, & il amena cinq ou six beaux poissons, dont le Calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : donne-moi ton habit & prens le mien. L'échange se fit en peu de momens ; & dès que le Calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure & le turban : prens tes filets, dit-il au pêcheur, & va faire tes affaires.

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le Calife prit les deux poissons à la main, & alla retrouver le grand Visir Giafar & Mesrour. Il s'arrêta devant le grand Visir, & le grand Visir ne le reconnut pas. Que demandes-tu ? lui

dit-il ; vas, paſſe ton chemin. Le Calife ſe mit auſſi-tôt à rire, & le grand Viſir le reconnut : Commandeur des Croyans, s'écria-t-il : eſt-il poſſible que ce ſoit vous ? je ne vous reconnoiſſois pas, & je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer préſentement dans le Sallon, ſans craindre que Scheich Ibrahim vous reçonnoiſſe. Reſtez donc encore ici, lui dit-il & à Meſrour, pendant que je vais faire mon perſonnage.

Le Calife monta au Sallon, & frapa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim, & Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le Calife ouvrit la porte ; & en avançant ſeulement un pas dans le Sallon, pour ſe faire voir : Scheich Ibrahim, répondit-il, je ſuis le pêcheur Kerim : comme je me ſuis apperçu que vous régaliez de vos amis, & que j'ai pêché deux beaux poiſſons dans le moment, je viens vous demander ſi vous n'en avez pas beſoin.

Noureddin & la belle Perſienne furent ravis d'entendre parler de poiſ-

ſon. Scheich Ibrahim, dit auſſi-tôt la belle Perſienne, je vous prie, faites-nous le plaiſir de le faire entrer que nous voyions ſon poiſſon. Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il ſongea ſeulement à plaire à la belle Perſienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bû, & dit en begayant au Calife, qu'il prenoit pour un pêcheur : approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voie.

Le Calife s'avança en contrefaiſant parfaitement bien toutes le manieres d'un pêcheur, & préſenta les deux poiſſons. Voilà de fort beau poiſſon, dit la belle Perſienne ; j'en mangerois volontiers s'il étoit cuit & bien accommodé. Madame a raiſon, reprit Scheich Ibrahim ; que veux-tu que nous faſſions de ton poiſſon, s'il n'eſt accommodé ? Va, accommode-le toi-même, & apporte-le nous : tu trouveras de tout dans ma cuiſine.

Le Calife revint trouver le grand Viſir Giafar : Giafar, lui dit-il, j'ai été

fort bien reçu, mais ils demandent que le poiſſon ſoit accommodé. Je vais l'accommoder, reprit le grand Viſir; cela ſera fait dans un moment. J'ai ſi fort à cœur, répartit le Calife, de venir à bout de mon deſſein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puiſque je fais ſi bien le pêcheur, je puis bien faire auſſi le cuiſinier : je me ſuis mêlé de la cuiſine dans ma jeuneſſe, & je ne m'en ſuis pas mal acquitté. En diſant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, & le grand Viſir & Meſrour le ſuivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois; & quoique la cuiſine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choſes dont ils avoient beſoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poiſſon. Le Calife le porta; & en le ſervant, il mit auſſi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en ſerviſſent, s'ils le ſouhaitoient. Ils mangerent d'un grand appétit, Noureddin & la belle Perſienne particuliérement; & le Calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le Calife : Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poiſſon, & tu nous as fait le plus grand plaiſir du monde. Il mit la main dans ſon ſein en même tems, & il en tira ſa bourſe, où il y avoit trente pieces d'or, le reſte des quarante que Sangiar, Huiſſier du Roi de Balſora, lui avoit données avant ſon départ. Prens, lui dit-il, je t'en donnerois davantage ſi j'en avois. Je t'euſſe mis à l'abri de la pauvreté, ſi je t'euſſe connu, avant que j'euſſe dépenſé mon patrimoine : ne laiſſe pas de le recevoir d'auſſi bon cœur que ſi le préſent étoit beaucoup plus conſidérable.

Le Calife prit la bourſe ; & en remerciant Noureddin, comme il ſentit que c'étoit de l'or, qui étoit dedans : Seigneur, lui dit-il, je ne puis aſſez vous remercier de votre libéralité : on eſt bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous ; mais avant de me retirer, j'ai une priere à vous faire, que je vous ſupplie de m'accorder. Voilà un luth, qui me fait connoître que Madame

en fait-jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle, qu'elle me fît la grace d'en jouer une seule piece, je m'en retournerois le plus content du monde ; c'est un instrument que j'aime passionnément.

Belle Persienne, dit aussi-tôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grace, j'espere que vous ne me le refuserez pas. Elle prit le luth ; & après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua & chanta un air qui enleva le Calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter ; & elle le fit avec tánt de force & d'agrément, qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eut cessé de jouer : Ah, s'écria le Calife ! quelle voix ! quelle main ! & quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté ! mieux joué du luth ! jamais on n'a rien vû, ni entendu de pareil.

Noureddin accoutumé de donner ce qui lui appartenoit, à tous ceux qui en faisoient les louanges : Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi ; & je t'en fais présent. En même

tems il se leva, prit sa robe, qu'il avoit quittée; & il voulut partir, & laisser le Calife, qu'il ne connoissoit que pour un Pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint. Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller? remettez-vous à votre place, je vous en supplie, & écoutez ce que je vais jouer & chanter. Il fit ce qu'elle souhaitoit, & alors en touchant le luth, & en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur le champ, & elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle; puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim, & avec tant de dureté. Elle vouloit dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoissoit pas pour le Calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, & porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes, qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot,

à ces reproches, & il marqua par son silence qu'il ne se répentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le Calife, surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit: Seigneur, à ce que je vois, cette Dame, si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, & vous êtes son Maître. Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin; & tu serois beaucoup plus étonné que tu ne le parois, si je te racontois toutes les disgraces qui me sont arrivées à son occasion. Eh, de grace, Seigneur, répartit le Calife, en s'acquittant toujours fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire.

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire à commencer par l'achat que le Visir son pere avoit fait de la belle Persienne, pour le Roi de Balsora, & n'omit rien de ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui lui étoit

arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, & jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : & présentement où allez-vous, lui demanda le Calife ? Où je vais, répondit il ? où Dieu me conduira. Si vous me croyez, reprit le Calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre, que vous donnerez au Roi, de ma part : vous verrez qu'il vous recevra fort bien, dès qu'il l'aura lûe, & que personne ne vous dira mot.

Kerim, répartit Noureddin, ce que tu me dis, est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur, comme toi, ait eu correspondance avec un Roi. Cela ne doit pas vous étonner, repliqua le Calife ; nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maîtres, & nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable : elle l'a fait Roi, & moi pêcheur ; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me

tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a, de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande, pour le service de mes amis : laissez-moi faire, & vous en verrez le succès.

Noureddin consentit à ce que le Calife voulut ; & comme il y avoit dans le sallon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le Calife écrivit cette lettre au Roi de Balsora, au haut de laquelle presque sur l'extrêmité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caracteres : *Au nom de Dieu très-miséricordieux*, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

LETTRE

Du Calife Haroun Alraschid, au Roi de Balsora.

Haroun Alraschid, fils de Mahdi, envoie cette Lettre au Mohammed Zinebi, son cousin. Dès que Noureddin, fils du Visir Khacan, porteur de cette Lettre, te l'aura rendue & que tu l'auras lue,

à l'instant dépouille-toi du Manteau Royal, mets-le lui sur les épaules, & le fais asseoir à ta place, & n'y manque pas. Adieu.

Le Calife plia & cacheta la Lettre; & sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : tenez, lui dit-il & allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure : vous dormirez quand vous serez embarqué. Noureddin prit la Lettre, & partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui, quand l'Huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse; & la belle Persienne inconsolable de son départ, se tira à part sur le Sofa, & fondit en pleurs.

A peine Noureddin étoit sorti du Sallon, que Scheich Ibrahim, qui avoit gardé le silence, pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le Calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : Ecoute Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons, qui valent bien vingt

pieces de monnoie de cuivre au plus ; & pour cela on t'a donné une bourse & une esclave : pense-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'Esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans : si c'est de l'argent tu en prendras une piece pour toi ; & si c'est de l'or je te prendrai tout, & je te donnerai quelques pieces de cuivre qui me restent dans ma bourse.

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au sallon le plat de poisson accommodé, le Calife avoit chargé le grand Visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au Palais, pour lui amener quatre Valets-de-Chambre avec un habit, & de venir attendre de l'autre côté du Pavillon, jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand Visir s'étoit acquitté de cet ordre ; & lui & Mesrour, avec les quatre Valets-de-Chambre, attendoient au lieu marqué, qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon diſcours, ajouta la Sultane. Le Calife toujours ſous le perſonnage du Pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : Scheich Ibrahim, je ne ſçais pas ce qu'il y a dans la bourſe : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur ; pour ce qui eſt de l'Eſclave, je veux l'avoir à moi ſeul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propoſe, vous n'aurez rien.

Scheich Ibrahim emporté de colere à cette inſolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à ſon égard, prit une des Porcelaines qui étoient ſur la table, & la jetta à la tête du Calife. Le Calife n'eut pas de peine à éviter la Porcelaine, jettée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle ſe briſa en pluſieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué ſon coup, prend la chandelle qui étoit ſur la table, ſe leve en chancelant, & deſcend par un eſcalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le Calife profita de ce tems-là, & frappa des mains à une des fenêtres. Le grand Visir, Mesrour, & les quatre Valets-de-chambre furent à lui en un moment, & les Valets-de-Chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, & mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, & ils étoient occupés autour du Calife, qui étoit assis sur le Trône qu'il avoit dans le Sallon, que Scheich Ibrahim animé par l'intérêt, rentra avec une grosse canne à la main, dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il apperçut son habit au milieu du Sallon, & il vit le Calife assis sur son Trône, avec le grand Visir & Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, & douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le Calife se mit à rire de son étonnement : Scheich Ibrahim, lui dit-il : Que veux-tu ? que cherches-tu ?

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le Calife, se jetta aussi-tôt à ses pieds, la face

& sa longue barbe contre terre : Commandeur des Croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence & vous en demande mille pardons. Comme les Valets-de-Chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son Trône : leve-toi, je te pardonne.

Le Calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avoit suspendu sa douleur dès qu'elle se fut apperçue que le Jardin & le Pavillon appartenoient à ce Prince, & non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé ; & que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. Belle Persienne, lui dit-il, levez-vous, & suivez-moi. Vous devez connoître qui je suis, après ce que vous venez de voir ; & que je ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne, avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être Roi ; & je vous enverrai pour y être Reine dès que je lui aurai fait tenir les

dépêches néceſſaires pour ſon établiſſement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon Palais, où vous ſerez traitée ſelon votre mérite.

Ce diſcours raſſura & conſola la belle Perſienne par un endroit bien ſenſible ; & elle ſe dédommagea pleinement de ſon affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin qu'elle aimoit paſſionnément, venoit d'être élevé à une ſi haute dignité. Le Califе exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéide ſa femme, après qu'il lui eut fait part de la conſidération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balſora fut plus heureux & plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à ſouhaiter pour ſon bonheur. Il ne vit ni parent, ni ami en arrivant : il alla droit au Palais du Roi, & le Roi donnoit audience. Il fendit la preſſe en tenant la Lettre, la main élevée ; on lui fit place, & il la préſenta. Le Roi la reçut, l'ouvrit, & changea de couleur en la liſant. Il la baiſa par trois

fois ; & il alloit exécuter l'ordre du Calife, lorſqu'il s'aviſa de la montrer au Viſir Saouy, ennemi irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, & qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel deſſein il étoit venu, ne fut pas moins ſurpris que le Roi, de l'ordre que la Lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéreſſé, il imagina en un moment le moyen de l'éluder. Il fit ſemblant de ne l'avoir pas bien lûe ; & pour la lire une ſeconde fois, il ſe tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors ſans que perſonne s'en apperçût, & ſans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la Formule du haut de la Lettre, qui marquoit que le Calife vouloit être obéi abſolument, la porta à la bouche & l'avala.

Après une ſi grande méchanceté, Saouy ſe tourna du côté du Roi, lui rendit la Lettre, & en parlant bas : Hé bien, Sire, lui demanda-t-il, quelle eſt l'intention de Votre Majeſté ?

De faire ce que le Calife me commande, répondit le Roi. Gardez-vous-en bien, Sire, reprit le méchant Visir ; c'est bien-là l'écriture du Calife, mais la Formule n'y est pas. Le Roi l'avoit fort bien remarquée ; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

Sire, continua le Visir, il ne faut pas douter que le Calife n'ait accordé cette Lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre Votre Majesté, & contre moi, pour se débarrasser de lui ; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer, qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un Roi, comme Votre Majesté, sans cette formalité : un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse Lettre, cela ne s'est jamais pratiqué : Sire, Votre Majesté peut s'en reposer sur ma parole, & je prens sur moi tout le mal qui peut en arriver.

Le Roi Zinebi ſe laiſſa perſuader, & abandonna Noureddin à la diſcrétion du Viſir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé il lui fit donner la baſtonnade, juſqu'à ce qu'il demeura comme mort ; & dans cet état il le fit porter en priſon, où il demanda qu'on le mît dans le cachot le plus obſcur & le plus profond ; avec ordre au Géolier de ne lui donner que du pain & de l'eau.

Quand Noureddin meurtri de coups fut revenu à lui, & qu'il ſe vit dans ce cachot, il pouſſa des cris pitoyables en déplorant ſon malheureux ſort : Ah pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, & que j'ai été facile à te croire ! pouvois-je m'attendre à une deſtinée ſi cruelle, après le bien que je t'ai fait ! Dieu te béniſſe néanmoins ; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaiſe ; & j'aurai patience juſqu'à la fin de mes maux.

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, & le Viſir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Réſolu de lui faire pen-

dre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses Esclaves de riches présens, & alla se présenter au Roi à leur tête : Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau Roi supplie Votre Majesté de vouloir bien agréer à son avénement à la Couronne.

Le Roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre : Quoi, reprit-il, ce malheureux vit-il encore ? je croyois que tu l'eusse fait mourir. Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne ; c'est à Votre Majesté. Va, répliqua le Roi, fais-lui couper le cou, je t'en donne la permission. Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à Votre Majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grace de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le Palais, & que les Crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la Ville,

afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite aura été pleinement réparée. Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit ; & les Crieurs en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la Ville. La mémoire toute récente des vertus du pere, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation & par la méchanceté du Visir Saouy.

Saouy alla à la prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses Esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, & il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : tu triomphes, lui dit-il, & tu abuses de ta puissance ; mais j'ai confiance sur la vérité de ces paroles d'un de nos Livres : *Vous jugez injustement, & dans peu vous serez jugés vous-mêmes.* Le Visir Saouy qui triomphoit véritablement en lui-même : Quoi insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ? Vas, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il

pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balſora. Tu dois ſavoir auſſi ce que dit un autre de nos Livres : *Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de ſon ennemi.*

Ce miniſtre implacable dans ſa haine & dans ſon inimitié, environné d'une partie de ſes Eſclaves armés, fit conduire Noureddin devant lui par les autres, & prit le chemin du Palais. Le Peuple fut ſur le point de ſe jetter ſur lui, & il l'eût lapidé ſi quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené juſqu'à la place du Palais, à la vue de l'appartement du Roi, il le laiſſa entre les mains du bourreau, & il alla ſe rendre près du Roi qui étoit déja dans ſon Cabinet, prêt à repaître ſes yeux avec lui du ſanglant ſpectacle qui ſe préparoit.

La Garde du Roi & les Eſclaves du Viſir Saouy, qui faiſoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la Populace, qui faiſoit tous les efforts poſſibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre, & l'enlever. Le bourreau

reau s'approcha de lui : Seigneur, lui dit-il, je vous ſupplie de me pardonner votre mort ; je ne ſuis qu'un Eſclave, & je ne puis me diſpenſer de faire mon devoir ; à moins que vous n'ayiez beſoin de quelque choſe, mettez-vous s'il vous plaît en état ; le Roi va me commander de frapper.

Dans ce moment ſi cruel, quelque perſonne charitable, dit le déſolé Noureddin, en tournant la tête à droite & à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grace de m'apporter de l'eau pour étancher ma ſoif ? On en apporta un vaſe à l'inſtant, que l'on fit paſſer juſqu'à lui de main en main. Le Viſir Saouy qui s'apperçut de ce retardement, cria au bourreau de la fenêtre du Cabinet du Roi où il étoit : Qu'attens-tu ? frappe. A ces paroles barbares & pleines d'inhumanité, toute la Place retentit de vives imprécations contre lui ; & le Roi jaloux de ſon autorité, n'approuva pas cette hardieſſe en ſa préſence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendît. Il en eut une autre raiſon ; c'eſt qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande

rue qui étoit devant lui, & qui aboutissoit à la Place, & qu'il apperçut au milieu une troupe de Cavaliers qui accouroient à toute bride. Visir, dit-il aussi-tôt à Saouy, qu'est-ce que cela? regarde. Saouy qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le Roi de donner le signal au bourreau. Non, reprit le Roi, je veux savoir auparavant qui sont ces Cavaliers. C'étoit le grand Visir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du Calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce Ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la Lettre du Calife, le Calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la Patente, dont il avoit parlé à la belle Persienne. Il étoit dans le Palais intérieur, qui étoit celui des femmes; & en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix: il s'arrêta; & il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une ab-

ſence ; qu'il demanda à un Officier des Eunuques qui le ſuivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appartement ; & l'Officier répondit, que c'étoit l'Eſclave du jeune Seigneur, qu'il avoit envoyé à Balſora pour être Roi, à la place de Mohammed Zinebi.

Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria auſſi-tôt le Calife, je t'ai bien oublié ! Vîte, ajouta-t-il, qu'on me faſſe venir Giafar inceſſamment. Ce Miniſtre arriva : Giafar, lui dit le Calife, je ne me ſuis pas ſouvenu d'envoyer la Patente pour faire reconnoître Noureddin Roi de Balſora. Il n'y a pas de tems à perdre pour la faire expédier ; prens du monde & des chevaux de poſte, & rends-toi à Balſora en diligence. Si Noureddin n'eſt plus au monde, & qu'on l'ait fait mourir, fait pendre le Viſir Saouy ; s'il n'eſt pas mort, amene-le moi avec le Roi, & ce Viſir.

Le grand Viſir Giafar ne ſe donna que le tems qu'il falloit pour monter à cheval, & il partit auſſi-tôt

avec un bon nombre d'Officiers de sa Maiſon. Il arriva à Balſora de la maniere & dans le tems que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la Place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grace pour Noureddin ; & il entra dans le Palais du même train juſqu'à l'eſcalier, où il mit pied à terre.

Le Roi de Balſora qui avoit reconnu le premier Miniſtre du Calife, alla au devant de lui, & le reçut à l'entrée de ſon appartement. Le grand Viſir demanda d'abord ſi Noureddin vivoit encore, & s'il vivoit qu'on le fît venir. Le Roi répondit qu'il vivoit, & donna ordre qu'on l'amenât : comme il parut bientôt, mais lié & garrotté, il le fit délier & mettre en liberté, & commanda qu'on s'aſſurât du Viſir Saouy, & qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand Viſir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balſora : il repartit le lendemain ; & ſelon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le Roi de Balſora, & Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les préſenta

au Calife ; & après qu'il lui eut rendu compte de ſon voyage, & particuliérement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, & du traitement qu'on lui avoit fait par le conſeil & l'animoſité de Saouy, le Calife propoſa à Noureddin de couper la tête lui-même au Viſir Saouy. Commandeur des Croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, & qu'il ait tâché de faire à feu mon pere, je m'eſtimerois le plus infâme de tous les hommes, ſi j'avois trempé mes mains dans ſon ſang : le Calife lui ſut bon gré de ſa généroſité, & il fit faire cette juſtice par la main du bourreau.

Le Calife voulut renvoyer Noureddin à Balſora pour y regner ; mais Noureddin le ſupplia de vouloir l'en diſpenſer. Commandeur des Croyans, reprit-il, la Ville de Balſora me ſera déſormais dans une averſion ſi grande après ce qui m'y eſt arrivé, que j'oſe ſupplier Votre Majeſté d'avoir pour agréable que je tienne le ſerment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui ren-

dre mes ſervices près de ſa perſonne, ſi elle avoit la bonté de m'en accorder la grace : le Calife le mit au nombre de ſes Courtiſans les plus intimes, lui rendit la belle Perſienne, & lui fit de ſi grands biens, qu'ils vécurent enſemble juſqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient ſouhaiter.

Pour ce qui eſt du Roi de Balſora, le Calife ſe contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faiſoit des Viſirs, & le renvoya dans ſon Royaume.



HISTOIRE

De Beder Prince de Perſe, & de Giauhare Princeſſe du Royaume de Samandal.

LA Perſe eſt une partie de la Terre, de ſi grande étendue, que ce n'eſt pas ſans raiſon que ſes anciens Rois ont porté le titre ſuperbe de Rois des Rois. Autant qu'il y a de Provinces, ſans parler de tous les

autres Royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de Rois : ces Rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même aussi soumis que les Gouverneurs le sont aux Rois de tous les autres Royaumes.

Un de ces Rois qui avoit commencé son regne par d'heureuses & de grandes conquêtes, regnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur & une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les Monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux : c'est qu'il étoit fort âgé, & que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un Prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement, & séparément, avec des femmes Esclaves pour les servir, & des Eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes & à prévenir leurs desirs, aucune ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés ; & il ne se contentoit pas de les payer sans faire

de prix, dès qu'elles lui agréoient; il combloit encore les Marchands, d'honneurs, de bienfaits, & de bénédictions, pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fît pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa Religion, & de nouvelles fondations toutes Royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prieres, ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour, que selon la coutume pratiquée tous les jours par les Rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur Capitale, il tenoit l'assemblée de ses Courtisans, où se trouvoient tous les Ambassadeurs & tous les Etrangers de distinction qui étoient à sa Cour, où l'on s'entretenoit, non pas de nouvelles qui regardoient l'Etat, mais de Sciences, d'Histoire, de Littérature, de Poésie, & de toute autre chose capable de récréer l'esprit agréablement : ce jour-là, dis-je, un Eunuque vint lui annoncer qu'un

Marchand, qui venoit d'un Pays très-éloigné, avec une Esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. Qu'on le fasse entrer & qu'on le place, dit le Roi, je lui parlerai après l'assemblée. On introduisit le Marchand, & on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le Roi à son aise, & l'entendre parler familiérement, avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le Roi en usoit ainsi avec tous les Etrangers qui devoient lui parler; & il le faisoit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, & qu'en le voyant parler aux uns & aux autres avec familiarité & avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat & la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des Ambassadeurs. D'abord il mangeoit avec eux; & pendant le repas il s'informoit de leur santé, de leur voyage, & des particularités de leur Pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa

personne, & ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, & qu'il ne resta plus que le Marchand; le Marchand se prosterna devant le Trône du Roi, la face contre terre, & lui souhaita l'accomplissement de tous ses desirs. Dès qu'il se fut relevé, le Roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une Esclave comme on le lui avoit dit, & si elle étoit belle.

Sire, répondit le Marchand, je ne doute pas que Votre Majesté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin; mais je puis assurer sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considére sa beauté, sa belle taille, ses agrémens, & toutes les perfections dont elle est partagée. Où est-elle, reprit le Roi, amene-la moi: Sire, répartit le Marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un Officier de vos

Eunuques, Votre Majeſté peut commander qu'on la faſſe venir.

On amena l'Eſclave ; & dès que le Roi la vit, il en fut charmé à la conſidérer ſeulement par ſa taille belle & dégagée. Il entra auſſi-tôt dans un Cabinet, où le Marchand le ſuivit avec quelques Eunuques. L'Eſclave avoit un voile de ſatin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le viſage. Le Marchand le lui ôta, & le Roi de Perſe vit une Dame qui ſurpaſſoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors, & qu'il avoit jamais eues. Il en devint paſſionnément amoureux dès ce moment, & il demanda au Marchand combien il la vouloit vendre.

Sire, répondit le Marchand, j'en ai donné mille pieces d'or à celui qui me l'a vendue, & je compte que j'en ai débourſé autant depuis trois ans que je ſuis en voyage pour arriver à votre Cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un ſi grand Monarque : je ſupplie Votre Majeſté de la recevoir en préſent ſi elle lui agrée. Je te ſuis obligé, reprit le Roi,

ce n'eſt pas ma coutume d'en uſer ainſi avec les Marchands qui viennent de ſi loin dans la vue de me faire plaiſir : Je vais te faire compter dix mille pieces d'or, ſeras-tu content ?

Sire, repartit le Marchand, je me fuſſe eſtimé très-heureux, ſi Votre Majeſté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'oſerois refuſer une ſi grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon Pays, & dans tous les lieux par où je paſſerai. La ſomme lui fut comptée ; & avant qu'il ſe retirât, le Roi le fit revêtir en ſa préſence d'une robe de brocard d'or.

Le Roi fit loger la belle Eſclave dans l'appartement le plus magnifique après le ſien, & lui aſſigna pluſieurs Matrones, & autres femmes Eſclaves pour la ſervir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles puſſent trouver, & de ſe faire apporter les plus beaux colliers de perles, & les diamans les plus fins, & autres pierreries les plus riches, afin

qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendroit le mieux.

Les Matrones officieuſes, qui n'avoient autre attention que de plaire au Roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la beauté de l'Eſclave. Comme elles s'y connoiſſoient parfaitement bien : Sire, lui dirent-elles, ſi Votre Majeſté a la patience de nous donner ſeulement trois jours, nous nous engageons de la lui faire voir alors, ſi fort au-deſſus de ce qu'elle eſt préſentement, qu'elle ne la reconnoîtra plus. Le Roi eut bien de la peine à ſe priver ſi long-tems du plaiſir de la poſſéder entiérement : Je le veux bien, reprit-il ; mais à la charge que vous me tiendrez votre promeſſe.

La Capitale du Roi de Perſe étoit ſituée dans une Iſle ; & ſon Palais qui étoit très-ſuperbe, étoit bâti ſur le bord de la mer. Comme ſon appartement avoit vue ſur cet élément, celui de la belle Eſclave, qui n'étoit pas éloigné du ſien, avoit auſſi la même vue ; & elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit preſque au pied des murailles.

Au bout des trois jours, la belle Esclave, parée & ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre assise sur un sofa, & appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer, lorsque le Roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'Esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors, tourna aussi-tôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le Roi; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui, faire civilité, & pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre, comme auparavant.

Le Roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une Esclave, si belle & si bien faite, sût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, & au peu de soin qu'on avoit pris de lui apprendre les premieres bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre,

où nonobstant la maniere & la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, & même caresser & embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses, & ces embrassemens, ce Monarque s'arrêta pour la regarder, où plutôt, pour la dévorer des yeux : Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, s'écrioit-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez? d'où sont & qui sont l'heureux pere & l'heureuse mere, qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature, aussi surprenant que vous êtes? que je vous aime & que je vous aimerai! jamais je n'ai senti pour femme ce que je sens pour vous : j'en ai cependant bien vu, & j'en vois encore un grand nombre tous les jours; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à la fois, qui m'enlevent à moi-même, pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien : vous ne me faites même connoître par aucune marque, que vous soyez sensible à tant de témoignages

que je vous donne de mon amour extrême. Vous ne détournez pas même vos yeux, pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer, & de vous convaincre, qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence, qui me glace ? d'où vient ce sérieux ou plutôt cette tristesse qui m'afflige ? regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis ? Hé, quoi ! un Roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler, & de vous tenir lieu de toute chose au monde ?

Quelque protestation d'amour que le Roi de Perse fît à l'Esclave, & quoi qu'il pût dire, pour l'obliger d'ouvrir la bouche & de parler, l'Esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, & sans proférer une seule parole.

Le Roi de Perse ravi d'avoir fait une acquisition, dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa

des mains, & auſſi-tôt pluſieurs femmes entrerent, à qui il commanda de faire ſervir le ſouper. Dès que l'on eut ſervi : Mon cœur, dit-il à l'Eſclave, approchez-vous & venez ſouper avec moi. Elle ſe leva de la place où elle étoit ; & quand elle fut aſſiſe vis-à-vis du Roi, le Roi la ſervit avant qu'il commençât de manger, & la ſervit de même à chaque plat, pendant le repas. L'Eſclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baiſſés, ſans répondre un ſeul mot, chaque fois qu'il lui demandoit ſi les mets étoient de ſon goût.

Pour changer de diſcours, le Roi lui demanda comment elle s'appelloit, ſi elle étoit contente de ſon habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle penſoit de ſon appartement, & de l'ameublement, & ſi la vue de la mer la divertiſſoit. Mais ſur toutes ces demandes, elle garda le même ſilence, dont il ne ſavoit plus que penſer. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette : mais diſoit-il en lui-même, ſeroit-il poſſible que Dieu eût formé une créature ſi belle, ſi parfaite &

ſi accomplie, & qu'elle eût un ſi grand défaut ? Ce ſeroit un grand dommage : avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer, comme je l'aime.

Quand le Roi ſe fut levé de table, il ſe lava les mains d'un côté, pendant que l'Eſclave ſe les lavoit de l'autre. Il prit ce tems-là, pour demander aux femmes qui lui préſentoient le baſſin & la ſerviette, ſi elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit : Sire, nous ne l'avons ni vu, ni entendu parler plus que Votre Majeſté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos ſervices dans le bain, nous l'avons peignée, coëffée, habillée dans ſa chambre, & jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela eſt bien, je ſuis contente. Nous lui demandions : Madame, n'avez-vous beſoin de rien ? ſouhaitez-vous quelque choſe ? demandez, commandez-nous. Nous ne ſavons ſi c'eſt mépris, affliction, bêtiſe, ou qu'elle ſoit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une ſeule parole ; c'eſt tout ce que nous pouvons dire à Votre Majeſté.

Le Roi de Perſe fut plus ſurpris

qu'auparavant, sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'Esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir. Pour cela, il fit une assemblée de toutes les Dames de son Palais. Elles vinrent, & celles qui savoient jouer des instrumens, en jouerent, & les autres chanterent ou danserent, ou firent l'un & l'autre tout à la fois : elles jouerent enfin à plusieurs sortes de jeux, qui réjouirent le Roi. L'Esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens : elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés, & avec une tranquillité, dont toutes les Dames ne furent pas moins surprises, que le Roi. Elles se retirerent chacune à son appartement, & le Roi, qui demeura seul, coucha avec la belle Esclave.

Le lendemain le Roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eut jamais vues, sans en excepter aucune ; & plus passionné pour la belle Esclave, que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître : en effet il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, & il exécuta sa

résolution. Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries & les bijoux qu'elles avoient à leur usage, & chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, & il ne retint que les matrones & autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle Esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entiere : il ne laissa pas cependant d'être très-assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, & de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très-violente.

L'année étoit écoulée, & le Roi assis un jour près de sa belle, lui protestoit que son amour, au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. Ma Reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez : rien n'est plus vrai cependant, & je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon Royaume, tout grand

qu'il eſt, moins que d'un atôme, lorſque je vous vois, & que je puis vous dire mille fois, que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire; mais vous ne pouvez en douter après le ſacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon Palais. Vous pouvez vous en ſouvenir; il y a un an paſſé que je les renvoyai toutes, & je m'en repens auſſi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je ceſſai de les voir, & je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma ſatisfaction, à mon contentement, & à ma joie, ſi vous me diſiez ſeulement un mot, pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez vous me le dire, ſi vous êtes muette? Hélas! je ne crains que trop que cela ne ſoit! Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, & que vous gardez un ſilence ſi affligeant pour moi? S'il n'eſt pas poſſible que j'obtienne de vous cette con-

ſolation, faſſe le Ciel au moins que vous me donniez un fils pour me ſuccéder après ma mort. Je me ſens vieillir tous les jours, & dès à préſent j'aurois beſoin d'en avoir un, pour m'aider à ſoutenir le plus grand poids de ma Couronne. Je reviens au grand deſir que j'ai de vous entendre parler : quelque choſe me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette: hé de grace, Madame, je vous en conjure, rompez cette longue obſtination : dites-moi un mot ſeulement, après cela je ne me ſoucie plus de mourir.

A ce diſcours, la belle Eſclave qui ſelon ſa coutume avoit écouté le Roi, toujours les yeux baiſſés, & qui ne lui avoit pas ſeulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de ſa vie, ſe mit à ſourire. Le Roi de Perſe s'en apperçut avec une ſurpriſe qui lui en fit faire une exclamation de joie : & comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention & avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle Esclave enfin rompit un si long silence, & elle parla. Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à Votre Majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les graces & de tous les honneurs dont elle m'a comblée, & de demander au Ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, & ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, Sire, je ne puis vous donner une plus grande satisfaction, qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec vous que ce soit d'un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse, (je supplie Votre Majesté de prendre ma sincérité en bonne part,) j'étois résolue de ne jamais vous aimer, aussi-bien que de garder un silence perpétuel, & que présentement je vous aime autant que je le dois.

Le Roi de Perse ravi d'avoir entendu parler la belle Esclave, & lui an-

noncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement : Lumiere éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, & vous m'avez annoncé votre grossesse : je ne me sens pas moi-même, après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendois pas.

Dans le transport de joie où étoit le Roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle Esclave. Il la quitta, mais d'une maniere à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fût rendu public, il l'annonça à ses Officiers, & fit appeller son grand Visir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pieces d'or aux Ministres de sa Religion, qui faisoient voeu de pauvreté, aux Hôpitaux, & aux pauvres, en action de graces à Dieu ; & sa volonté fut exécutée par les ordres de ce Ministre.

Cet ordre donné, le Roi de Perse vint retrouver la belle Esclave : Madame, lui dit-il, excusez-moi, si je vous

vous ai quittée si brusquement ; vous m'en avez donné l'occasion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous en entretenir une autre fois : je desire de savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chere ame, quelle raison si forte vous avez eue de me voir, de m'entendre parler, de manger, & de coucher avec moi chaque jour toute une année, & d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre, que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, & je ne comprens pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point ; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire.

Pour satisfaire la curiosité du Roi de Perse : Sire, reprit cette belle personne : être Esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais ; avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mere, mon frere,

mes parens, mes connoiſſances, ne ſont-ce pas des motifs aſſez grands pour avoir gardé le ſilence que Votre Majeſté trouve ſi étrange ? l'amour de la patrie n'eſt pas moins naturel que l'amour paternel ; & la perte de la liberté eſt inſupportable, à quiconque n'eſt pas aſſez dépourvu de bon ſens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être aſſujetti à l'autorité d'un Maître, qui a la force & la puiſſance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtriſée, elle eſt toujours à elle-même ; Votre Majeſté en a vu un exemple en ma perſonne. C'eſt beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux & de malheureuſes, que l'amour de la liberté réduit à la triſte réſolution de ſe procurer la mort en mille manieres, par une liberté qui ne peut leur être ôtée.

Madame, reprit le Roi de Perſe, je ſuis perſuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit ſemblé juſqu'à préſent qu'une perſonne, belle, bien faite, de bon ſens, & de bon eſprit comme vous, Madame ; Eſclave par ſa mau-

vaiſe deſtinée, devoit s'eſtimer heureuſe de trouver un Roi pour Maître.

Sire, repartit la belle Eſclave, quelque Eſclave que ce ſoit, comme je viens de le dire à Votre Majeſté, un Roi ne peut maîtriſer ſa volonté : Comme elle parle néanmoins d'une Eſclave capable de plaire à un Monarque, & de s'en faire aimer ; ſi l'Eſclave eſt d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'eſtimer heureuſe dans ſon malheur. Quel bonheur cependant ? Elle ne laiſſera pas de ſe regarder comme une Eſclave arrachée d'entre les bras de ſon pere & de ſa mere ; & peut-être d'un amant, qu'elle ne laiſſera pas d'aimer toute ſa vie. Mais ſi la même Eſclave ne cede en rien au Roi qui l'a acquiſe, que Votre Majeſté elle-même juge de la rigueur de ſon ſort, de ſa miſere, de ſon affliction, de ſa douleur, & de quoi elle peut être capable.

Le Roi de Perſe étonné de ce diſcours : Quoi ! Madame, repliqua-t-il, ſeroit-il poſſible, comme vous me le faites entendre, que vous ſuſſiez d'un

sang Royal? Eclaircissez-moi de grace là-dessus, & n'augmentez pas d'avantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux pere & l'heureuse mere d'un si grand prodige de beauté? qui sont vos freres, vos sœurs, vos parens, & sur-tout, comment vous vous appellez.

Sire, dit alors la belle Esclave, mon nom est * Gulnare de la Mer: mon pere qui est mort, étoit un des plus puissans Rois de la Mer; & en mourant il laissa son Royaume à un frere que j'ai, nommé ** Saleh, & à la Reine ma mere. Ma mere est aussi Princesse, fille d'un autre Roi de la Mer, très-puissant. Nous vivions tranquillement dans notre Royaume, & dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi envieux de notre bonheur, entra dans nos Etats avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre Capitale, s'en empara, & ne nous donna que le tems de nous sauver dans un lieu impénétrable & inaccessible, avec quelques

* Gulnare, signifie en Persien, Rose, ou fleur de Grenadier.

** Saleh, cet mot signifie bon, en Arabe.

Officiers fideles, qui ne nous abandonnerent pas.

Dans cette retraite, mon frere ne négligea pas de ſonger aux moyens de chaſſer l'injuſte poſſeſſeur de nos Etats ; & dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier : Ma ſœur, me dit-il, les événemens des moindres entrepriſes ſont toujours très-incertains : je puis ſuccomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos Etats ; & je ſerois moins fâché de ma diſgrace, que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir & vous en préſerver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant. Mais dans le mauvais état où ſont nos affaires, je ne vois pas que vous puiſſiez vous donner à aucun de nos Princes de la Mer. Je ſouhaiterois que vous puſſiez vous réſoudre d'entrer dans mon ſentiment, qui eſt, que vous épouſiez un Prince de la Terre. Je ſuis prêt d'y employer tous mes ſoins ; de la beauté dont vous êtes, je ſuis ſûr qu'il n'y en a pas un, ſi puiſſant qu'il ſoit, qui ne fût ravi de vous faire part de ſa couronne.

Ce discours de mon frere me mit dans une grande colere contre lui : Mon frere, lui dis-je, du côté de mon pere & de ma mere, je descens comme vous de Rois & de Reines de la Mer, sans aucune alliance avec les Rois & Reines de la Terre. Je ne prétens pas me mésallier non plus qu'eux, & j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'appercevoir de la Noblesse & de l'ancienneté de notre maison : l'état où nous sommes réduits ne m'obligera pas de changer de résolution ; & si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à périr avec vous, plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas votre part.

Mon frere entêté de ce mariage, qui ne me convenoit pas à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des Rois de la Terre qui ne céderoient pas à ceux de la Mer. Cela me mit dans une colere & dans un emportement contre lui qui m'attirerent des duretés de sa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi, que j'étois mal satisfaite de

lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai du fond de la mer, & j'allai aborder à l'Isle de la Lune.

Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jetter dans cette Isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, & je me retirois dans des lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêcherent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, & ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, & il n'oublia rien pour me persuader d'y correspondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force, mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, & il me vendit au Marchand qui m'a amenée & vendue à Votre Majesté. C'étoit un homme sage, doux, & humain; & dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna jamais que des sujets de me louer de lui.

Pour ce qui est de Votre Majesté, continua la Princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée ; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter ; que sans hésiter elle n'eût pas chassé toutes ses femmes, je ne feins pas de lui dire, que je ne serois pas demeurée avec elle. Je me serois jettée dans la Mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la premiere fois qu'elle me vit dans cet appartement, & je serois allée retrouver mon frere, ma mere, & mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein, & je l'eusse exécuté, si après un certain tems j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis : en effet, quoi que je pusse dire à ma mere & à mon frere, jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été Esclave d'un Roi comme V. M. & jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur, de mon consentement. Avec cela, Sire, soit un

Prince, ou une Princeſſe que je mette au monde, ce ſera un gage, qui m'obligera de ne me ſéparer jamais d'avec Votre Majeſté : j'eſpére auſſi qu'elle ne me regardera plus comme une Eſclave ; mais comme une Princeſſe qui n'eſt pas indigne de ſon alliance.

C'eſt ainſi que la Princeſſe Gulnare acheva de ſe faire connoître & de raconter ſon hiſtoire au Roi de Perſe : Ma charmante, mon adorable Princeſſe, s'écria alors ce Monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! quelle ample matiere à ma curioſité, de vous faire des queſtions ſur des choſes ſi inouies ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, & de votre patience à éprouver la ſincérité & la conſtance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois : depuis que je ſais cependant, que vous êtes une ſi grande Princeſſe, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je ! Princeſſe : Madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma Reine, & Reine de Perſe, comme j'en ſuis le Roi, & ce titre va bientôt retentir

dans tout mon Royaume. Dès demain, Madame, il retentira dans ma Capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, & ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-tems, si vous m'eussiez tiré plutôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui, de vous aimer toujours, & de ne jamais aimer que vous.

En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, & que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, Madame, de m'instruire plus particuliérement de ces Etats & de ces peuples de la mer, qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes & des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites; & j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, & qui avez bien voulu être ma femme, & cela par un avantage, dont un autre habitant de la terre, ne peut se vanter que moi;

il y a une chofe qui me fait de la peine, & fur laquelle je vous fupplie de m'éclaircir. C'eft que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau, fans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer fous l'eau; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain tems, chacun felon leur adreffe & leurs forces.

Sire, répondit la Reine Gulnare, je fatisferai Votre Majefté avec bien du plaifir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche fur la terre, & nous refpirons dans l'eau, comme on refpire dans l'air. Ainfi au lieu de nous fuffoquer, comme elle vous fuffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui eft encore bien remarquable, c'eft qu'elle ne mouille pas nos habits, & que quand nous venons fur la terre, nous en fortons fans avoir befoin de les fécher. Notre langage ordinaire, eft le même que celui dans lequel l'Ecriture gravée fur le fceau

du grand Prophete Salomon, Fils de David, eſt conçu.

Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas auſſi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts ſans en ſouffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laiſſons pas nonobſtant la profondeur de la mer, d'y voir auſſi clair que l'on voit ſur la terre. Il en eſt de même de la nuit ; la Lune nous éclaire, & les Planetes & les Etoiles ne nous ſont pas cachées. J'ai déja parlé de nos Royaumes : comme la mer eſt beaucoup plus ſpacieuſe que la terre, il y en a auſſi en plus grand nombre, & de beaucoup plus grands. Ils ſont diviſés en Provinces ; & dans chaque Province, il y a pluſieurs grandes Villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de Nations, de mœurs & de coûtumes différentes, comme ſur la terre.

Les Palais des Rois & des Princes, ſont ſuperbes & magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs, de cryſtal de roche, dont la mer abonde, de nacre de perle, de corail

& d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent & toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays, il n'y a que les moindres Bourgeoises qui s'en parent.

Comme nous avons une agilité merveilleuse & incroyable parmi nous, de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de Roi néanmoins, qui n'ait ses écuries & ses haras de chevaux marins : mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes, & dans les réjouissances publiques. Les uns, après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, & faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attellent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toute sorte de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les Rois sont assis

lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, & ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très-curieuses touchant les pays marins, ajouta la Reine Gulnare, qui feroient un très-grand plaisir à Votre Majesté; mais elle voudra bien que je remette à l'entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose, qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, Sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre; & j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme V. Majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos pour la sûreté de mes couches, de faire venir la Reine ma mere avec des cousines que j'ai, & en même tems le Roi mon frere, avec qui je suis bien-aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, & qu'ils auront

appris que je suis femme du puissant Roi de Perse. Je supplie Votre Majesté de me le permettre ; ils seront bien-aise aussi de lui rendre leurs respects, & je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir.

Madame, reprit le Roi de Perse, vous êtes la Maîtresse : faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous desirez d'eux, & quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, & que j'aille moi-même au devant deux. Sire, repartit la Reine Gulnare ; il n'est pas besoin de ces cérémonies ; ils seront ici dans un moment, & Votre Majesté verra de quelle maniere ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, & regarder par la jalousie.

Quand le Roi de Perse fut entré dans le cabinet, la Reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec

de feu, par une de ses femmes, qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boëte : elle le mit dans la cassolette ; & dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au Roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit ; & elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le Cabinet où étoit le Roi, étoit disposé de maniere, qu'il s'en apperçut au-travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres, qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance ; & aussi-tôt, il s'en éleva un jeune homme bien fait & de belle taille avec la moustache de verd de mer. Une Dame déja sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derriere lui, avec cinq jeunes Dames, qui ne cédoient en rien à la beauté de la Reine Gulnare.

La Reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, & elle re-

connut le Roi ſon frere, la Reine ſa mere, & ſes parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée ſur la ſurface de l'eau, ſans marcher; & quand ils furent tous ſur le bord, ils s'élancerent légérement l'un après l'autre ſur la fenêtre où la Reine Gulnare avoit paru, & d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le Roi Saleh, la Reine ſa mere, & ſes parentes l'embraſſerent avec beaucoup de tendreſſe, & les larmes aux yeux, à meſure qu'ils entrerent.

Quand la Reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur poſſible, & qu'elle leur eut fait prendre place ſur le ſofa, la Reine ſa mere prit la parole : Ma fille, lui dit-elle; j'ai bien de la joie de vous revoir, après une ſi longue abſence, & je ſuis ſûre que votre frere & vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, ſans en avoir rien dit à perſonne, nous a jettés dans une affliction inexprimable, & nous ne pourrions vous dire combien nous en avons verſé de larmes. Nous ne ſa-

vons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligé de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frere nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors, lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi bien que nous. Il ne falloit pas vous allarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas ; & vous voudrez bien que je vous dise, que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons-là ce discours qui ne feroit que renouveller des sujets de douleur & de plaintes, que vous devez oublier avec nous : & faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long-tems que nous ne vous avons vue, & de l'état où vous êtes présentement : sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente.

La Reine Gulnare se jetta aussi-tôt aux pieds de la Reine sa mere ; & après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant : Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, & je ne suis redevable qu'à votre

onté, du pardon que vous voulez
ien m'en accorder. Ce que j'ai à vous
lire, pour vous obéir, vous fera con-
oître, que c'est en vain bien souvent,
u'on a de la répugnance pour de cer-
aines choses. J'ai éprouvé par moi-
nême, que la chose à quoi ma volonté
toit la plus opposée, est justement
elle où ma destinée m'a conduite
nalgré moi. Elle lui raconta tout ce
ui lui étoit arrivé, depuis que le dépit
'avoit portée à se lever du fond de
a mer pour venir sur la terre. Lors-
u'elle eut achevé en marquant qu'en-
in elle avoit été vendue au Roi de
erse, chez qui elle se trouvoit : Ma
œur, lui dit le Roi son frere, vous
vez grand tort d'avoir souffert tant
l'indignités, & vous ne pouvez vous
n plaindre qu'à vous-même. Vous
viez le moyen de vous en délivrer,
x je m'étonne de votre patience, à
lemeurer si long-tems dans l'esclava-
ge : Levez-vous, & revenez avec
ous, au Royaume que j'ai reconquis
ur le fier ennemi, qui s'en étoit
mparé.

Le Roi de Perse qui entendit ces

paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la derniere allarme. Ah! dit-il en lui-même, je ſuis perdu, & ma mort eſt certaine, ſi ma Reine, ſi ma Gulnare écoute un conſeil ſi pernicieux. Je ne puis plus vivre ſans elle, & l'on m'en veut priver! La Reine Gulnare ne le laiſſa pas long-tems dans la crainte où il étoit.

Mon frere, reprit-elle en ſouriant, ce que je viens d'entendre, me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi eſt ſincere. Je ne pus ſupporter le conſeil que vous me donniez de me marier à un Prince de la Terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colere contre vous de celui que vous me donnez, de quitter l'engagement que j'ai avec le plus puiſſant & le plus renommé de tous ſes Princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une Eſclave avec un Maître : il nous ſeroit aiſé de lui reſtituer les dix mille pieces d'or que je lui ai coûtées. Je parle de celui d'une femme avec un mari, & d'une femme

qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un Monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée, que de congédier dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit, pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, & il vient de me déclarer Reine de Perse pour participer à ses Conseils. Je dis de plus que je suis grosse, & que si j'ai le bonheur, avec la faveur du Ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre bien, qui m'attachera à lui plus inséparablement.

Ainsi, mon frere, poursuivit la Reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le Roi de Perse autant qu'il m'aime; mais même de demeurer & de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espére que ni ma mere, ni vous avec mes bon-

nes cousines, vous ne désapprouverez pas ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai fait sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux Monarques de la Mer & de la Terre. Excusez-moi, si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes, pour vous en faire part, & avoir le bien de vous voir, après une si longue séparation.

Ma sœur, reprit le Roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, & que rien ne nous touche davantage, que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier, qu'approuver une résolution si raisonnable, & si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du Roi de Perse votre époux, & des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la Reine votre mere & la mienne,

je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment.

Cette Princesse confirma ce que le Roi son fils venoit d'avancer : Ma fille, reprit-elle, en s'adressant aussi à la Reine Gulnare, je suis ravie que vous soyiez contente, & je n'ai rien à ajouter à ce que le Roi votre frere vient de vous témoigner. Je serois la premiere à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un Monarque qui vous aime avec tant de passion, & qui a fait de si grandes choses pour vous.

Autant que le Roi de Perse, qui étoit dans le cabinet avoit été affligé, par la crainte de perdre la Reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue de ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si autentique, il l'en aima mille fois davantage, & il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les endroits qu'il lui seroit possible.

Pendant que le Roi de Perse s'en-

tretenoit ainsi avec un plaisir incroyable, la Reine Gulnare avoit frappé des mains, & avoit commandé à des Esclaves qui étoient entrés aussi-tôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la Reine sa mere, le Roi son frere & ses parentes de s'approcher & de manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que sans en avoir demandé la permission, ils se trouveroient dans le Palais d'un puissant Roi, qui ne les avoit jamais vus, & qui ne les connoissoit pas, & qu'il y auroit une grande incivilité de manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage; & de l'émotion où ils en étoient, ils jetterent des flammes par les narines & par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le Roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, & dont il ignoroit la cause. La Reine Gulnare qui se douta de ce qui en étoit, & qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fit que le leur marquer, en se levant de sa place, & qu'elle alloit

alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le Roi par sa présence: Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que Votre Majesté ne soit bien contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs desirs, & de retourner avec eux dans nos Etats; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude, dont je me condamnerois la premiere. Ah! ma Reine, s'écria le Roi de Perse; ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune. Je vous en ai moi-même de si grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez: vous venez de me le faire connoître de la maniere la plus éclatante. Eh! Sire, reprit la Reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire? Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de

marques d'amour auxquelles il n'est pas poſſible que je ſois inſenſible.

Mais Sire, ajouta la Reine Gulnare; la-iſſons là ce diſcours pour vous aſſurer de l'amitié ſincere que la Reine ma mere, & le Roi mon frere reſſentent pour vous. Ils meurent de l'envie de vous voir, & de vous en aſſurer eux-mêmes. J'ai même penſé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je ſupplie donc Votre Majeſté de vouloir bien entrer, & de les honorer de votre préſence.

Madame, repartit le Roi de Perſe, j'aurai un grand plaiſir de ſaluer des perſonnes qui vous appartiennent de ſi près: mais ces flammes que j'ai vu ſortir de leurs narines & de leurs bouches, me donnent de la frayeur. Sire, repliqua la Reine en riant, ces flammes ne doivent pas lui faire la moindre peine: elles ne ſignifient autre choſe que leur répugnance à manger de ſes biens dans ſon Palais, qu'elle ne les honore de ſa préſence, & ne mange avec eux.

Le Roi de Perse rassuré par ces paroles, se leva de sa place & entra dans la chambre avec la Reine Gulnare; & la Reine Gulnare le présenta à la Reine sa mere, au Roi son frere & à ses parentes, qui se prosternerent aussi-tôt la face contre terre. Le Roi de Perse courut aussi-tôt à eux, les obligea de se relever, & les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le Roi Saleh prit la parole: Sire, dit-il au Roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à V. Majesté, de ce que la Reine Gulnare ma sœur dans sa disgrace, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un Monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons toujours eu une si grande amitié & tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre de l'accorder à aucun des puissans Princes de la Mer, qui nous l'avoient demandée en mariage, avant même qu'elle fût en âge. Le Ciel vous la réservoit, Sire; & nous ne pouvons mieux le remercier de la

faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à Votre Majesté la grace de vivre de longues années avec elle, avec toute sorte de prosperités & de satisfactions.

Il falloit bien, reprit le Roi de Perse, que le Ciel me l'eût réservée, comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente que je ressens pour elle, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la Reine sa mere, ni à vous, Prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez de me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. En achevant ces paroles, il les invita de se mettre à table, & il s'y mit aussi avec la Reine Gulnare. La collation achevée le Roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit; & lorsqu'il fut tems de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement, qu'il leur avoit fait préparer.

Le Roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce

qui pouvoit faire paroître sa grandeur & sa magnificence, & insensiblement il les engagea de demeurer à la Cour jusqu'aux couches de la Reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, & elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la Reine sa mere, qui l'accoucha, & qui alla le présenter au Roi dès qu'il fut dans ses premiers langes, qui étoient magnifiques.

Le Roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit Prince son fils étoit plein & éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de * Beder. En action de graces au Ciel, il assigna de grandes aumônes aux Pauvres, il fit sortir les Prisonniers hors des Prisons, il donna la liberté à tous ses Esclaves de l'un & de l'autre sexe, & il fit distribuer de grosses sommes aux Ministres &

* Pleine Lune, en Arabe.

aux dévots de sa Religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa Cour & au Peuple & l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la Ville.

Après que la Reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le Roi de Perse, la Reine Gulnare, la Reine sa mere, le Roi Saleh son frere, & les Princesses leurs parentes, s'entretenoient ensemble dans la Chambre de la Reine, la Nourrice y entra avec le petit Prince Beder qu'elle portoit entre ses bras. Le Roi Saleh se leva aussi-tôt de sa place, courut au petit Prince ; & après l'avoir pris entre les bras de la Nourrice dans les siens, il se mit à le baiser & à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la Chambre en jouant, en le tenant en l'air entre les mains ; & tout d'un coup dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, & se plongea dans la Mer avec le Prince.

Le Roi de Perse qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris

épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le Prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'ame au milieu de son affliction, de sa douleur, & de ses pleurs. Sire, lui dit la Reine Gulnare, d'un visage & d'un ton assuré à le rassurer lui-même, que Votre Majesté ne craigne rien. Le petit Prince est mon fils, comme il est le vôtre, & je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que n'en suis pas allarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet il ne court aucun risque, & vous verrez bientôt reparoître le Roi son oncle, qui le rapportera sain & sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins qu'il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la Mer & sur la Terre. La Reine sa mere & les Princesses ses parentes, lui confirmerent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir

tout le tems que le Prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La Mer enfin se troubla ; & l'on revit bientôt le Roi Saleh qui s'en éleva avec le petit Prince entre les bras, & qui en se soutenant en l'air rentra par la même fenêtre qu'il étoit sorti. Le Roi de Perse fut ravi, & dans une grande admiration de revoir le Prince Beder, aussi tranquille, que quand il avoit cessé de le voir. Le Roi Saleh lui demanda : Sire, Votre Majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la Mer avec le Prince mon neveu ? Ah ! Prince, reprit le Roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer : je l'ai cru perdu dès ce moment, & vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. Sire, repartit le Roi Saleh ; je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui étoient gravées sur le Sceau du grand Roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les Enfans

qui nous naiſſent dans les régions du fond de la Mer ; & en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilege que nous avons par-deſſus les hommes qui demeurent ſur la terre. De ce que Votre Majeſté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le Prince Beder a acquis par ſa naiſſance, du côté de la Reine Gulnare ma ſœur. Tant qu'il vivra, & toutes les fois qu'il le voudra, il lui ſera libre de ſe plonger dans la Mer, & de parcourir les vaſtes Empires qu'elle renferme dans ſon ſein.

Après ces paroles, le Roi Saleh, qui avoit déja remis le petit Prince Beder entre les bras de ſa Nourrice, ouvrit une caiſſe qu'il étoit allé prendre dans ſon Palais dans le peu de tems qu'il avoit diſparu, & qu'il avoit apportée remplie de trois cens diamans, gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une groſſeur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'une demi-pied, & de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. Sire, dit-il au Roi de Perſe en lui faiſant préſent de

cette caiſſe ; lorſque nous avons été appellés par la Reine ma ſœur, nous ignorions en quel endroit de la Terre elle étoit, & qu'elle eût l'honneur d'être l'épouſe d'un ſi grand Monarque : c'eſt ce qui a fait que nous ſommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons aſſez témoigner notre reconnoiſſance à V. Majeſté, nous la ſupplions d'en agréer cette foible marque, en conſidération des faveurs ſingulieres qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même.

On ne peut exprimer quelle fut la ſurpriſe du Roi de Perſe, quand il vit tant de richeſſes renfermées dans un ſi petit eſpace. Hé quoi ! Prince, s'écria-t-il, appellez-vous une foible marque de votre reconnoiſſance, lorſque vous ne me devez rien, un préſent d'un prix ineſtimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la Reine votre mere, ni vous : je m'eſtime trop heureux du conſentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la

Reine Gulnare en se tournant de son côté : le Roi votre frere me met dans une confusion dont je ne puis revenir, & je le supplierois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : Priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter.

Sire, repartit le Roi Saleh, je ne suis pas surpris que Votre Majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la Terre à voir des pierreries de cette qualité, & en si grand nombre tout-à-la fois. Mais si elle savoit que je sais où sont les minieres d'où on les tire, & qu'il est en ma disposition d'en faire un Trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les Trésors des Rois de la Terre, elle s'étonneroit que nous ayions pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincere qui nous oblige de vous l'offrir, & de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. Des manieres

si honnêtes obligerent le Roi de Perse de l'accepter, & il lui en fit de grands remerciemens, de même qu'à la Reine sa mere.

Quelques jours après le Roi Saleh témoigna au Roi de Perse, que la Reine sa mere, les Princesses ses parentes, & lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie à sa Cour; mais que comme il y avoit long-tems qu'ils étoient absens de leur Royaume, & que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui, & de la Reine Gulnare. Le Roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, d'aller leur rendre visite dans leurs Etats. Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que nous n'oublierez pas la Reine Gulnare, & que vous la viendrez voir de tems en tems, j'espére que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois.

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part & d'autre dans leur sé-

paration. Le Roi Saleh ſe ſépara le premier ; mais la Reine ſa mere & les Princeſſes furent obligées, pour le ſuivre, de s'arracher en quelque maniere des embraſſemens de la Reine Gulnare, qui ne pouvoit ſe réſoudre de les laiſſer partir. Dès que cette troupe Royale eut diſparu, le Roi de Perſe ne put s'empêcher de dire à la Reine Gulnare : Madame, j'euſſe regardé comme un homme qui eût voulu abuſer de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire paſſer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment que votre illuſtre famille a honoré mon Palais de ſa préſence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en ſouviendrai toute ma vie, & je ne ceſſerai de bénir le Ciel de ce qu'il vous a adreſſée à moi préférablement à tout autre Prince.

Le petit Prince Beder fut nourri & élevé dans le Palais, ſous les yeux du Roi & de la Reine de Perſe, qui le virent croître, & augmenter en beauté avec une grande ſatisfaction. Il leur en donna beaucoup davantage

à mesure qu'il avança en âge, par son enjouement continuel, par ses manieres agréables en tout ce qu'il faisoit, & par les marques de la justesse & de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit; & cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensible, que le Roi Saleh son oncle, la Reine sa grand-mere, & les Princesses ses cousines, venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire & à écrire, & on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un Prince de son rang.

Quand le Prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déja de tous ses exercices, infiniment avec plus d'adresse & de bonne grace que ses Maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse & d'une prudence admirable. Le Roi de Perse qui avoit reconnu en lui presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un Monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors, & qui d'ailleurs s'appercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne vou-

lut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du Royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son Conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus ; & les Peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le Prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-tems qu'il paroissoit en public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer, qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier, & rebutant, si familier à la plupart des autres Princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux avec une hauteur & un mépris insupportable. Ils savoient au contraire, qu'il regardoit tout le monde avec une bonté, qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler ; qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particuliere, & qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; & ce jour-là au milieu de son

Conſeil, qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le Roi de Perſe, qui d'abord s'étoit aſſis ſur ſon Thrône, en deſcendit, ôta ſa Couronne de deſſus ſa tête, la mit ſur celle du Prince Beder ; & après l'avoir aidé à monter à ſa place, il lui baiſa la main, pour marque qu'il lui remettoit toute ſon autorité & tout ſon pouvoir ; après quoi il ſe mit au-deſſous de lui, au rang des Viſirs & des Emirs.

Auſſi-tôt les Viſirs, les Emirs & tous les Officiers principaux vinrent ſe jetter aux pieds du nouveau Roi, & lui prêterent le ſerment de fidélité, chacun dans ſon rang. Le grand Viſir fit enſuite le rapport de pluſieurs affaires importantes, ſur leſquelles il prononça avec une ſageſſe qui fit l'admiration de tout le Conſeil. Il dépoſa enſuite pluſieurs Gouverneurs convaincus de malverſation, & en mit d'autres à leur place, avec un diſcernement ſi juſte & ſi équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il

sortit ensuite du Conseil ; & accompagné du Roi son pere, il alla à l'appartement de la Reine Gulnare. La Reine ne le vit pas plutôt avec sa Couronne sur la tête, qu'elle courut à lui & l'embrassa avec beaucoup de tendresse ; en lui souhaitant un regne de longue durée.

La premiere année de son regne, le Roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toute chose, il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, & de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration des affaires à son Conseil, sous le bon plaisir de l'ancien Roi, son pere, il sortit de la Capitale, sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse ; mais c'étoit pour parcourir toutes les Provinces du Royaume, afin d'y corriger les abus ; d'établir le bon ordre & la discipline par-tout ; & ôter aux Princes ses voisins mal-intentionnés, l'envie de rien entreprendre contre la sûreté & la tranquillité de

ſes Etats, en ſe faiſant voir ſur les frontieres.

Il ne fallut pas moins de tems qu'une année entiere à ce jeune Roi, pour exécuter un deſſein ſi digne de lui. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit de retour, que le Roi ſon pere tomba malade ſi dangereuſement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en releveroit pas. Il attendit le dernier moment de ſa vie avec une grande tranquillité; & l'unique ſoin qu'il eut, fut de recommander aux Miniſtres & aux Seigneurs de la Cour du Roi ſon fils, de perſiſter dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & il n'y en eut pas un qui n'en renouvellât le ſerment avec autant de bonne volonté que la premiere fois. Il mourut enfin avec un regret très-ſenſible du Roi Beder, & de la Reine Gulnare, qui firent porter ſon corps dans un ſuperbe Mauſolée, avec une pompe proportionnée à ſa dignité.

Après que les funerailles furent achevées, le Roi Beder n'eut pas de peine à ſuivre la coutume en Perſe,

de pleurer les morts un mois entier, & de ne voir perſonne tout ce tems-là. Il eût pleuré ſon pere toute ſa vie s'il eût écouté l'excès de ſon affliction, & s'il eût été permis à un grand Roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la Reine, mere de la Reine Gulnare, & le Roi Saleh avec les Princeſſes leurs parentes, arriverent, & prirent une grande part à leur affliction avant de leur parler de ſe conſoler.

Quand le mois fut écoulé, le Roi ne put ſe diſpenſer de donner entrée à ſon grand Viſir & à tous les Seigneurs de ſa Cour, qui le ſupplierent de quitter l'habit de deüil, de ſe faire voir à ſes ſujets, & de reprendre le ſoin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une ſi grande répugnance à les écouter, que le grand Viſir fut obligé de prendre la parole, & de lui dire : Sire, il n'eſt pas beſoin de repréſenter à Votre Majeſté, qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en ſoit très-

persuadée, & que ce n'est pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au Roi votre pere, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant, qu'il ne dût revivre en vous : c'est à Votre Majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé.

Le Roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment ; & après qu'il eut repris l'habillement & les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son Royaume & de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du Roi son pere. Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; & comme il étoit exact à maintenir l'observation des Ordonnances de ses Prédécesseurs, les

Peuples ne s'apperçurent pas d'avoir changé de Maître.

Le Roi Saleh qui étoit retourné dans ses Etats de la Mer avec la Reine sa mere, & les Princesses, dès qu'il eut vu que le Roi Beder avoit repris le Gouvernement, revint seul au bout d'un an, & le Roi Beder & la Reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir au sortir de table, après qu'on eut dessservi, & qu'on les eut laissé seuls, ils s'entretinrent de plusieurs choses.

Insensiblement le Roi Saleh tomba sur les louanges du Roi son neveu, & témoigna à la Reine sa sœur, combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des Rois ses voisins, mais même jusqu'aux Royaumes les plus éloignés. Le Roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, & ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au Roi son oncle, se tourna de l'autre côté & fit semblant de dormir, en appuyant la

tête sur un coussin qui étoit derriere lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse, & l'esprit supérieur en toutes choses du Roi Beder, le Roi Saleh passa à celles du corps, & il en parla comme d'un prodige, qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les Royaumes de dessous les Eaux de la Mer, dont il eût connoissance. Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, & tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayiez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe, cependant il est dans sa vingtieme année; & à cet âge, il n'est pas permis à un Prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, & lui donner pour épouse une Princesse de nos Royaumes qui soit digne de lui.

Mon frere, reprit la Reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore té-

moigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait d'attention moi-même, & je ſuis bien aiſe que vous vous ſoyiez aviſé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos Princeſſes, je vous prie de m'en nommer quelqu'une, mais ſi belle & ſi accomplie que le Roi mon fils ſoit forcé de l'aimer.

J'en ſais une, repartit le Roi Saleh, en parlant bas ; mais avant de vous dire, qui elle eſt, je vous prie de voir ſi le Roi mon neveu dort : je vous dirai pourquoi il eſt bon que nous prenions cette précaution. La Reine Gulnare ſe retourna ; & comme elle vit Beder dans la ſituation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormît profondément. Le Roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla ſon attention pour ne rien perdre de ce que le Roi ſon oncle avoit à dire avec tant de ſecret. Il n'eſt pas beſoin que vous vous contraigniez, dit la Reine au Roi ſon frere, vous pouvez parler librement ſans craindre d'être entendu.

Il n'est pas à propos, reprit le Roi Saleh, que le Roi mon neveu ait si-tôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille ; & il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette maniere celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la Princesse, comme je l'espére, mais du côté du Roi son pere. Je n'ai qu'à vous nommer la Princesse * Giauhare, & le Roi de Samandal.

Que dites-vous, mon frere ? repartit la Reine Gulnare, la Princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée? Je me souviens de l'avoir vue peu de tems avant que je me séparasse d'avec vous ; elle avoit environ dix-huit mois, & dès lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce tems-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le Roi mon fils, ne doit pas

* Giauhare en Arabe, signifie, Pierre précieuse.

nous

nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux : Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, & de les surmonter.

Ma sœur, repliqua le Roi Saleh, c'est que le Roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au-dessus de tous les autres Rois, & qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la Princesse sa fille ; & s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le Roi mon neveu ne sache rien de notre dessein, que nous ne soyions certains du consentement du Roi de Samandal; de crainte que l'amour de la Princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, & que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. Ils s'entretinrent encore quelque tems sur le même sujet ; & avant de se séparer, ils convinrent que le

Roi Saleh retourneroit inceſſamment dans ſon Royaume, & feroit la demande de la Princeſſe Giauhare, au Roi de Samandal pour le Roi de Perſe.

La Reine Gulnare & le Roi Saleh qui croyoient que le Roi Beder dormoit véritablement, l'éveillerent quand ils voulurent ſe retirer ; & le Roi Beder réuſſit fort bien à faire ſemblant de ſe réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond ſommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur intention, & que le portrait qu'ils avoient fait de la Princeſſe Giauhare, avoit enflammé ſon cœur d'une paſſion qui lui étoit toute nouvelle. Il ſe forma une idée de ſa beauté, ſi avantageuſe, que le deſir de la poſſéder, lui fit paſſer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le Roi Saleh voulut prendre congé de la Reine Gulnare, & du Roi ſon neveu. Le jeune Roi de Perſe qui ſavoit bien que le Roi ſon oncle ne vouloit partir ſi-tôt que

pour aller travailler à ſon bonheur, ſans perdre du tems, ne laiſſa pas de changer de couleur à ce diſcours : ſa paſſion étoit déja ſi forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer ſans voir, l'objet qui la cauſoit, auſſi long-tems qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de ſon mariage. Il prit la réſolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui ; mais comme il ne vouloit pas que la Reine ſa mere en ſût rien, afin d'avoir occaſion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chaſſe avec lui le jour ſuivant, réſolu de profiter de cette occaſion pour lui déclarer ſon deſſein.

La partie de chaſſe ſe fit, & le Roi Beder ſe trouva ſeul pluſieurs fois avec ſon oncle ; mais il n'eut pas la hardieſſe d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projetté. Au plus fort de la chaſſe, que le Roi Saleh s'étoit ſéparé d'avec lui, & qu'aucun de ſes Officiers ni de ſes gens n'étoit reſté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruiſſeau ;

& après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisoit un très-bel ombrage le long du ruisseau, avec plusieurs autres qui le bordoient, il se coucha à demi sur le gazon, & donna un cours libre à ses larmes, qui coulerent en abondance, accompagnées de soupirs & de sanglots. Il demeura long-tems dans cet état, abîmé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le Roi Saleh cependant qui ne vit plus le Roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, & il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs; & en le cherchant, il l'apperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, & encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, & qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce change-

ment. Dès qu'il le vit dans la ſituation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la Reine Gulnare, & qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre aſſez loin de lui; après qu'il eut attaché ſon cheval à un arbre, il prit un grand détour, & s'en approcha ſans faire de bruit, ſi près, qu'il lui entendit prononcer ces paroles:

Aimable Princeſſe du Royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait ſans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les Princeſſes du monde, que le ſoleil n'eſt beau préférablement à la lune, & à tous les aſtres enſemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, ſi je ſavois où vous trouver: il vous appartient, & jamais Princeſſe ne le poſſédera que vous.

Le Roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage; il s'avança; & en ſe faiſant voir au Roi Beder: A ce que je vois mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous di-

sions avant-hier, de la Princesse Giauhare, la Reine votre mere & moi. Ce n'étoit pas notre intention, & nous avons cru que vous dormiez. Mon cher oncle, reprit le Roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, & j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu & que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une Princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un Prince, qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, & de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayiez obtenu le consentement du Roi son pere, pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir.

Ce discours du Roi de Perse embarrassa fort le Roi Saleh : le Roi Saleh lui représenta combien il lui étoit difficile qu'il lui donnât la sa-

tisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; & comme sa présence étoit nécessaire dans son Royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit : il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, & qu'il viendroit lui en rendre compte dans peu de jours. Le Roi de Perse n'écouta pas ces raisons : Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, & que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la premiere priere que je vous ai faite de ma vie !

Je suis prêt de faire voir à Votre Majesté, repliqua le Roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger ; mais je ne puis vous emmener avec moi que vous n'en ayiez parlé à la Reine votre mere : que diroit-elle de vous & de moi ? je le veux bien si elle y consent, & je joindrai mes prieres aux vôtres.

Vous n'ignorez pas, reprit le Roi de Perse, que la Reine ma mere ne voudra jamais que je l'abandonne, & cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimiez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre Royaume dès ce moment, & que vous m'emmeniez avec vous.

Le Roi Saleh forcé de céder à la volonté du Roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu, que sur le Sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, & ne craignez ni les eaux de la Mer, ni sa profondeur. Le Roi de Perse prit la bague; & quand il l'eut mise au doigt : faites comme moi, lui dit encore le Roi Saleh : & en même tems ils s'élevent en l'air légérement, en avançant vers la Mer qui n'étoit pas éloignée, où ils se plongerent.

Le Roi Marin ne mit pas beau-

coup de tems à arriver à ſon Palais, avec le Roi de Perſe ſon neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la Reine, à qui il le préſenta. Le Roi de Perſe baiſa la main de la Reine ſa grande mere, & la Reine l'embraſſa avec une grande démonſtration de joie. Je ne vous demande pas des nouvelles de votre ſanté, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, & j'en ſuis ravie; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la Reine Gulnare votre mere, & ma fille. Le Roi de Perſe ſe garda bien de lui dire qu'il étoit parti ſans prendre congé d'elle; il l'aſſura au contraire qu'il l'avoit laiſſée en parfaite ſanté, & qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ſes compliments. La Reine lui préſenta enſuite les Princeſſes; & pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le Roi de Saleh, qui lui apprit l'amour du Roi de Perſe pour la Princeſſe Giauhare, ſur le ſeul récit de ſa beauté, & contre ſon intention; qu'il l'avoit amené ſans avoir pu s'en défendre;

& qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le Roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du Roi de Perse, la Reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'avoir parlé de la Princesse Giauhare devant lui, avec si peu de précaution. Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle ; espérez-vous que le Roi de Samandal, dont le caractere vous est si connu, aura plus de considération pour vous, que pour tant d'autres Rois à qui il a refusé sa fille, avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ?

Madame, reprit le Roi Saleh, je vous ai déja marqué que c'est contre mon intention que le Roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la Princesse Giauhare, à la Princesse ma sœur. La faute est faite, & nous devons songer qu'il l'aime très-passionnément, & qu'il mourra d'affliction & de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque maniere que ce soit. Je ne dois

y rien oublier, puiſque c'eſt moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, & j'employerai tout ce qui eſt en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'eſpére, Madame, que vous approuverez ma réſolution, d'aller trouver moi-même le Roi de Samandal, avec un riche préſent de pierreries, & lui demander la Princeſſe ſa fille, pour le Roi de Perſe votre petit-fils. J'ai quelque confiance qu'il ne me refuſera pas, & qu'il agréera de s'allier avec un des plus puiſſans Monarques de la Terre.

Il eût été à ſouhaiter, reprit la Reine, que nous n'euſſions pas été dans la néceſſité de faire cette demande, dont il n'eſt pas ſûr que nous ayions un ſuccès auſſi heureux que nous le ſouhaiterions; mais comme il s'agit du repos & de la ſatisfaction du Roi mon petit-fils, j'y donne mon conſentement; ſur toutes choſes, puiſque vous connoiſſez l'humeur du Roi de Samandal, prenez garde, je vous en ſupplie, de lui parler avec tous les égards qui lui ſont dûs, & d'une maniere ſi obligeante, qu'il ne s'en offenſe pas.

La Reine prépara le présent elle-même, & le composa de Diamans, de Rubis, d'Emeraudes, & de files de Perles, & les mit dans une cassette fort riche, & fort propre. Le lendemain le Roi Saleh prit congé d'elle, & du Roi de Perse, & partit avec une troupe choisie, & peu nombreuse, de ses Officiers & de ses gens. Il arriva bientôt au Royaume, à la capitale, & au Palais du Roi de Samandal; & le Roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son Thrône dès qu'il le vit paroître; & le Roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit desirer. Le Roi de Samandal se baissa aussi-tôt pour le faire relever; & après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien venu & lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

Sire, repondit le Roi Saleh, quand

je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un Prince des plus puissans qu'il y ait au monde, & si distingué par sa sagesse & par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à Votre Majesté combien je l'honore. Si elle pouvoit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, & le desir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit, & en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

Prince, reprit le Roi de Samandal, vous ne faites pas un présent de cette considération, que vous n'ayiez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, & dites-moi librement en quoi je puis vous obliger.

Il est vrai, Sire, repartit le Roi

Saleh, que j'ai une grace à demander à Votre Majesté, & je me garderois bien de la lui demander s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois envain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, & je la supplie de ne me la pas refuser. Si cela est ainsi, repliqua le Roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est, & vous verrez de quelle maniere je sais obliger quand je puis.

Sire, lui dit alors le Roi Saleh; après la confiance que Votre Majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage, que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la Princesse Giauhare son honorable fille, & de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux Royaumes depuis si longtems.

A ce discours, le Roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le

couſſin, où il avoit le dos appuyé, & d'une maniere injurieuſe au Roi Saleh : Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un Prince d'un bon ſens, ſage, & aviſé ; & votre diſcours au contraire, me fait connoître combien je me ſuis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre eſprit quand vous vous êtes formé une chimere auſſi grande que celle dont vous venez de me parler. Avez-vous bien pu concevoir ſeulement la penſée d'aſpirer au mariage d'une Princeſſe fille d'un Roi auſſi grand & auſſi puiſſant que je le ſuis. Vous deviez mieux conſidérer auparavant la grande diſtance qu'il y a de vous à moi, & ne pas venir perdre en un moment, l'eſtime que je faiſois de votre perſonne.

Le Roi Saleh fut extrêmement offenſé d'une réponſe ſi outrageante, & il eut bien de la peine à retenir ſon juſte reſſentiment : Que Dieu, Sire, reprit-il avec toute la modération poſſible, récompenſe Votre Majeſté comme elle le mérite : elle vou-

dra bien que j'aie l'honneur de lui dire, que je ne demande pas la Princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit, bien loin que Votre Majesté dût s'en offenser, ou la Princesse elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre. Votre Majesté sait bien que je suis un des Rois de la Mer, comme elle : que les Rois mes prédécesseurs ne cédent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles Royales : & que le Royaume que je tiens d'eux, n'est pas moins florissant ni moins puissant que de leur tems. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris, que la grace que je lui demande ne me regarde pas, mais le jeune Roi de Perse mon neveu, dont la puissance & la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la Princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les Cieux : mais il n'est pas moins vrai, que le jeune Roi de Perse, est le Prince le mieux fait & le plus

accompli qu'il y ait sur la Terre, & dans tous les Royaumes de la Mer ; & les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi comme la grace que je demande, ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle, & pour la Princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée, ne soit suivi d'une approbation universelle. La Princesse est digne du Roi de Perse, & le Roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni Roi, ni Prince au monde, qui puisse le lui disputer.

Le Roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au Roi Saleh de lui parler si long-tems, si l'emportement où il le mit, lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du tems sans prendre la parole, après qu'il eut cessé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces & indignes d'un grand Roi. Chien, s'écria-t-il : tu ose me tenir ce discours, & proférer seulement le nom de ma fille devant moi ! Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en

comparaison avec ma fille ? qui es-tu toi ? qui étoit ton pere ? qui est ta sœur, & qui est ton neveu ? son pere n'étoit-il pas un chien, & fils de chien comme toi ? qu'on arrête l'insolent & qu'on lui coupe le cou.

Les Officiers en petit nombre, qui étoient autour du Roi de Samandal, se mirent aussi-tôt en devoir d'obéir : mais comme le Roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger & dispos, il s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, & il gagna la porte du Palais, où il trouva mille hommes de ses parens & de sa maison, bien armés & bien équipés, qui ne faisoient que d'arriver. La Reine sa mere avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; & comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le Roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, & priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouverent à la tête, se surent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre, & qu'on le

pourſuivoit. Sire, s'écrierent-ils au moment qu'il les joignit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts de vous venger, vous n'avez qu'à commander.

Le Roi Saleh leur raconta la choſe en peu de mots, ſe mit à la tête d'une groſſe troupe, pendant que les autres reſterent à la porte, dont ils ſe ſaiſirent, & retourna ſur ſes pas. Comme le peu d'Officiers & de gardes qui l'avoient pourſuivi, s'étoient diſſipés, il rentra dans l'appartement du Roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, & arrêté en même tems. Le Roi Saleh laiſſa du monde ſuffiſamment auprès de lui, pour s'aſſurer de ſa perſonne, & il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la Princeſſe Giauhare. Mais au premier bruit, cette Princeſſe s'étoit élancée à la ſurface de la Mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, & s'étoit ſauvée dans une Iſle déſerte.

Comme ces choſes ſe paſſoient au Palais du Roi de Samandal, des gens

du Roi Saleh, qui avoient pris la fuite dès les premieres menaces de ce Roi, mirent la Reine sa mere dans une grande allarme, en lui annonçant le danger où ils l'avoient laissé. Le jeune Roi Beder, qui étoit présent à leur arrivée, en fut d'autant plus allarmé, qu'il se regarda comme la premiere cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la Reine sa grande-mere, après le danger ou étoit le Roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la Mer; & comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au Royaume de Perse, il se sauva dans la même Isle où la Princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce Prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre, qui étoit environné de plusieurs autres: dans le tems qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit: il prêta aussi-

tôt l'oreille ; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit, il se leva, & en s'avançant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il apperçut entre des feuillages, une beauté dont il fut ébloui. Sans doute, dit-il, en lui-même en s'arrêtant, & en la considérant avec admiration, que c'est la Princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligé d'abandonner le Palais du Roi son pere : si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon âme. Il ne s'arrêta pas d'avantage, il se fit voir ; & en s'approchant de la Princesse avec une profonde révérence : Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier le Ciel, de la faveur qu'il me fait aujourd'hui, d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur, que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie, Madame, de l'accepter : une personne comme vous, ne se trouve pas dans cette solitude sans avoir besoin de secours.

Il eſt vrai, Seigneur, reprit la Princeſſe Giauhare, d'un air fort triſte, qu'il eſt très-extraordinaire à une Dame de mon rang, de ſe trouver dans l'état où je ſuis. Je ſuis Princeſſe, fille du Roi de Samandal, & je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans ſon Palais, dans mon appartement, lorſque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On eſt venu m'annoncer auſſi-tôt, que le Roi Saleh, je ne ſais pour quel ſujet, avoit forcé le Palais, & s'étoit ſaiſi du Roi mon pere, après avoir fait main-baſſe ſur tous ceux de ſa Garde qui lui avoient fait réſiſtance. Je n'ai eu que le tems de me ſauver, & de chercher ici un azyle contre ſa violence.

Au diſcours de la Princeſſe, le Roi Beder eut de la confuſion d'avoir abandonné la Reine ſa grande-mere ſi bruſquement, ſans attendre l'éclairciſſement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le Roi ſon oncle ſe fût rendu maître de la perſonne du Roi de Samandal: il ne douta pas en effet que le Roi

le Samandal ne lui accordât la Princeſſe, pour avoir ſa liberté. Adorable Princeſſe, reprit-il, votre douleur eſt très-juſte ; mais il eſt aiſé de la faire ceſſer avec la captivité du Roi votre pere. Vous en tomberez d'accord, lorſque vous ſaurez que je m'appelle Beder, que je ſuis Roi de Perſe, & que le Roi Saleh eſt mon oncle. Je puis bien vous aſſurer qu'il n'a aucun deſſein de s'emparer des Etats du Roi votre pere. Il n'a n'autre but que d'obtenir que j'aie l'honneur & le bonheur d'être ſon gendre en vous recevant de ſa main pour épouſe. Je vous avois déja abandonné mon cœur, ſur le ſeul récit de votre beauté & de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous ſupplie de le recevoir, & d'être perſuadée qu'il ne brûlera jamais que pour vous. J'oſe eſpérer que vous ne le refuſerez pas, & que vous conſidérerez qu'un Roi qui eſt ſorti de ſes Etats, uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la réconnoiſſance. Souffrez donc, belle Princeſſe, que j'aie l'honneur d'aller vous pré-

ſenter à mon concle. Le Roi votre pere n'aura pas ſi-tôt donné ſon conſentement à notre mariage, qu'il le laiſſera maître de ſes Etats comme auparavant.

La déclaration du Roi Beder ne produiſit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La Princeſſe ne l'avoit pas plutôt apperçu, qu'à ſa bonne mine, à ſon air, & à la bonne grace avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une perſonne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même, qu'il étoit la cauſe du mauvais traitement, qu'on venoit de faire au Roi ſon pere, de la douleur qu'elle en avoit de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même, par rapport à ſa propre perſonne, & de la néceſſité où elle avoit été réduite de prendre la fuite ; elle le regarda comme un ennemi, avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque diſpoſition qu'elle eût à conſentir elle-même au mariage qu'il deſiroit ; comme elle jugea qu'une des raiſons que le Roi ſon pere pouvoit avoir de rejetter cette

cette alliance, c'étoit que le Roi Beder étoit né d'un Roi de la Terre, elle étoit résolue de se soumettre entiérement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment : elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du Roi Beder ; & en faisant semblant de le voir avec plaisir : Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la Reine Gulnare, si célebre par sa beauté singuliere ? J'en ai bien de la joie, & je suis ravie de voir en vous un Prince si digne d'elle. Le Roi mon pere a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vu, qu'il n'hésitera pas de nous rendre heureux l'un & l'autre. En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le Roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur : il avança la main ; & prenant celle de la Princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La Princesse ne lui en donna

pas le tems : *Téméraire*, lui dit-elle, en le repoussant, & en lui crachant au visage faute d'eau : *Quitte cette forme d'homme, & prens celle d'un oiseau blanc, avec le bec & les pieds rouges.* Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le Roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. Prenez-le, dit-elle aussi-tôt à une de ses femmes, & portez-le dans l'Isle séche. Cette Isle n'étoit qu'un rocher affreux, où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau ; & en exécutant l'ordre de la Princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du Roi Beder. Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un Prince si digne de vivre mourût de faim & de soif. La Princesse si bonne & si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colere : il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. Elle le porta dans une Isle bien peuplée, & elle le laissa

dans une campagne agréable, plantée de toute ſorte d'arbres fruitiers, & arroſée de pluſieurs ruiſſeaux.

Revenons au Roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la Princeſſe Giauhare, & qu'il l'eut fait chercher par tout le Palais, ſans la trouver, il fit enfermer le Roi de Samandal dans ſon propre Palais ſous bonne garde; & quand il eut donné les ordres néceſſaires pour le gouvernement du Royaume à ſon abſence, il vint rendre compte à la Reine ſa mere de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le Roi ſon neveu en arrivant; & il apprit avec une grande ſurpriſe & beaucoup de chagrin, qu'il avoit diſparu. On eſt venu nous apprendre, lui dit la Reine, le grand danger où vous étiez au Palais du Roi de Samandal; & pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres ſecours, ou pour vous venger, il a diſparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, & qu'il n'ait pas cru qu'il fût en ſûreté avec nous.

Cette nouvelle affligea extrêmement le Roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au desir du Roi Beder sans en parler auparavant à la Reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés; mais quelque diligence qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle; & au lieu de la joie qu'il s'étoit déja faite, d'avoir si fort avancé un mariage, qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprît de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son Royaume sous l'administration de la Reine sa mere, & alla gouverner celui du Roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dûs à son caractere.

Le même jour que le Roi Saleh étoit parti pour retourner au Royaume de Samandal, la Reine Gulnare mere du Roi Beder arriva chez la Reine sa mere. Cette Princesse ne

s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le Roi ſon fils, le jour de ſon départ. Elle s'étoit imaginée que l'ardeur de la chaſſe, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une allarme dont il étoit aiſé de juger par la tendreſſe qu'elle avoit pour lui. Cette allarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des Officiers qui l'avoient accompagné, & qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-tems lui & le Roi Saleh ſon oncle ſans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque choſe de fâcheux, ou qu'ils fuſſent enſemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs perſonnes, ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelque diligence qu'ils euſſent faite pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de diſſimuler & de cacher ſon affliction,

& elle les avoit chargés de retourner ſur leurs pas & de faire encore leurs diligences. Pendant ce tems-là, elle avoit pris ſon parti; & ſans rien dire à perſonne, & après avoir dit à ſes femmes qu'elle vouloit être ſeule, elle s'étoit plongée dans la Mer pour s'éclaircir ſur le ſoupçon qu'elle avoit que le Roi Saleh pouvoit avoir emmené le Roi de Perſe avec lui.

Cette grande Reine eût été reçue par la Reine ſa mere, avec grand plaiſir, ſi dès qu'elle l'eut apperçue, elle ne ſe fût doutée du ſujet qui l'avoit amenée. Ma fille, lui dit-elle, ce n'eſt pas pour me voir que vous venez ici, je m'en apperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du Roi votre fils; & celles que j'ai à vous en donner, ne ſont capables que d'augmenter votre affliction, auſſi-bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le Roi ſon oncle; mais je n'eus pas plutôt appris, qu'il étoit parti ſans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en ſouffririez. Elle lui fit enſuite le récit du zele avec lequel le Roi Sa-

leh étoit allé faire lui-même la demande de la Princesse Giauhare, & de ce qui en étoit arrivé, jusqu'à ce que le Roi Beder avoit disparu. J'ai envoyé du monde après lui, ajoûta-t-elle, & le Roi mon fils, qui ne fait que de repartir pour aller gouverner le Royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté : ça été sans succès jusqu'à présent ; mais il faut espérer que nous le reverrons, lorsque nous ne l'attendrons pas.

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance : elle regarda le Roi son cher fils comme perdu, & elle pleura amérement, en mettant toute la faute sur le Roi son frere. La Reine sa mere lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit, qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. Il est vrai, lui dit-elle, que le Roi votre frere ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution ; ni consentir jamais à amener le Roi mon petit-fils, sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas

de certitude que le Roi de Perse soit péri absolument, vous ne devez rien négliger pour lui conserver son Royaume. Ne perdez donc pas de tems, retournez à votre Capitale : votre présence y est nécessaire ; & il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le Roi de Perse a été bien-aise de venir nous voir.

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la Reine Gulnare de s'y rendre ; elle prit congé de la Reine sa mere, & elle fut de retour au Palais de la Capitale de Perse avant qu'on se fût apperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussi-tôt des gens pour rappeller les Officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du Roi son fils, & leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, & qu'on le reverroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la Ville, & elle gouverna toutes choses de concert avec le premier Ministre & le Conseil, avec la même tranquillité que si le

Roi Beder eût été présent.

Pour revenir au Roi Beder, que la femme de la Princesse Giauhare avoit porté & laissé dans l'Isle comme nous l'avons dit, ce Monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul & sous la forme d'un Oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le Royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eût su, & qu'il eût assez connu la force de ses aîles, pour hazarder à traverser tant de Mers & à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose, que de se trouver dans la même peine & dans la même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour Roi de Perse, mais même pour un homme ? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espece, & de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un Paysan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, & eut une grande joie quand il eut apperçu un si bel oiseau, d'une

eſpece qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eût de longues années qu'il chaſſoit aux filets. Il employa toute l'adreſſe dont il étoit capable, & il prit ſi bien ſes meſures qu'il prit l'oiſeau : ravi d'une ſi bonne capture, qui ſelon l'eſtime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiſeaux enſemble de ceux qu'il prenoit ordinairement, à cauſe de la rareté ; il le mit dans une cage & le porta à la Ville. Dès qu'il fut arrivé au Marché, un Bourgeois l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit vendre l'oiſeau.

Au lieu de répondre à cette demande, le Payſan demanda au Bourgeois à ſon tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté. Bon homme, reprit le Bourgeois, que veux-tu que j'en faſſe, ſi je ne le fais rôtir pour le manger ? Sur ce pied-là, repartit le Payſan, vous croiriez l'avoir bien acheté ſi vous m'en aviez donné la moindre piece d'argent. Je l'eſtime bien davantage ; & ce ne ſeroit pas pour vous quand vous m'en donneriez une piece d'or.

Je ſuis bien vieux ; mais depuis que je me connois je n'en ai pas encore vû un pareil. Je vais en faire un préſent au Roi, il en connoîtra mieux le prix que vous.

Au lieu de s'arrêter au marché, le Payſan alla au Palais, où il s'arrêta devant l'appartement du Roi. Le Roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans la Place. Comme il eut apperçu le bel oiſeau, il envoya un Officier des Eunuques, avec ordre de le lui acheter. L'Officier vint au Payſan ; & lui demanda combien il vouloit le vendre. Si c'eſt pour Sa Majeſté, reprit le Payſan, je la ſupplie d'agréer que je lui en faſſe un préſent, & je vous prie de le lui porter. L'Officier porta l'oiſeau au Roi, & le Roi le trouva ſi particulier, qu'il chargea l'Officier de porter dix pieces d'or au Payſan, qui ſe retira très-content ; après quoi il mit l'oiſeau dans une cage magnifique, & lui donna du grain & de l'eau dans des vaſes précieux.

Le Roi qui étoit prêt de monter à cheval pour aller à la chaſſe, &

qui n'avoit pas eu le tems de bien voir l'oiseau, se le fit apporter dès qu'il fut de retour. L'Officier apporta la cage ; & afin de le mieux considérer, le Roi l'ouvrit lui-même, & prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec grande admiration, il demanda à l'Officier s'il l'avoit vû manger. Sire, reprit l'Officier, Votre Majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, & je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. Le Roi dit qu'il falloit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisît celle qui lui conviendroit.

Comme on avoit déja mis la table, on servit dans le tems que le Roi prescrivit cet ordre ; dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des aîles, s'échappa de la main du Roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain & sur les viandes, tantôt dans un plat & tantôt dans un autre : le Roi en fut si surpris, qu'il envoya l'Officier des Eunuques avertir la Reine de venir voir cette merveille. L'Officier raconta la chose à la Reine en peu de mots, & la Reine vint

aussi-tôt. Mais dès qu'elle eut vû l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, & voulut se retirer. Le Roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des Eunuques dans la Chambre, & des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi.

Sire, répondit la Reine, Votre Majesté n'en sera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, & que c'est un homme. Madame, reprit le Roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous railler de moi sans doute : vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. Sire, Dieu me garde de me railler de Votre Majesté. Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, & je l'assure que c'est le Roi de Perse, qui se nomme Beder, fils de la célebre Gulnare, Princesse d'un des plus grands Royaumes de la Mer, neveu de Saleh, Roi de ce Royaume, & petit fils de la Reine Farasche, mere de Gulnare & de Saleh; & c'est

la Princeſſe Giauhare, fille du Roi de Samandal, qui l'a ainſi métamorphoſé. Afin que le Roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment & pourquoi la Princeſſe Giauhare s'étoit ainſi vengée du mauvais traitement que le Roi Saleh avoit fait au Roi de Samandal ſon pere.

Le Roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la Reine lui raconta de cette hiſtoire, qu'il ſavoit qu'elle étoit une Magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde; & que comme elle n'ignoroit rien de tout ce qui s'y paſſoit, il étoit d'abord informé par ſon moyen des mauvais deſſeins des Rois ſes voiſins contre lui, & les prévenoit. Il eut compaſſion du Roi de Perſe, & il pria la Reine avec inſtance de rompre l'enchantement qui le retenoit ſous cette forme.

La Reine y conſentit avec beaucoup de plaiſir: Sire, dit-elle au Roi, que Votre Majeſté prenne la peine d'entrer dans ſon Cabinet avec l'oiſeau, je lui ferai voir en peu de momens un Roi digne de la conſidéra-

tion qu'elle a pour lui. L'oiseau qui avoit cessé de manger, pour être attentif à l'entretien du Roi & de la Reine, ne donna pas au Roi la peine de le prendre; il passa le premier dans le Cabinet, & la Reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au Roi, jusqu'à ce que l'eau commença à bouillonner; elle en prit aussi-tôt dans la main, & en la jettant sur l'oiseau: *Par la vertu des paroles saintes & mystérieuses, que je viens de prononcer*, dit-elle, *& au nom du Créateur du Ciel & de la Terre, qui ressuscite les morts, & maintient l'Univers dans son état; quitte cette forme d'Oiseau, & reprens celle que tu as reçue de ton Créateur.*

La Reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le Roi vit paroître un jeune Prince de belle taille, dont le bel air & la bonne mine le charmerent. Le Roi Beder se prosterna d'abord, & rendit graces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du Roi

en se relevant & la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnoissance. Mais le Roi l'embrassa avec bien de la joie, & lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la Reine; mais elle étoit déja retirée à son appartement. Le Roi le fit mettre à table avec lui, & après le repas il le pria de lui raconter comment la Princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en Oiseau un Prince aussi aimable qu'il l'étoit; & le Roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le Roi indigné du procédé de la Princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. Il étoit louable à la Princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au Roi son pere; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un Prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, & dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage.

Sire, repartit le Roi Beder, l'obli-

gation que j'ai à Votre Majesté est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle, pour lui en témoigner ma reconnoissance. Mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses Vaisseaux pour me remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déja que trop longue, n'ait causé du désordre; & même que la Reine ma mere à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort.

Le Roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grace du monde; & sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un Vaisseau le plus fort, & le meilleur voilier qu'il eût dans sa flotte nombreuse. Le Vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrés, de Matelots, de Soldats, de provisions & de munitions nécessaires; & dès que le vent fut favorable, le Roi Beder s'y embarqua après avoir pris congé du Roi, & l'avoir remercié de tous les bien-

faits dont il lui étoit redevable.

Le Vaiſſeau mit à la voile avec le vent en pouppe, qui le fit avancer conſidérablement dans ſa route, dix jours ſans diſcontinuer : l'onzieme jour il devint un peu contraire ; il augmenta, & enfin il fut ſi violent, qu'il cauſa une tempête furieuſe. Le Vaiſſeau ne s'écarta pas ſeulement de ſa route, il fut encore ſi fortement agité, que tous ſes mats ſe rompirent, & que porté au gré du vent il donna ſur une ſeche, & s'y briſa.

La plus grande partie de l'équipage fut ſubmergée d'abord ; des autres, les uns ſe fierent à la force de leurs bras pour ſe ſauver à la nage, & les autres ſe prirent à quelque piece de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers ; & emporté tantôt par les courants & tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de ſa deſtinée, il s'apperçut enfin qu'il étoit près de terre, & peu loin d'une Ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui reſtoit de force pour y aborder ; & il arriva enfin ſi près du rivage, où la Mer étoit tranquille,

qu'il toucha le fond. Il abandonna aussi-tôt la piece de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avançant dans l'eau pour gagner la greve, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des Chevaux, des Chameaux, des Mulets, des Anes, des Bœufs, des Vaches, des Taureaux, & d'autres animaux qui borderent le rivage, & se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination & à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eût un peu repris haleine, & qu'il eût séché son habit au Soleil.

Lorsque ce Prince voulut s'avancer pour entrer dans la Ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, & lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le Roi Beder entra dans la Ville, & il vit plusieurs rues belles & spacieuses ; mais avec un grand étonne-

ment de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs Boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la Ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces Boutiques où il y avoit plusieurs sortes de fruits, exposés en vente d'une maniere fort propre, & salua un Vieillard qui y étoit assis.

Le Vieillard qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête; & comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, & quelle occasion l'avoit amené. Le Roi Beder le satisfit en peu de mots, & le Vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin. Vous êtes le premier que j'aie vu, repartit le Roi, & je ne puis

comprendre qu'une Ville ſi belle & de tant d'apparence, ſoit déſerte comme elle l'eſt. Entrez, ne demeurez pas d'avantage à la porte, repliqua le Vieillard, peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je ſatisferai votre curioſité à loiſir, & je vous dirai la raiſon pourquoi il eſt bon que vous preniez cette précaution.

Le Roi Beder ne ſe le fit pas dire deux fois, il entra & s'aſſit près du Vieillard. Mais comme le Vieillard avoit compris par le récit de ſa diſgrace, que le Prince avoit beſoin de nourriture, il lui préſenta d'abord de quoi reprendre des forces ; & quoique le Roi Beder l'eût prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'eſt qu'il craignoit que les choſes fâcheuſes qu'il avoit à lui dire ne l'empêchaſſent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus ; Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu juſques chez moi ſans au-

cun accident. Eh ! pour quel suj
reprit le Roi Beder, effrayé &
larmé.

Il faut que vous sachiez, rep
tit le Vieillard, que cette Ville s'
pelle *la Ville des enchantemens* ;
qu'elle est gouvernée, non pas p
un Roi, mais par une Reine ; & ce
te Reine qui est la plus belle pe
sonne de son sexe, dont on ait j
mais entendu parler, est aussi Ma
cienne, mais la plus insigne, &
plus dangereuse que l'on puisse co
noître. Vous en serez convaincu,
quand vous saurez que tous ces che
vaux, ces mulets, & ces autres ani
maux que vous avez vus, sont au
tant d'hommes comme vous & comme
moi, qu'elle a ainsi métamorphosés
par son art diabolique. Autant de
jeunes gens bienfaits comme vous,
qui entrent dans la Ville, elle a des
gens apostés qui les arrêtent, &
qui de gré ou de force les condui-
sent devant elle. Elle les reçoit avec
un accueil des plus obligeans ; elle les
caresse, elle les régale, elle les loge ma-
gnifiquement, & elle leur donne tant

de facilités pour leur persuader qu'elles les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir ; mais elle ne les laisse pas jouir long-tems de leur bonheur prétendu : il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre & d'entrer dans la Ville ; c'est qu'ils ne pouvoient vous faire comprendre d'une autre maniere le danger auquel vous vous exposiez, & qu'ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner.

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune Roi de Perse. Hélas! s'écria-t-il, à quelle extrêmité suis-je réduit par ma mauvaise destinée ? Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. Cela lui donna lieu de raconter son histoire au Vieillard plus au long ; de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa

passion pour la Princesse de Samandal, & de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir, & de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce Prince eut achevé par le bonheur qu'il avoit eu de trouver une Reine qui avoit rompu cet enchantement, & par des témoignages de la peur qu'il avoit de retomber dans un plus grand malheur, le Vieillard qui voulut le rassurer : quoique ce que je vous ai dit de la Reine Magicienne & de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la Ville, je ne suis pas même inconnu à la Reine, & je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous, que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer, si vous l'agréez ainsi : pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien, qui

qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit.

Le Roi Beder remercia le Vieillard, de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, & de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique; & il n'y parut pas plutôt, que sa jeunesse & sa bonne mine attirerent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêterent même, & firent compliment au Vieillard, sur ce qu'il avoit acquis un Esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroissoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la Reine. Ne croyez pas que ce soit un Esclave, leur disoit le Vieillard; vous savez que je ne suis ni assez riche ni de condition pour en avoir de cette conséquence. C'est mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui est mort; & comme je n'ai pas d'enfans, je

l'ai fait venir pour me tenir compagnie. Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il devoit avoir de son arrivée ; mais en même tems, ils ne pûrent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la Reine ne le lui enlevât. Vous la connoissez, lui disoient-ils ; & vous ne devez pas ignorer le danger, auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons !

Je vous suis bien obligé, reprenoit le Vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, & de la part que vous prenez à mes intérêts, & je vous en remercie avec toute la reconnoissance qu'il m'est possible. Mais je me garderai bien de penser même que la Reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, & qu'elle m'en parle, j'espere qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui au-

rai marqué qu'il est mon neveu.

Le Vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune Roi de Perse : il y prenoit part, comme si véritablement il eût été son propre fils, & il conçut pour lui une amitié, qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour que le Roi Beder étoit assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la Reine Labe, c'est ainsi que s'appelloit la Reine Magicienne, vint passer devant la maison du Vieillard avec grande pompe. Le Roi Beder n'eut pas plutôt appercu la tête des Gardes, qui marchoient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, & demanda au Vieillard son hôte, ce que cela signifioit. C'est la Reine qui va passer, reprit-il ; mais demeurez & ne craignez rien.

Les Gardes de la Reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur de pourpre, montés & équipés avantageusement, passerent en quatre fi-

les, le sabre haut, au nombre de mille; & il n'y eut pas un Officier, qui ne saluât le Vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'Eunuques, habillés de brocard & mieux montés, dont les Officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes Demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées & ornées de pierreries, venoient à pied, d'un pas grave, avec la demi-pique à la main; & la Reine Labe paroissoit au milieu d'elles, sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or, & une housse d'un prix inestimable. Les jeunes Demoiselles saluerent aussi le Vieillard à mesure qu'elles passoient; & la Reine frappée de la bonne mine du Roi Beder, s'arrêta devant la boutique. Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet Esclave si bien fait & si charmant? Y a-t-il long-tems que vous avez fait cette acquisition?

Avant de répondre à la Reine, Abdallah se prosterna contre terre;

& en se relevant : Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frere que j'avois, qui est mort il n'y a pas longtems. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, & je l'ai fait venir pour ma consolation, & pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai.

La Reine Labe, qui n'avoit encore vû personne de comparable au Roi Beder, & qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours, à faire ensorte que le Vieillard le lui abandonnât. Bon pere, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? ne me refusez pas, je vous en prie : je jure par le feu & par la lumiere, que je le ferai si grand & si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande, plus sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais, &

que j'ai toujours faite de votre personne.

Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à Votre Majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, & de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande Reine; je supplie Votre Majesté de trouver bon qu'il s'en dispense.

Abdallah, repliqua la Reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage; & je n'eusse jamais cru, que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prieres. Mais je jure encore une fois par le feu & par la lumiere & même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma Religion, que je ne passerai pas outre, que je n'aie vaincu votre opiniâtreté. Je comprens fort bien ce qui vous fait de la peine; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement.

Le Vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rap-

port à lui, & par rapport au Roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la Reine : Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre Majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zele pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entiere sur sa parole, & je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu, jusqu'au premier jour qu'elle repassera. Ce sera donc demain, repartit la Reine ; & en disant ces paroles, elle baissa la tête, pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, & reprit le chemin de son Palais.

Quand la Reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnoit : Mon fils, dit le bon Abdallah au Roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeller ainsi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public : je n'ai pu, comme vous l'avez vû vous-même, refuser à la Reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été té-

moin ; afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou ſecrette, en employant ſon art magique, & de vous faire autant par dépit contre vous que contre moi, un traitement plus cruel & plus ſignalé, qu'à tous ceux dont elle a pu diſpoſer juſqu'à préſent, comme je vous ai déja entretenu. J'ai quelque raiſon de croire qu'elle en uſera bien, comme elle me l'a promis, par la conſidération toute particuliere qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute ſa Cour, & par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle ſeroit bien maudite du Ciel, ſi elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas inpunément, & je ſaurois bien m'en venger.

Ces aſſurances, qui paroiſſoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet ſur l'eſprit du Roi Beder. Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette Reine, reprit-il, je ne vous diſſimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriſerois peut-être tout

ce que vous m'en avez pu dire, & je me laisserois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savois déja par expérience ce que c'est que d'être à la discrétion d'une Magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la Princesse Giauhare, & dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presqu'aussi-tôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. Ses larmes l'empêcherent d'en dire d'avantage, & firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la Reine Labe.

Mon fils, répartit le Vieillard Abdallah; ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses & même sur les sermens d'une Reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas, & c'est pour cela, préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal,

quand elle feroit affez perfide, pour ofer entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi; & pourvû que vous fuiviez exactement les avis que je vous donnerai, avant que je vous abandonne à elle, je vous fuis garant qu'elle n'aura pas plus de puiffance fur vous, que fur moi.

La Reine Magicienne ne manqua pas de paffer le lendemain devant la boutique du Vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, & le Vieillard l'attendoit avec un grand refpect. Bon pere, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je fuis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire fouvenir, de vous acquitter de votre promeffe. Je fais que vous êtes homme de parole, & je ne veux pas croire que vous ayiez changé de fentiment.

Abdallah qui s'étoit profterné dès qu'il avoit vû que la Reine s'approchoit, fe releva quand elle eut ceffé de parler; & comme il ne vouloit pas que perfonne entendît ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec ref-

peſt jufqu'à la tête de ſon cheval, & en lui parlant bas : Puiſſante Reine, dit-il, je ſuis perſuadé que Votre Majeſté ne prend pas en mauvaiſe part, la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui, mais je la ſupplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les ſecrets de cette ſcience merveilleuſe qu'elle poſſede au ſouverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils, & Votre Majeſté me mettroit au déſeſpoir, ſi elle en uſoit avec lui d'une autre maniere, qu'elle a eu la bonté de me le promettre.

Je vous les promets encore, repartit la Reine, & je vous repete par le même ſerment qu'hier, que vous & lui vous aurez tout ſujet de vous louer de moi. Je vois bien, que je ne vous ſuis pas encore aſſez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vûe jufqu'à préſent que le viſage couvert : mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux

vous faire voir, que je ne ſuis pas indigne de la ſienne. En diſant ces paroles, elle laiſſa voir au Roi Beder, qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable. Mais le Roi Beder en fut peu touché : En effet, ce n'eſt pas aſſez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions ſoient auſſi régulieres, que la beauté eſt accomplie.

Dans le tems que le Roi Beder faiſoit ces réflexions, les yeux attachés ſur la Reine Labe, le Vieillard Abdallah ſe tourna de ſon côté; & en le prenant par la main, il le lui préſenta : Le voilà, Madame, lui dit-il, je ſupplie Votre Majeſté encore une fois de ſe ſouvenir qu'il eſt mon neveu, & de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. La Reine le lui promit; & pour lui marquer ſa reconnoiſſance, elle lui fit donner un ſac de mille pieces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excuſa d'abord de le recevoir; mais elle voulut abſolument qu'il l'acceptât, & il ne put s'en diſpenſer. Elle avoit fait amener un cheval auſſi richement

harnaché que le ſien pour le Roi de Perſe. On le lui préſenta ; & pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : j'oubliois, dit la Reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. Comme il lui eut répondu qu'il ſe nommoit Beder, (*Pleine Lune* :) on s'eſt mépris, reprit-elle ; on devoit plutôt le nommer Schems, (*Soleil*).

Dès que le Roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre ſon rang derriere la Reine : mais elle le fit avancer à ſa gauche, & voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah ; & après lui avoir fait une inclination de tête, elle reprit ſa marche.

Au lieu de remarquer ſur le viſage du peuple une certaine ſatisfaction accompagnée de reſpect à la vue de leur Souveraine ; le Roi Beder s'apperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, & même que pluſieurs faiſoient mille imprécations contre elle. La Magicienne, diſoient quelques-uns, a trouvé un nouveau ſujet d'exercer ſa méchanceté : le Ciel

ne délivrera-t-il jamais le monde de ſa tyrannie ? Pauvre étranger ! s'écrioient d'autres, tu es bien trompé ſi tu crois que ton bonheur durera long-tems : c'eſt pour rendre ta chûte plus aſſommante, que l'on t'éleve ſi haut. Ces diſcours lui firent connoître que le Vieillard Abdallah lui avoit dépeint la Reine Labe telle qu'elle étoit en effet. Mais comme il ne dépendoit plus de lui de ſe tirer du danger où il étoit, il s'abandonna à la Providence, & à ce qu'il plairoit au Ciel de décider de ſon ſort.

La Reine Magicienne arriva à ſon Palais ; & quand elle eut mis pied à terre, elle ſe fit donner la main par le Roi Beder, & entra avec lui accompagnée de ſes femmes, & des Officiers de ſes Eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or maſſif, pierreries, & que meubles d'une magnificence ſinguliere. Quand elle l'eut mené dans ſon cabinet, elle s'avança avec lui ſur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beau-

té enchantée. Le Roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, d'une maniere néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du Vieillard Abdallah. Ils s'entretinrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la Reine, que l'on avoit servi.

La Reine & le Roi Beder se leverent & allerent se mettre à table. La table étoit d'or massif, & les plats de même matiere. Ils mangerent, & ils ne burent presque pas jusqu'au dessert; mais alors la Reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin; & après qu'elle eut bû à la santé du Roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, & la lui présenta. Le Roi Beder la reçut avec beaucoup de respect, & par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il bûvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même tems dix femmes de la Reine Labe entrerent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuerent de boire bien

avant dans la nuit. A force de boire enfin, ils s'échaufferent si fort l'un & l'autre, qu'insensiblement le Roi Beder oublia que la Reine étoit Magicienne, & qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle Reine qu'il y eût au monde. Dès que la Reine se fut apperçue qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux Eunuques & à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, & le Roi Beder & elle coucherent ensemble.

Le lendemain, la Reine & le Roi Beder allerent au bain dès qu'ils furent levés, & au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le Roi, lui présenterent du linge blanc, & un habit des plus magnifiques. La Reine qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, & ils allerent ensemble à son appartement; on leur servit un bon repas; après quoi ils passerent la journée agréablement, à la promenade dans le jardin, & à plusieurs sortes de divertissemens.

La Reine Labe traita & régala le Roi Beder de cette maniere pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en uſer envers tous ſes amans. La nuit du quarantieme qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le Roi Beder dormoit, elle ſe leva ſans faire du bruit : mais le Roi Beder qui étoit éveillé, & qui s'apperçut qu'elle avoit quelque deſſein, fit ſemblant de dormir, & fut attentif à ſes actions. Lorſqu'elle fut levée, elle ouvrit une caſſette, d'où elle tira une boëte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre & en fit une traînée au-travers de la chambre. Auſſi-tôt cette traînée ſe changea en un ruiſſeau d'une eau très claire au grand étonnement du Roi Beder. Il en trembla de frayeur, & il ſe contraignit davantage à faire ſemblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la Magicienne qu'il fût éveillé.

La Reine Labe puiſa de l'eau du ruiſſeau dans un vaſe, & en verſa dans un baſſin où il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle

pétrit fort long-tems. Elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boëtes, & elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtiere couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtiere dessus ; & pendant que le gâteau cuisoit, elle remit les vases & les boëtes dont elle s'étoit servie en leur lieu, & à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise & le porta dans un Cabinet, après quoi elle revint coucher avec le Roi Beder, qui sut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon, qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le Roi Beder, à qui les plaisirs & les divertissemens avoient fait oublier le bon Vieillard Abdallah son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, & crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la Reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il

témoigna à la Reine le desir qu'il avoit de l'aller voir, & la supplia de vouloir bien le lui permettre. Hé quoi! mon cher Beder, reprit la Reine, vous ennuyez-vous déja, je ne dis pas de demeurer dans un Palais si superbe, & où vous devez trouver tant d'agrémens; mais de la compagnie d'une Reine, qui vous aime si passionnément, & qui vous en donne tant de marques?

Grande Reine, reprit le Roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de graces & de tant de faveurs, dont Votre Majesté a la bonté de me combler? Bien loin de cela, Madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à Votre Majesté, que pour lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison; comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, & qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je n'y corresponds pas, en demeurant plus long-tems sans le

voir. Allez, repartit la Reine, je le veux bien : mais vous ne serez pas long-tems à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, & il partit.

Le Vieillard Abdallah fut ravi de revoir le Roi Beder : sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, & le Roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : Hé bien ? demanda Abdallah au Roi ; comment vous êtes-vous trouvé, & comment vous trouvez-vous encore avec cette infidele, cette Magicienne ?

Jusqu'à présent, reprit le Roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, & qu'elle a eu toute la considération & tout l'empressement possible, pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit, qui me donne un juste sujet de soupçonner, que tout ce qu'elle en a fait n'est que dissimulation. Dans le tems qu'elle

croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'apperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, & qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. En continuant son discours, il lui raconta comment & avec quelles circonstances, il lui avoit vû faire le gâteau; & en achevant : jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés. Mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solemnels. J'ai songé à vous aussi-tôt, & je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu.

Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le Vieillard Abdallah, avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement; rien n'est capable

d'obliger la perfide de se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire ensorte que le mal qu'elle veut vous faire, retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, & vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, & qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs & la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop longtems que la terre porte ce monstre: il faut qu'elle soit traitée elle-même, comme elle le mérite.

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du Roi Beder, & lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. Vous m'avez dit, continua-t-il, que la Magicienne a fait un gâteau cette nuit: c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas, mais gardez-vous bien d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre

quand elle vous en présentera, & au
lieu d'en mettre à la bouche, faites
sorte de manger à la place, d'un
des deux que je viens de vous donner, sans qu'elle s'en apperçoive.
Dès qu'elle aura cru que vous aurez
mangé du sien, elle ne manquera pas
d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y
réussira pas & elle tournera la chose
en plaisanterie, comme si elle n'eût
voulu le faire que pour rire, & vous
faire un peu de peur, pendant qu'elle
en aura un dépit mortel dans l'ame,
& qu'elle s'imaginera d'avoir manqué
en quelque chose dans la composition
de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent,
& vous la presserez d'en manger. Elle
en mangera, quand ce ne seroit que
pour vous faire voir qu'elle ne se
méfie pas de vous, après le sujet
qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux
de la main, & en la lui jettant au
visage, dites-lui : *Quitte cette forme, & prens celle d'un tel ou tel animal* qu'il

vous plaira, & venez avec l'animal; je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez.

Le Roi Beder marqua au Vieillard Abdallah en des termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une Magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui; & après qu'il se fut encore entretenu quelque tems avec lui, il le quitta & retourna au Palais. En arrivant, il apprit que la Magicienne l'attendoit dans le Jardin avec grande impatience. Il alla la chercher; & la Reine Labe ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire, que rien ne fait mieux connoître la force & l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, & il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai pas vu: pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même.

Madame,

Madame, reprit le Roi Beder, je puis assurer Votre Majesté, que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, & qui ne m'avoit vu depuis si long-tems. Il vouloit me retenir ; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appelloit ; & de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. Le Roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa ; & en le lui présentant : le voilà, Madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer.

Je l'accepte de bon cœur, repartit la Reine en le prenant ; & j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous & de votre oncle mon bon ami ; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. Belle Reine, lui dit le Roi Beder, en le recevant avec respect, des mains comme celles de Votre Majesté ne

peuvent rien faire que d'excellent ; & elle me fait une faveur, dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnoissance.

Le Roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la Reine, l'autre que le Vieillard Abdallah lui avoit donné, & il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. Ah! Reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis. Comme ils étoient près d'un jet-d'eau, la Magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, & qu'il en alloit manger un autre, puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, & en la lui jettant au visage : *Malheureux*, lui dit-elle, *quitte cette figure d'homme, & prens celle d'un vilain cheval borgne & boiteux.*

Ces paroles ne firent pas d'effet, & la Magicienne fut extrêmement étonnée de voir le Roi Beder dans le même état, & donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; & comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : cher Beder, lui dit-elle,

té n'eſt rien, remettez-vous : je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait ſeulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je ſerois la plus miſérable & la plus exécrable de toutes les femmes, ſi je commettois un action ſi noire, je ne dis pas ſeulement après les ſermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données.

Puiſſante Reine, repartit le Roi Beder, quelque perſuadé que je ſois, que Votre Majeſté ne l'a fait que pour ſe divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la ſurpriſe : quel moyen auſſi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement ſi étrange ? Mais Madame, laiſſons-là ce diſcours ; & puiſque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grace de gouter du mien.

La Reine Labe, qui ne pouvoit mieux ſe juſtifier qu'en donnant cette marque de confiance au Roi de Perſe, rompit un morceau du gâteau, & le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé

elle parut toute troublée, & elle demeura comme immobile. Le Roi Beder ne perdit pas de tems, il prit de l'eau du même Baſſin; & en la lui jettant au viſage : abominable Magicienne, s'écria-t-il, ſors de cette figure & change toi en Cavale.

Au même moment, la Reine Labe fut changée en une très-belle cavale; & ſa confuſion fut ſi grande de ſe voir ainſi métamorphoſée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baiſſa la tête juſqu'aux pieds du Roi Beder, comme pour le toucher de compaſſion. Mais quand il eût voulu ſe laiſſer fléchir, il n'étoit pas en ſon pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la Cavale à l'Ecurie du Palais, où il la mit entre les mains d'un Pâlfrenier pour la faire ſeller & brider; mais de toutes les brides que le Palfrenier préſenta à la Cavale, pas une ſe trouva propre. Il fit ſeller & brider deux chevaux, un pour lui & l'autre pour le Palfrenier, & il ſe fit ſuivre par le

Palfrenier jusques chez le Vieillard Abdallah avec la Cavale à la main.

Abdallah qui apperçut de loin le Roi Beder & la Cavale, ne douta pas que le Roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. Maudite Magicienne, dit-il aussi-tôt en lui-même avec joie, le Ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. Le Roi Beder mit pied à terre en arrivant, & entra dans la Boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle maniere le tout s'étoit passé, & lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la Cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la Cavale lui-même; & des que le Roi Beder eut renvoyé le Palfrenier avec les deux chevaux; Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter d'avantage en cette ville: montez la Cavale & retournez en votre Royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander; c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de

la Cavale, de vous bien garder de la livrer avec la bride. Le Roi Beder lui promit qu'il s'en ſouviendroit; & après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune Roi de Perſe ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne ſe ſentit pas de la joie d'être délivré d'un ſi grand danger, & d'avoir à ſa diſpoſition la Magicienne, qu'il avoit eu un ſi grand ſujet de redouter. Trois jours après ſon départ il arriva à une grande Ville. Comme il étoit dans le fauxbourg, il fut rencontré par un Vieillard de quelque conſidération, qui alloit à pied à une Maiſon de plaiſance qu'il y avoit. Seigneur, lui dit le Vieillard en s'arrêtant, oſerois-je vous demander de quel côté vous venez? Il s'arrêta auſſi pour le ſatisfaire, & comme le Vieillard lui faiſoit pluſieurs queſtions, une vieille ſurvint, qui s'arrêta pareillement, & ſe mit à pleurer en regardant la Cavale avec de grands ſoupirs.

Le Roi Beder & le Vieillard inter-

rompirent leur entretien, pour regarder la vieille, & le Roi Beder lui demanda quel sujet elle avoit de pleurer. Seigneur, reprit-elle, c'est que votre Cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avoit, & que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est la même si elle n'étoit morte. Vendez-la moi, je vous en supplie, je vous la payerai ce qu'elle vaut; & avec cela, je vous en aurai une très grande obligation.

Bonne mere, repartit le Roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez; ma Cavale n'est pas à vendre. Ah! Seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu. Nous mourrions de déplaisir mon fils & moi, si vous ne nous accordiez pas cette grace. Bonne mere, repliqua le Roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, si je m'étois déterminée à me défaire d'une si bonne Cavale; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en vou-

fussiez donner mille pieces d'or ; car en ce cas-là, je ne l'estimerois pas moins. Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille ? vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter.

Le Roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendroit le marché : donnez-moi l'argent, lui dit-il, la Cavale est à vous. Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture ; & en la lui présentant, prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est : au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin.

L'étonnement du Roi Beder fut extrême, quand il vit la bourse : Bonne mere, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit n'est que pour rire ? je vous repete que ma Cavale n'est pas à vendre.

Le Vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : Mon fils, dit-il au Roi Beder, il faut que vous ſachiez une choſe, que je vois bien que vous ignorez ; c'eſt qu'il n'eſt pas permis en cette Ville de mentir en aucune maniere ſous peine de mort. Ainſi vous ne pouvez vous diſpenſer de prendre l'argent de cette bonne femme, & de lui livrer votre Cavale, puiſqu'elle vous en donne la ſomme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la choſe ſans bruit, que de vous expoſer au malheur qui pourroit vous en arriver.

Le Roi Beder bien affligé de s'être engagé dans cette méchante affaire avec tant d'inconſidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à ſe ſaiſir de la bride & à débrider la cavale, & encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruiſſeau qui couloit au milieu de la rue, & de la jetter ſur la Cavale, avec ces paroles : *ma fille, quittez cette forme étrangere, & repre-*

nez la vôtre. Le changement se fit en un moment ; & le Roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la Reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le Vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mere de la Reine Labe, & qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant, elle fit paroître par un sifflement un génie hydeux, d'une figure & d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussi-tôt le Roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille & la Reine Magicienne de l'autre, & les transporta en peu de momens au Palais de la Reine Labe, dans la Ville des enchantemens.

La Reine Magicienne en furie, fit de grands reproches au Roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son Palais : Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle & toi, vous m'avez donné des marques de reconnoissance, après tout ce que

j'ai fait pour vous : je vous ferai sentir à l'un & à l'autre ce que vous méritez. Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau, & en la lui jettant au visage : *sors de cette figure*, dit-elle, *& prens celle d'un vilain hibou*. Ses paroles furent suivies de l'effet ; & aussi-tôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une cage, & de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; & sans avoir égard à l'ordre de la Reine Labe, elle y mit de la mangeaille & de l'eau ; & cependant comme elle étoit amie du Vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrétement de quelle maniere la Reine venoit de traiter son neveu, & de son dessein de les faire périr l'un & l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, & qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la Reine Labe. Il ne fit que sifler d'une

certaine maniere, & auſſi-tôt un grand génie à quatre aîles ſe fit voir devant lui, & lui demanda pour quel ſujet il l'avoit appellé. L'Eclair, lui dit-il, (c'eſt ainſi que s'appelloit ce génie,) il s'agit de conſerver la vie du Roi Beder, fils de la Reine Gulnare. Va au Palais de la Magicienne, & tranſporte inceſſamment à la capitale de Perſe, la femme pleine de compaſſion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la Reine Gulnare du danger où eſt le Roi ſon fils, & du beſoin qu'il a de ſon ſecours; prens garde de ne la pas épouvanter en te préſentant devant elle, & dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire.

L'Eclair diſparut, & paſſa en un inſtant au Palais de la Magicienne. Il inſtruiſit la femme, il l'enleva dans l'air, & la tranſporta à la capitale de Perſe, où il la poſa ſur le toît en terraſſe, qui répondoit à l'appartement de la Reine Gulnare; la femme deſcendit par l'eſcalier qui y conduiſoit, & elle trouva la Reine Gul-

nare & la Reine Farache ſa mere, qui s'entretenoient du triſte ſujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence ; & par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le beſoin que le Roi Beder avoit d'être ſecouru promptement.

A cette nouvelle, la Reine Gulnare fut dans un tranſport de joie, qu'elle marqua en ſe levant de ſa place, & en embraſſant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du ſervice qu'elle venoit de lui rendre. Elle ſortit auſſitôt, & commanda qu'on fît jouer les trompettes, les timbales, & les tambours du Palais, pour annoncer à toute la Ville que le Roi de Perſe arriveroit bientôt. Elle revint, & elle trouva le Roi Saleh ſon frere, que la Reine Farache avoit déja fait venir par une certaine fumigation. Mon frere, lui dit-elle, le Roi votre neveu mon cher fils, eſt dans la Ville des enchantemens, ſous la puiſſance de la Reine Labe. C'eſt à vous, c'eſt à moi, d'aller le délivrer

il n'y a pas de tems à perdre.

Le Roi Saleh aſſembla une puiſſante armée des troupes de ſes Etats Marins, qui s'éleva bientôt de la Mer. Il appella même à ſon ſecours les génies ſes alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuſe que la ſienne. Quand les deux armées furent jointes, il ſe mit à la tête avec la Reine Farache, la Reine Gulnare & les Princeſſes, qui voulurent avoir part dans l'action. Ils s'éleverent dans l'air, & ils fondirent bientôt ſur le Palais & ſur la Ville des enchantemens, ou la Reine Magicienne, ſa mere, & tous les adorateurs du feu, furent détruits en un clin d'œil.

La Reine Gulnare s'étoit fait ſuivre par la femme de la Reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement & de l'empriſonnement du Roi ſon fils, & elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre ſoin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage & de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit ſouhaité : elle ouvrit

la cage elle-même, elle tira le hibou dehors ; & en jettant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter : Mon cher fils, dit-elle, quittez cette figure étrangere, & prenez celle d'homme qui est la vôtre.

Dans le moment la Reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou ; elle vit le Roi Beder son fils, elle l'embrassa aussi-tôt avec un excès de joie : ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléerent d'une maniere qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, & il fallut que la Reine Farache le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le Roi son oncle, & par les Princesses ses parentes.

Le premier soin de la Reine Gulnare fut de faire chercher le Vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du Roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : L'obligation que je vous ai, lui dit

elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête de faire pour vous en marquer ma reconnoissance: faites connoître vous-même en quoi je le puis, vous serez satisfait. Grande Reine, reprit-il, si la Dame que je vous ai envoyée veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, & que le Roi de Perse veuille bien me souffrir à sa Cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. La Reine Gulnare se tourna aussi-tôt du côté de la Dame, qui étoit présente; & comme la Dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance par ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre; & le Roi de Perse & elle, prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au Roi de Perse, de prendre la parole en l'adressant à la Reine sa mere: Madame, dit-il, en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire; il en reste un auquel vous devriez bien songer: La Reine Gulnare ne com-

prit pas d'abord de quel mariage il entendoit parler : elle y pensa un moment ; & dès qu'elle l'eut compris, c'est du votre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. Elle regarda aussi-tôt les sujets Marins du Roi son frere, & les génies qui étoient présens : Partez, dit-elle, & parcourez tous les Palais de la Mer, & de la Terre, & venez nous donner avis de la Princesse la plus belle & la plus digne du Roi mon fils, & que vous aurez remarquée.

Madame, repartit le Roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la Princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue, & je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni sur la Terre ni sous les Ondes, une Princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une maniere qui eût pu

éteindre la flâme de tout autre aman
moins embrasé que moi de so
amour. Mais elle est excusable ; &
elle ne pouvoit me traiter moins ri
goureusement, après l'emprisonne
ment du Roi son pere, dont je n
laissois pas d'être la cause quoiqu'in
nocent. Peut-être que le Roi de Sa
mandal aura changé de sentiment, &
qu'elle n'aura plus de répugnance
m'aimer & à me donner la foi dè
qu'il y aura consenti.

Mon fils, repliqua la Reine Gul
nare, s'il n'y a que la Princesse Giau
hare au monde capable de vous ren
dre heureux, ce n'est pas mon inten
tion de m'opposer à votre union, s'i
est possible qu'elle se fasse. Le Ro
votre oncle n'a qu'à faire venir le Ro
de Samandal, & nous aurons bien
tôt appris s'il est toujours aussi pe
traitable qu'il l'a été.

Quelque étroitement que le Ro
de Samandal eût été gardé jusqu'alor
depuis sa captivité, par les ordre
du Roi Saleh, il avoit toujours ét
traité néanmoins avec beaucou

d'égards, & il s'étoit apprivoiſé avec les Officiers qui le gardoient. Le Roi Saleh ſe fit apporter un réchaud avec du feu, & il y jetta une certaine compoſition en prononçant des paroles myſtérieuſes. Dès que la fumée commença à s'élever, le Palais s'ébranla, & l'on vit bientôt paroître le Roi de Samandal avec les Officiers du Roi Saleh qui l'accompagnoient. Le Roi de Perſe ſe jetta auſſi-tôt à ſes pieds; & en demeurant le genou en terre: Sire, dit-il, ce n'eſt plus le Roi Saleh qui demande à Votre Majeſté l'honneur de ſon alliance pour le Roi de Perſe; c'eſt le Roi de Perſe lui-même qui la ſupplie de lui faire cette grace. Je ne puis me perſuader qu'elle veuille être la cauſe de la mort d'un Roi, qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable Princeſſe Giauhare.

Le Roi de Samandal ne ſouffrit pas plus long-tems, que le Roi de Perſe demeurât à ſes pieds. Il l'embraſſa, & en l'obligeant de ſe relever: Sire, repartit-il, je ſerois bien fâché

d'avoir contribué en rien à la mo
d'un Monarque si digne de vivr
S'il est vrai qu'une vie si précieuse n
puisse se conserver sans la possessio
de ma fille, vivez, Sire, elle est
vous. Elle a toujours été très-soumi
à ma volonté, je ne crois pas qu'el
s'y oppose. En achevant ces parole
il chargea un de ses Officiers, q
le Roi Saleh avoit bien voulu qu
eût après de lui, d'aller chercher
Princesse Giauhare, & de l'amen
incessamment.

La Princesse Giauhare étoit tou
jours restée où le Roi de Perse l'avo
rencontrée. L'Officier l'y trouva,
on le vit bientôt de retour avec el
& avec ses femmes. Le Roi de Sama
dal embrassa la Princesse : Ma fille, l
dit-il, je vous ai donné un Epoux
c'est le Roi de Perse que voilà, le Mo
narque le plus accompli qu'il y a
aujourd'hui dans tout l'univers :
préférence qu'il vous a donnée par
dessus toutes les autres Princesses
nous oblige vous & moi de lui e
marquer notre reconnoissance.

Sire, reprit la Princeſſe Giauhare, Votre Majeſté ſait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé de mon obéiſſance. Je ſuis encore prête d'obéir ; & j'eſpére que le Roi de Perſe voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois aſſez équitable pour ne l'imputer qu'à la néceſſité de mon devoir.

Les Noces furent célébrées dans le Palais de la Ville des Enchantemens, avec une ſolemnité d'autant plus grande, que tous les amans de la Reine Magicienne, qui avoient repris leur premiere forme au moment qu'elle avoit ceſſé de vivre, & qui en étoient venu faire leurs remercimens au Roi de Perſe, à la Reine Gulnare & au Roi Saleh, y aſſiſterent. Ils étoient tous fils de Rois, ou Princes, ou d'une qualité très-diſtinguée.

Le Roi Saleh enfin conduiſit le Roi de Samandal dans ſon Royaume, & le remit en poſſeſſion de ſes Etats. Le Roi de Perſe au comble de ſes

desirs, partit & retourna à la Capitale de Perse avec la Reine Giauhare, la Reine Gulnare & la Reine Farache; & les Princesses y demeurerent jusqu'à ce que le Roi Saleh vint les prendre, & les ramena en son Royaumes sous les flots de la Mer.



HISTOIRE

le Ganem, fils d'Abou Aibou, l'Esclave d'Amour.

SIre, dit Scheherazade au Sultan des Indes, il y avoit autreois à Damas un Marchand, qui par on induſtrie & par ſon travail avoit maſſé de grands biens, dont il vioit fort honorablement. Abou Aibou, 'étoit ſon nom, avoit un fils & ne fille. Le fils fut d'abord appellé ianem, & depuis ſurnommé l'Eſclae d'Amour. Il étoit très-bien-fait; t ſon eſprit qui étoit naturellement xcellent, avoit été cultivé par de ons maîtres, que ſon pere avoit pris oin de lui donner. Et la fille fut nomnée * Force-de-cœurs, parce qu'elle toit pourvue d'une beauté ſi parfai-, que tous ceux qui la voyoient, ne ouvoient s'empêcher de l'aimer.

* En arabe, Alcolomb.

Abou Aibou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards & d'autres étoffes de soie qui se trouverent dans son magasin, n'en faisoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, & sur chaque balle, on lisoit en gros caracteres : *Pour Bagdad.*

En ce tems-là Mohammed fils de Soliman, surnommé Zinebi, regnoit dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun Alraschid, qui faisoit sa résidence à *Bagdad*, lui avoit donné ce Royaume à titre de Tributaire.

Peu de tems après la mort d'Abou Aibou, Ganem s'entretenoit avec sa mere des affaires de leur maison ; & à propos des charges de Marchandises qui étoient dans le magasin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on lisoit sur chaque balle. Mon fils, lui répondit sa mere, votre Pere voyageoit tantôt dans une Province & tantôt dans une autre ; & il avoit coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville

e proposoit d'aller. Il avoit
choses en état pour faire le
Bagdad, & il étoit prêt à
d la mort.... Elle n'eut pas
achever ; un souvenir trop
rte de son mari ne lui per-
n dire davantage, & lui
n torrent des larmes.
ne put voir sa mere atten-
en être attendri lui-même.
rent quelques momens sans
is il se remit enfin ; & lors-
mere en état de l'écouter,
arole : Puisque mon pere,
destiné ces Marchandises
ad, & qu'il n'est plus en
cuter son dessein, je vais
disposer à faire ce voyage.
ême qu'il est à propos que
non départ, de peur que
andises ne dépérissent, ou
ne perdions l'occasion de
avantageusement.
e d'Abou Aibou qui aimoit
t son fils, fut fort allarmée
ésolution : Mon fils, lui ré-
, je ne puis que vous louer

de vouloir imiter votre pere ; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience, & nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner & ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux Marchands de Damas, & nous contenter d'un profit raisonnable, que de vous exposer à périr.

Elle avoit beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager & de perfectionner son esprit par une entiere connoissance des choses du monde, le sollicitoit à partir, & l'emporta sur les remontrances, les prieres, & sur les pleurs même de sa mere. Il alla au marché des Esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux ; & s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six Marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces Marchands suivis de tous leurs Esclaves, & accompagnés de plusieurs

autres voyageurs composoient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bedoins, c'est-à-dire, des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer & piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route. Ce qu'ils oublierent facilement à la vue de la Ville de Bagdad, où ils arriverent heureusement.

Ils allerent mettre pied à terre dans le Khan le plus magnifique & le plus fréquenté de la Ville; mais Ganem qui vouloit être logé commodément & en particulier, n'y pris pas d'appartement. Il se contenta d'y laisser ses Marchandises dans un Magasin, afin qu'elles y fussent en sureté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison richement meublée, où il y avoit un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau & de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune

Marchand se fut établi dans cette maison & qu'il se fut entiérement remis de la fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, & se rendit au lieu public où s'assembloient les Marchands pour vendre ou acheter des Marchandises. Il étoit suivi d'un Esclave qui portoit un paquet de plusieurs piéces d'Etoffes & de Toiles fines.

Les Marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté; & leur Chef ou Sindic à qui d'abord il s'adressa, prit & acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette, qui étoit attachée à chaque piéce d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les Marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du Magasin & apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire, il en demanda la cause, & on lui dit qu'un des premiers Marchands qui ne lui

étoit pas inconnu, étoit mort, & que tous ses confreres suivant la coutume, étoient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la Mosquée où se devoit faire la priere, ou d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sépulture ; & quand on le lui eut enseigné, il renvoya son Esclave avec son paquet de Marchandises & prit le chemin de la Mosquée. Il y arriva que la priere n'étoit pas encore achevée ; & on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On en leva le corps, que la parenté, accompagnée des Marchands & de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui étoit hors de la Ville, & fort éloigné ; c'étoit un édifice de pierre en forme de Dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt. Et comme il étoit fort petit, on avoit dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On ouvrit le tombeau ; & l'on posa le corps ; puis on le referma. Ensuite l'Iman & les autres Ministres de la Mosquée s'assirent en rond sur des Tapis sous la

principale tente & réciterent le reſte des prieres. Ils firent auſſi la lecture des chapitres de l'Alcoran preſcrits pour l'enterrement des morts. Les parens & les Marchands, à l'exemple de ces Miniſtres, s'aſſirent en rond derriere eux.

Il étoit preſque nuit, lorſque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à une ſi longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter; & ſon inquiétude augmenta, quand il vit qu'on ſervoit un repas en mémoire du défunt, ſelon l'uſage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues ſeulement contre l'ardeur du ſoleil, mais auſſi contre le ſerein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la Ville que le lendemain. Ce diſcours allarma Ganem. Je ſuis étranger, dit-il en lui-même, & je paſſe pour un riche Marchand; des voleurs peuvent profiter de mon abſence & aller piller ma maiſon. Mes Eſclaves même peuvent être tentés d'une ſi belle occaſion; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes Marchandiſes: où

les irai-je chercher ? vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte, & se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence ; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé moins on avance, il prit un chemin pour un autre & s'égara dans l'obscurité, de maniere qu'il étoit près de minuit, quand il arriva à la porte de la Ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée : ce contretems lui causa une peine nouvelle, & il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, & attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un Cimetiere si vaste, qu'il s'étendoit depuis la Ville jusqu'au lieu d'où il venoit ; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes, qui entouroient un petit champ qui faisoit le Cimetiere particulier d'une famille & où étoit un Palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres Cimetieres particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert

celui où il y avoit un Palmier, y entra & ferma la porte après lui ; il se coucha sur l'herbe, & fit tout ce qu'il put pour s'endormir ; mais l'inquiétude où il étoit de se voir hors de chez lui l'en empêcha. Il se leva : & après avoir en se promenant passé & repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi ; aussi-tôt il apperçut de loin une lumiere qui sembloit venir à lui. A cette vue, la frayeur le saisit, il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un loquet, & monta promptement au haut du Palmier, qui dans la crainte dont il étoit agité, lui parut le plus sûr asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plutôt, qu'à la faveur de la lumiere qui l'avoit effrayé, il distingua & vit entrer dans le Cimetiere où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des *Esclaves* à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne, & les deux autres le suivoient chargés d'un coffre long de cinq à six pieds qu'ils portoient sur leurs épaules ; ils

le mirent à terre, & alors un des trois Esclaves dit à ses camarades : freres, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, & nous reprendrons le chemin de la Ville. Non non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre Maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés. Enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. Les deux autres Esclaves se rendirent à ce sentiment : ils commencerent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avoient apportés pour cela ; & quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, & le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils sortirent du Cimetiere après cela & s'en retournerent chez eux.

Ganem, qui du haut du Palmier avoit entendu les paroles que les Esclaves avoient prononcées, ne savoit que penser de cette aventure : il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque chose de précieux, & que la personne à qui il appartenoit, avoit ses raisons pour le faire cacher

dans ce Cimetiere. Il résolut de s'en éclaircir sur le champ. Il descendit du Palmier. Le départ des Esclaves lui avoit ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse, & il y employa si bien les pieds & les mains, qu'en peu de tems il vit le coffre à découvert ; mais il le trouva fermé d'un gros cadenat. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchoit de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage ; & le jour venant à paroître sur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le Cimetiere plusieurs gros cailloux. Il en choisit un, avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenat. Alors plein d'impatience il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'étoit imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut s'exprimer, d'y voir une jeune Dame d'une beauté sans pareille. A son teint frais & vermeil & plus encore à une respiration douce & réglée, il reconnut qu'elle étoit pleine de vie : mais il ne pouvoit comprendre pourquoi, si elle n'étoit

qu'endormie, elle ne s'étoit pas reveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cadenat. Elle avoit un habillement si magnifique, des brasselets & des pendans d'oreille de diamans, avec un collier de perles fines si grosses, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une Dame des premieres de la Cour. A la vue d'un si bel objet, non-seulement la pitié & l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger, mais même quelque chose de plus fort que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler, le porterent à donner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendit de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du Cimetiere que les Esclaves avoient laissée ouverte : il revint ensuite prendre la Dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre & la coucha sur la terre qu'il avoit ôtée. La Dame fut à peine dans cette situation & exposée au grand air, qu'elle éternua, & qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur,

dont il parut qu'elle avoit l'estomac chargé. Puis entr'ouvrant, & se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem, qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté. *a* Fleur de jardin. *b* Branche de coral. *c* Canne de sucre. *d* Lumiere du jour. *e* Etoile du matin. *f* Délices du tems. Parlez donc; où êtes-vous ? C'étoient autant de noms de femmes esclaves qui avoient coutume de la servir. Elle les appelloit; & elle étoit fort étonnée de ce que personne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux; & se voyant dans un Cimetiere, elle fut saisie de crainte. Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils ? sommes-nous au jour du Jugement ? quel étrange changement du soir au matin !

Ganem ne voulut pas laisser la Dame plus long-tems dans cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussi-tôt avec tout le respect possible,

a Zohorob Bostan. *b* Schagrom Marglan. *c* Cassabos Souccar. *d* Nouronnihar. *e* Nagmatos Sobi. *f* Nouzhatoz Zaman.

& de la maniere la plus honnête du monde. Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, & de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes.

Pour engager la Dame à prendre toute confiance en lui; il lui dit premiérement qui il étoit, & par quel hazard il se trouvoit dans ce Cimetiere. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves, & de quelle maniere ils avoient enterré le coffre: la Dame qui s'étoit couverte le visage de son voile dès que Ganem s'étoit présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. Je rends graces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous, pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grace, dans la Ville chercher un Muletier, qui vienne avec un mulet me prendre & me transporter

chez vous dans ce même coffre ; car si j'allois avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des Dames de la Ville, quelqu'un y pourroit faire attention & me suivre, ce qu'il m'est de la derniere importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire ; & cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate.

Avant que de quitter la Dame, le jeune Marchand tira le coffre hors de la fosse. Il la combla de terre, remit la Dame dans le coffre & l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paroissoit pas que le cadenat eût été forcé. Mais de peur qu'elle n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, & y laissa entrer l'air. En sortant du Cimetiere, il tira la porte après lui ; & comme celle de la Ville étoit ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au Cimetiere, où il aida le Muletier à charger le coffre en travers sur le mulet ; & pour lui ôter tout soupçon, il lui dit

qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre Muletier, qui pressé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le Cimetiere.

Ganem, qui depuis son arrivée à Bagdad, ne s'étoit occupé que de son négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avoit pu voir la jeune Dame sans en être ébloui; & l'inquiétude dont il se sentit agiter, en suivant de loin le Muletier, & la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fit perdre sa conquête, lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême, lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le Muletier; & ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison, il ouvrit le coffre, aida la Dame à en sortir, lui présenta la main & la conduisit à son appartement en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir souffert dans une si étroite prison. Si j'ai souffert, lui dit-elle, j'en suis bien dédommagée par ce que vous avez fait pour moi,

& par le plaisir que je sens à me voir en sûreté.

L'appartement de Ganem tout richement meublé qu'il étoit, attira moins les regards de la Dame que la taille & la bonne mine de son libérateur, dont la politesse & les manieres engageantes, lui inspirerent une vive reconnoissance. Elle s'assit sur un sofa ; & pour commencer à faire connoître au Marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en avoit reçu, elle ôta son voile. Ganem de son côté, sentit toute la grace qu'une Dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avoit déja pour elle une passion violente. Quelque obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La Dame pénétra les sentimens de Ganem & n'en fut pas allarmée, parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger, & ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il

sortit suivi d'un esclave, & alla chez un Traiteur ordonner un repas. De chez le Traiteur, il passa chez un Fruitier, où il choisit les plus beaux & les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, & du même pain qu'on mangeoit au Palais du Calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main, une piramide de tous les fruits qu'il avoit achetés; & les servant lui-même à la Dame dans un bassin de Porcelaine très-fine: Madame, lui dit-il, en attendant un repas plus solide & plus digne de vous, choisissez de grace, prenez quelques-uns de ces fruits. Il vouloit demeurer debout; mais elle lui dit, qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût assis, & qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit; & après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem remarquant que le voile de la Dame, qu'elle avoit mis auprès d'elle sur le sofa, avoit le bord bordé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La Dame mit aussi-tôt la main sur le voile &

le lui présenta, en lui demandant s'il savoit lire. Madame, répondit-il d'un air modeste, un Marchand feroit mal ses affaires, s'il ne savoit au moins lire & écrire. Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles qui sont écrites sur ce voile; aussi-bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire.

Ganem prit le voile & lut ces mots : *Je suis à vous, & vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du Prophete.* Ce descendant de l'oncle du Prophete, étoit le Calife Haroun Alraschid, qui regnoit alors, & qui descendoit d'Abbas oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : ah Madame, s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie, & voilà une écriture qui me donne la mort! je n'en comprens pas tout le mystere; mais elle ne me fait que trop connoître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, Madame, la liberté que je prens de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur. Vous n'ignorez pas

vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser, & c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposois de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, par ma constance; & à peine j'ai conçu ce dessein flatteur, que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir long-tems un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez Madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement de ma triste destinée.

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La Dame en fut touchée : bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en sentit une joie secrette; car son cœur commençoit à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois; & comme si elle n'eût pas fait d'attention au discours de Ganem : je me serois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer

mon voile, si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir ; & je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire, doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez.

Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme * Tourmente. Nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma vue causeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu ; puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le Calife Haroun Alraschid mon souverain maître & le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi.

On m'amena dans son Palais dès mes plus tendres années, & j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner ; & cela joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du Calife, qui me

* En Arabe, Fetnah.

donna un appartement particulier auprès du ſien. Ce Prince n'en demeura pas à cette diſtinction ; il nomma vingt femmes pour me ſervir, avec autant d'Eunuques : & depuis ce tems-là, il m'a fait des préſens ſi conſidérables, que je me ſuis vue plus riche qu'aucune Reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zobéide, femme & parente du Calife, n'a pu voir mon bonheur ſans en être jalouſe. Quoique Haroun ait pour elle toutes les conſidérations imaginables, elle a cherché toutes les occaſions poſſibles de me perdre.

Juſqu'à préſent je m'étois aſſez bien garantie de ſes piéges ; mais enfin j'ai ſuccombé au dernier effort de ſa jalouſie ; & ſans vous, je ſerois à l'heure qu'il eſt dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle n'ait corrompu une de mes Eſclaves, qui me préſenta hier au ſoir dans de la limonade une drogue qui cauſe un aſſoupiſſement ſi grand, qu'il eſt aiſé de diſpoſer de ceux à qui l'on en fait prendre ; & cet aſſoupiſſement eſt tel, que pendant ſept

ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement, que j'ai le sommeil naturellement très-léger, & que je m'éveille au moindre bruit.

Zobéide pour exécuter son mauvais dessein, a pris le tems de l'absence du Calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses Troupes, pour punir l'audace de quelques Rois voisins, qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'auroit osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au Calife la connoissance de cette action; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie : je ne serois pas en sûreté chez vous, tant que le Calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrete ; car si Zobéide apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conservée.

Au retour du Calife, j'aurai moins

de mésures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, & je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnoître un service qui me rend à son amour.

Aussi-tôt que la belle favorite d'Haroun Alraschid eut cessé de parler, Ganem prit la parole. Madame, lui dit-il, je vous rends mille graces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, & je vous supplie de croire que vous êtes ici en sureté. Les sentimens que vous m'avez inspirés, vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes Esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils savoient par quel hazard & dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserois même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles Esclaves, qu'ils ne seront nullement surpris de

vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, & que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la maniere qu'ils l'ont vu : ayiez donc l'esprit en répos là-dessus, & soyiez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un Monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, Madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien que je n'oublierai jamais, *que ce qui appartient au Maître est défendu à l'Esclave*; mais je vous aimois avant que vous m'eussiez appris que votre foi étoit engagée au Calife; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui, quoiqu'encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite correspondance. Je souhaite que votre auguste & trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéide, en vous rappellant auprès de lui. Et quand vous vous verrez

verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem, qui n'est pas moins votre conquête que le Calife. Tout puissant qu'il est, ce Prince, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime; & je ne cesserai point de brûler pour vous, en quelque lieu du monde que j'aille expirer après vous avoir perdue.

Tourmente s'apperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur; elle en fut attendrie: mais voyant l'embarras où elle alloit se jetter en continuant la conversation sur cette matiere, qui pouvoit insensiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle se sentoit pour lui: je vois bien, lui dit-elle, que ce discours vous fait trop de peine, laissons-le, & parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie, quand je songe que sans votre secours je serois privée de la lumiere du jour.

Heureusement pour l'un & pour

l'autre, on frappa à la porte en ce moment. Ganem ſe leva pour aller voir ce que ce pouvoit être, & il ſe trouva que c'étoit un des Eſclaves qui venoit lui annoncer l'arrivée du Traiteur. Ganem qui pour plus grande précaution, ne vouloit pas que les Eſclaves entraſſent dans la chambre où étoit Tourmente, alla prendre ce que le Traiteur avoit apprêté, & le ſervit lui-même à ſa belle Hôteſſe, qui dans le fond de ſon ame étoit ravie des ſoins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem deſſervit comme il avoit ſervi; & quand il eut remis toutes choſes à la porte de la chambre entre les mains de ſes Eſclaves: Madame, dit-il à Tourmente, vous ſerez peut-être bien-aiſe de repoſer préſentement. Je vous laiſſe; & quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. En achevant ces paroles il ſortit, & alla acheter deux femmes Eſclaves; il acheta auſſi deux paquets, l'un de linge fin, & l'autre de tout ce qui peut compoſer une toilette digne

de la Favorite du Calife. Il mena chez lui les deux Esclaves ; & les présentant à Tourmente : Madame, lui dit-il, une personne comme vous, a besoin de deux filles au moins pour la servir ; trouvez bon que je vous donne celles-ci.

Tourmente admira l'attention de Ganem : Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manieres l'obligation que je vous ai ; mais j'espere que je ne mourrai pas ingrate, & que le Ciel me mettra bientôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuses.

Quand les femmes Esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune Marchand les envoya, il s'assit sur le Sofa où étoit Tourmente, mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, & dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtoient toute espérance. Je n'ose même espérer, disoit-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de

sensibilité dans un cœur comme le vôtre destiné au plus puissant Prince du monde. Hélas ! dans mon malheur ce seroit une consolation pour moi, si je pouvois me flatter que vous n'avez pû voir avec indifférence l'excès de mon amour. Seigneur, lui répondit Tourmente... Ah ! Madame, interrompit Ganem à ce mot de Seigneur, c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de Seigneur : la présence des femmes Esclaves m'a empêché la premiere fois de vous dire ce que j'en pensois : au nom de Dieu, Madame, ne me donnez point ce titre d'honneur. Il ne me convient pas. Traitez-moi, de grace, comme votre Esclave. Je le suis, & je ne cesserai jamais de l'être.

Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois uue ingrate si je disois ou si je faisois quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnoissance, & n'exigez pas

pour prix de vos bienfaits que j'en use malhonnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, & je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence.

Ganem fut enchanté de cette déclaration. Il en pleura de joie; & ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au Calife, il n'ignoroit pas de son côté que *ce qui appartient au Maître est défendu à l'Esclave.*

Comme il s'apperçut que la nuit approchoit, il se leva pour aller chercher de la lumiere. Il en apporta lui-même, & de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la Ville de Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits & à boire du vin en s'entretenant agréable-

ment jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentoient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire. Et ils n'eurent pas plutôt bu deux ou trois coups, qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il composoit sur le champ & qui exprimoient la force de sa passion; & Tourmente animée par son exemple composoit & chantoit aussi des chansons qui avoient du rapport à son aventure, & dans lesquelles il y avoit toujours quelque chose que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. A cela près, la fidélité qu'elle devoit au Calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long-tems. La nuit étoit déja fort avancée, qu'ils ne songeoient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement, & laissa Tourmente dans celui où elle étoit, où les femmes Esclaves qu'il avoit ache-

tées entrerent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette maniere pendant plusieurs jours. Le jeune Marchand ne sortoit que pour des affaires de la derniere importance, encore prenoit-il le tems que sa Dame reposoit; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chere Tourmente, qui de son côté entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui, qu'il en avoit pour elle. Cependant quelque épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du Calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux. Ce qui rendoit leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente arrachée, pour ainsi dire, des mains de la mort, passoit si agréablement le tems chez Ganem, Zobeide n'étoit pas sans embarras au Palais d'Haroun Alraschid.

Les trois Esclaves Ministres de sa vengeance, n'eurent pas plutôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il

y avoit dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil. Elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. Mon Epoux, disoit-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses Favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles ? Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagêmes ; mais elle n'en étoit pas contente. Elle y trouvoit toujours des difficultés, & elle ne savoit à quoi se déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille Dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance. Elle la fit venir dès la pointe du jour ; & après lui avoir fait confidence de son secret : Ma bonne Mere, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils : si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion ci,

où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, & de me donner un moyen de contenter le Calife.

Ma chere Maîtresse, répondit la vieille Dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le Commandeur des Croyans; & je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une piece de bois en forme de cadavre. Nous l'envelopperons de vieux linges, & après l'avoir enfermée dans une biere, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du Palais; ensuite sans perdre de tems, vous ferez bâtir un Mausolée de marbre en dôme, sur le lieu de la sépulture, & dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir, & accompagner de grands chandeliers & de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose, poursuivit la vieille Dame, qu'il est bon de ne pas oublier: il faudra que vous preniez le deuil, &

que vous le fassiez prendre à vos femmes aussi-bien qu'à celles de Tourmente, à vos Eunuques, & enfin à tous les Officiers du Palais. Quand le Calife sera de retour, qu'il verra tout son Palais en deuil, & vous-même, il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un Mausolée, & qu'enfin vous avez fait à sa Favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même, s'il avoit été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême, il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi, ajouta la Vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement; il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du Palais par jalousie, & regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper & l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera

déterrer & ouvrir la biere, & il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort, si-tôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, & il vous en témoignera de la reconnoissance. Quant à la piece de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un Charpentier de la Ville, qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, Madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur Maîtresse morte dans son lit; & afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, & que vous avez déja donné ordre à Messrour de la faire ensevelir & enterrer.

D'abord que la vieille Dame eut achevé de parler, Zobeïde tira un riche diamant de sa cassette; & le lui mettant au doigt & l'embrassant: Ah ma bonne Mere, lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation! Je ne me serois jamais

avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir ; & je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la piece de bois & je vais donner ordre au reste.

La piece de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvoit souhaiter, & portée ensuite par la vieille Dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort & la mit dans une biere. Puis Mesrour qui y fut trompé lui-même, fit enlever la biere & le phantôme de Tourmente que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobeïde avoit marqué, & aux pleurs que versoient les femmes de la Favorite, dont celle qui avoit présenté la limonade encourageoit les autres par ses cris & ses lamentations.

Dès le même jour, Zobeïde fit venir l'Architecte du Palais & des autres Maisons du Calife ; & sur les ordres qu'elle lui donna, le Mausolée fut achevé en très-peu de tems. Des Princesses aussi puissantes que

l'étoit l'Epouſe d'un Prince qui commandoit du Levant au Couchant, ſont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut auſſi bientôt pris le deuil avec toute ſa Cour, ce qui fut cauſe que la nouvelle de la mort de Tourmente ſe répandit dans toute la Ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre : car, comme je l'ai déja dit, il ne ſortoit preſque point. Il l'apprit pourtant un jour : Madame, dit-il à la belle Favorite du Calife, on vous croit morte dans Bagdad, & je ne doute pas que Zobeïde elle-même n'en ſoit bien perſuadée. Je bénis le Ciel d'être la cauſe & l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que profitant de ce faux bruit vous vouluſſiez lier votre ſort au mien, & venir avec moi loin d'ici regner ſur mon cœur ! mais où m'emporte un tranſport trop doux ? Je ne ſonge pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puiſſant Prince de la terre, & que le ſeul Haroun Alraſchid eſt digne de vous. Quand mê-

me vous seriez capable de me le sacrifier; quand vous voudriez me suivre, devrois-je y consentir ? Non, je dois me souvenir sans cesse que *ce qui appartient au Maître est défendu à l'Esclave.*

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisoit paroître, gagnoit sur elle de n'y pas répondre : Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobeïde de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime ; mais laissons-la faire: Je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le Calife reviendra, & nous trouverons moyen de l'informer secrétement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis. Je vous en ai déja dit les conséquences.

Au bout de trois mois, le Calife revint à Bagdad glorieux & vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente & de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers,

il entre dans son Palais. Il est étonné de voir les Officiers qu'il y avoit laissés, tous habillés de noir. Il en frémit sans savoir pourquoi. Et son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à l'appartement de Zobeïde, il apperçut cette Princesse qui venoit au-devant de lui en deuil aussi-bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. Commandeur des Croyans, répondit Zobeïde, je l'ai pris pour Tourmente votre Esclave, qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remede à son mal. Elle voulut poursuivre; mais le Calife ne lui en donna pas le tems. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri. Ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar son Visir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa foiblesse; & d'une voix qui marquoit son extrême douleur, il demanda où sa chere Tourmente avoit été enterrée? Seigneur, lui dit Zobeïde, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles &

n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un Mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire, si vous le souhaitez.

Le Calife ne voulut pas que Zobeïde prît cette peine, & se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, & la magnificence du Mausolée, il s'étonna que Zobeïde eût fait les obseques de sa Rivale avec tant de pompe. Et comme il étoit naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, & pensa que sa Maîtresse pouvoit n'être pas morte; que Zobeïde profitant de sa longue absence l'avoit peut-être chassée du Palais avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de sa conduite, de la mener si loin que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon; car il ne croyoit pas Zobeïde assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa Favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce Prince commanda qu'on ôtât la représentation, & fit ouvrir la fosse & la biere en sa présence; mais dès qu'il eut vû le linge qui enveloppoit la piece de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux Calife craignit d'offenser la Religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte; & cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour & sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la biere, remplir la fosse, & remettre la représentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le Calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa Favorite, envoya chercher les Ministres de la Religion, ceux du Palais, & les lecteurs de l'Alcoran; & tandis que l'on étoit occupé à les rassembler, il demeura dans le Mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvroit le phantome de son Amante. Quand tous les Ministres qu'il avoit appellés furent arrivés, il se mit à la tête de la repré-

sentation, & eux se rangerent à l'entour & reciterent de longues Prieres, après quoi les Lecteurs de l'Alcoran lurent plusieurs Chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin & l'après-dînée, & toujours en présence du Calife, du Grand Visir Giafar, & des principaux Officiers de la Cour, qui tous étoient en deuil, aussi-bien que le Calife, qui durant tout ce tems-là ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, & ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les Prieres & la Lecture de l'Alcoran durerent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant; & enfin lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Alraschid fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, & s'endormit sur un Sofa entre deux Dames de son Palais, dont l'une assise au chevet, & l'autre aux pieds de son lit, s'occupoient durant son sommeil à des ouvrages de broderie, & demeu-

bient dans un grand ſilence.

Celle qui étoit au chevet, & qui s'appelloit * Aube du Jour, voyant le Calife endormi, dit tout bas à l'autre Dame, ** Etoile du matin, car elle ſe nommoit ainſi, il y a bien des nouvelles. Le Commandeur des Croyans notre cher Seigneur & Maitre, ſentira une grande joie à ſon réveil, lorſqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'eſt pas morte. Elle eſt en parfaite ſanté. O Ciel! s'écria d'abord Etoile du Matin, toute tranſportée de joie, ſeroit-il bien poſſible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore au monde? Etoile du Matin prononça ces paroles avec tant de vivacité & d'un ton ſi haut, que le Calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avoit interrompu ſon ſommeil? Ah! Seigneur, reprit Etoile du Matin, pardonnez-moi cette indiſcrétion : je n'ai pû apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai ſenti un tranſport que je

* Nouronnihar.
** Nagmatoſſobh.

n'ai pû retenir. Hé qu'eſt-elle don
devenue, dit le Calife, s'il eſt vr
qu'elle ne ſoit pas morte ? Commar
deur des Croyans, répondit Aube d
Jour, j'ai reçu ce ſoir d'un homme i
connu, un billet ſans ſignature, ma
écrit de la propre main de Tourmer
te, qui me mande ſa triſte aventure
& m'ordonne de vous en inſtruir
J'attendois pour m'acquitter de m
commiſſion, que vous euſſiez pris que
ques momens de repos, jugeant qu
vous deviez en avoir beſoin après l
fatigue & .... Donnez, donnez-m
ce billet, interrompit avec précipit
tion le Calife, vous avez mal-à-pr
pos différé de me le remettre.

Aube du Jour lui préſenta auſſ
tôt le billet; il l'ouvrit avec beau
coup d'impatience; Tourmente y fa
ſoit un détail de tout ce qui s'éto
paſſé; mais elle s'étendoit un peu tro
ſur les ſoins que Ganem avoit d'ell
Le Calife naturellement jaloux, a
lieu d'être touché de l'inhumanité d
Zobeïde, ne fut ſenſible qu'à l'inf
délité qu'il s'imagina que Tourmen
te lui avoit faite. Hé quoi, dit-il

près avoir lû le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune Marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle ? Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, & elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles ? l'Ingrate ! pendant que je consume les jours à la pleurer, elle les passe à me trahir. Allons, vengeons-nous d'une infidele, & du jeune audacieux qui m'outrage. En achevant ces mots, ce Prince se leva & entra dans une grande Salle où il avoit coutume de se faire voir, & de donner audience aux Seigneurs de sa Cour. La premiere porte en fut ouverte, & aussi-tôt les Courtisans qui attendoient ce moment, entrerent. Le Grand Visir Giafar parut, & se prosterna devant le Trône, où le Calife s'étoit assis. Ensuite il se releva & se tint debout devant son Maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement : Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prens avec

toi quatre cens hommes de ma Garde, & t'informe premiérement où demeure un Marchand de Damas, nommé Ganem, Fils d'Abou Aïbou. Quand tu le sauras, rends-toi à sa Maison; & fais-la raser jusqu'aux fondemens; mais saisis-toi auparavant de la personne de Ganem, & me l'amene ici avec Tourmente, mon Esclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier, & faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect.

Le grand Visir après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au Calife, en se mettant la main sur la tête pour marquer qu'il vouloit la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, & puis il sortit. La premiere chose qu'il fit, fut d'envoyer demander au Syndic des Marchands d'étoffes étrangeres & de toiles fines, des nouvelles de Ganem, avec ordre sur-tout de s'informer de la rue & de la maison où il demeuroit. L'Officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bientôt qu'il y avoit quelques mois qu'il ne pa-

aroissoit presque plus, & que l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même Officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeuroit Ganem, & jusqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué sa maison.

Sur ces avis ausquels on pouvoit se fier, ce Ministre sans perdre de tems, se mit en marche avec les Soldats que le Calife lui avoit ordonné de prendre; il alla chez le Juge de Police, dont il se fit accompagner; & suivi d'un grand nombre de Maçons & de Charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée, il disposa les Soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune Marchand ne lui échappât.

Tourmente & Ganem achevoient alors de dîner. La Dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend du bruit, elle regarde par la jalousie; & voyant le Grand Visir qui s'approchoit avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en

vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avoit été reçu, mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse. Et elle avoit espéré que le Calife prendroit la chose d'une autre maniere. Elle ne savoit pas depuis quel tems ce Prince étoit de retour ; & quoiqu'elle lui connût du penchant à la jalousie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vûe du grand Visir & des Soldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne doutoit point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le Calife voulût bien l'entendre. A l'égard de Ganem qu'elle chérissoit moins par reconnoissance que par inclination, elle prévoyoit que son Rival irrité voudroit le voir, & pourroit le condamner sur sa jeunesse & sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune Marchand : Ah ! Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus : c'est vous & moi que l'on cherche. Il regarda aussi-tôt par la jalousie, & fut saisi de frayeur, lorsqu'il apperçut les Gardes du Calife, le sabre nud,
&

& le grand Visir avec le Juge de Police à leur tête. A cette vue, il demeura immobile, & n'eut pas la force de prononcer une seule parole. Ganem, reprit la Favorite, il n'y a point de tems à perdre. Si vous m'aimez, prenez vîte l'habit d'un de vos Esclaves, & frottez-vous le visage & les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques-uns de ces plats sur votre tête, on pourra vous prendre pour le garçon du Traiteur, & on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le Maître de la maison, répondez sans hésiter qu'il est au logis. Ah! Madame, dit à son tour Ganem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne songez qu'à moi. Hélas! qu'allez-vous devenir? Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle; c'est à moi d'y songer : à l'égard de ce que vous laissez dans cette maison, j'en aurai soin, & j'espere qu'un jour tout vous sera fidélement rendu quand la colere du Calife sera passée; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens sont toujours funestes. L'af-

fliction du jeune Marchand étoit telle qu'il ne savoit à quoi se déterminer; & il se seroit sans doute laissé surprendre par les Soldats du Calife, si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances; il prit un habit d'Esclave, se barbouilla de suie, & il étoit tems: car on frappa à la porte, & tout ce qu'ils purent faire, ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur, qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur la tête. On le prit effectivement pour un garçon Traiteur, & on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand Visir qu'il rencontra le premier se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derriere le grand Visir lui firent place de même, & favoriserent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la Ville en diligence & se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand Visir Giafar, ce Mi-

Visire entra dans la chambre où étoit Tourmente assise sur un Sofa, & où il y avoit une assez grande quantité de coffres remplis de hardes de Ganem, & de l'argent qu'il avoit fait de ses Marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand Visir, elle se prosterna la face contre terre; & demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort: Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'Arrêt que le Commandeur des Croyans a prononcé contre moi; vous n'avez qu'à me l'annoncer. Madame, lui répondit Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fut relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre, que de vous supplier de vouloir bien venir au Palais avec moi, & de vous y conduire avec le Marchand qui demeure en cette Maison. Seigneur, reprit la Favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune Marchand à qui je dois la vie, il n'est point

ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont appellé ; & jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au Palais, & de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable.

Vous serez obéie, Madame, repliqua Giafar ; & aussi-tôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres & de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du Juge de Police ; il le chargea du soin de faire raser la maison, & d'y faire auparavant chercher par-tout Ganem qu'il soupçonnoit d'être caché, quoi que lui eût dit Tourmente. Ensuite il sortit, & emmena avec lui cette jeune Dame suivie des deux femmes Esclaves qui la servoient. A l'égard des Esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlerent parmi la foule, & on ne sait ce qu'ils devinrent.

Giafar fut à peine hors de la maison, que les Maçons & les Charpen-

niers commencerent à la raser ; & ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure, il n'en resta aucun vestige. Mais le Juge de Police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au Grand Visir avant que ce Ministre arrivât au Palais. Hé-bien, lui dit Haroun Alraschid en le voyant entrer dans son Cabinet, as-tu exécuté mes ordres ? Oui, Seigneur, répondit Giafar, la maison où demeuroit Ganem est rasée de fond en comble ; & je vous amene Tourmente votre Favorite. Elle est à la porte de votre Cabinet. Je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune Marchand, on ne l'a pû trouver, quoiqu'on l'ait cherché par-tout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois.

Jamais emportement n'égala celui que le Calife fit paroître, lorsqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour sa Favorite, prévenu qu'elle lui avoit manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. Mesrour, dit-il au Chef des Eunuques qui étoit pré-

sent, prens l'ingrate, la perfide Tourmente, & va l'enfermer dans la tour obscure. Cette tour étoit dans l'enceinte du Palais, & servoit ordinairement de prison aux Favorites qui donnoient quelque sujet de plainte au Calife.

Mesrour accoutumé à exécuter sans replique les ordres de son Maître, quelque violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plus affligée, qu'elle avoit compté que le Calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, & suivre Mesrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le Calife irrité renvoya son Grand Visir; & n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la Lettre qui suit, au Roi de Surie son Cousin & son Tributaire, qui demeuroit à Damas.

LETTRE
DU CALIFE
HAROUN ALRASCHID,
A Mohammed Zinebi, Roi de Surie.

MON COUSIN, *cette Lettre est pour vous apprendre qu'un Marchand de Damas nommé Ganem, fils d'Abou Aibou, a séduit la plus aimable de mes Esclaves nommée Tourmente, & qu'il a pris la fuite. Mon intention est, qu'après ma Lettre reçue vous fassiez chercher & saisir Ganem. Dès qu'il sera en votre puissance, vous le ferez charger de chaînes, & pendant trois jours consécutifs, vous lui ferez donner cinquante coups de nerfs de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par tous les quartiers de la Ville avec un Crieur qui crie devant lui :* Voilà le plus léger des châtimens que le Commandeur des Croyans fait souffrir à celui qui offense son Seigneur, & séduit une de ses Esclaves. *Après cela vous me l'enverrez sous bonne garde. Ce n'est*

pas tout. Je veux que vous mettiez sa maison au pillage ; & quand vous l'aurez fait raser, ordonnez que l'on en transporte les matériaux hors de la Ville au milieu de la campagne. Outre cela, s'il a pere, mere, sœurs, femmes, filles, & autres parens, faites-les dépouiller ; & quand ils seront nuds, donnez-les en spectacle trois jours de suite à toute la Ville, avec défense sous peine de la vie de leur donner retraite. J'espere que vous n'apporterez aucun retardement à l'exécution de ce que je vous recommande.

HAROUN ALRASCHID.

Le Calife après avoir écrit cette Lettre, en chargea un Courier, lui ordonnant de faire diligence & de porter avec lui des Pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les Pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad, dès qu'on les a lâchés, sur-tout lorsqu'ils y ont des

petits. On leur attache ſous l'aîle un billet roulé, & par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut ſavoir.

Le Courier du Calife marcha jour & nuit pour s'accommoder à l'impatience de ſon Maître ; & en arrivant à Damas, il alla droit au Palais du Roi Zinebi, qui s'aſſit ſur ſon Trône pour recevoir la Lettre du Calife. Le Courier l'ayant préſentée, Mohammed la prit ; & reconnoiſſant l'écriture, il ſe leva par reſpect, baiſa la Lettre & la mit ſur ſa tête, pour marquer qu'il étoit prêt d'exécuter avec ſoumiſſion les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit ; & ſi-tôt qu'il l'eut lue, il deſcendit de ſon Trône, & monta ſans délai à cheval avec les principaux Officiers de ſa Maiſon. Il fit auſſi avertir le Juge de Police, qui le vint trouver ; & ſuivi de tous les Soldats de ſa garde, il ſe rendit à la Maiſon de Ganem.

Depuis que ce jeune Marchand étoit parti de Damas, ſa mere n'en avoit reçu aucune Lettre. Cependant

les autres Marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad étoient de retour. Ils lui dirent tous, qu'ils avoit laissé son fils en parfaite santé; mais comme il ne revenoit point, & qu'il négligeoit de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mere qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem, comme si elle l'eût vu mourir, & qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mere ne montra tant de douleur; & loin de chercher à se consoler, elle prénoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils, & qu'elle couvrit elle-même de drap noir. Elle passoit presque les jours & les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là; & la belle Force des Cœurs sa fille lui tenoit compagnie, & mêloit ses pleurs avec les siennes.

Il y avoit déja du tems qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger, & que

le voisinage qui entendoit leurs cris & leurs lamentations, plaignoit des parens si tendres, lorsque le Roi Mohammed Zinebi vint frapper à la porte; & une Esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aibou.

Quoique l'Esclave n'eût jamais vû le Roi Zinebi, elle jugea néanmoins, à sa suite, qu'il devoit être un des Principaux Officiers de Damas. Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez, est mort. Ma Maîtresse sa mere est dans le Tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. Le Roi, sans s'arrêter au rapport de l'Esclave, fit faire par ses Gardes, une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le Tombeau, où il vit la mere & la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, & leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussi-tôt qu'elles ap-

perçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mere qui reconnut le Roi de Damas, se leva & courut se prosterner à ses pieds. Ma bonne Dame, lui dit ce Prince, je cherchois votre fils Ganem ; est-il ici ? Ah Sire, s'écria-t-elle, il y a longtems qu'il n'est plus. Plût à Dieu que je l'eusse au moins enséveli de mes propres mains, & que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce Tombeau ! Ah mon fils, mon cher fils... Elle voulut continuer ; mais elle fut saisie d'une si vive douleur qu'elle n'en eût pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un Prince d'un naturel fort doux & très-compatissant aux peines des malheureux. Si Ganem est seul coupable, disoit-il en lui-même, pourquoi punir la mere & la sœur qui sont innocentes ? Ah cruel Haroun Alraschid, à quelle mortification me réduis-tu, en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé ?

Les Gardes que le Roi avoit cham

gés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très-persuadé. Les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du Calife ; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisir, il n'osoit se résoudre à tromper le ressentiment du Calife. Ma bonne Dame, dit-il à la mere de Ganem ; sortez de ce Tombeau vous & votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. Elles sortirent ; & en même-tems pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui étoit fort ample, & les couvrit toutes deux, en leur recommandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité ; & avec des cris dont la mere & la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoroient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de

Perse & des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or & d'argent, des porcelaines; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs; & ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses Dames, de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed après le pillage de la maison, donna ordre au Juge de Police de la faire raser avec le Tombeau; & pendant qu'on y travailloit, il emmena dans son Palais Force des Cœurs & sa mere. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du Calife. Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, & que je vous expose toutes nues aux yeux du Peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel & plein d'ignominie. Le Roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur & de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mou-

temens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraschid, en faisant faire pour la mere de Ganem, & pour Force des Coeurs, de grosses chemises sans manches, d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain ces deux Victimes de la colere du Calife furent dépouillées de leurs habits, & revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coëffures, de sorte que leurs cheveux épars flottoient sur leurs épaules. Force des Coeurs les avoit du plus beau blond du monde, & ils tomboient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au Peuple. Le Juge de Police suivi de ses Gens les accompagnoit; & on les promena par toute la Ville. Elles étoient précédées d'un Crieur, qui de tems en tems disoit à haute voix: *Tel est le châtiment de ceux qui se sont attirés l'indignation du Commandeur des Croyans.*

Pendant qu'elles marchoient ainsi dans les rues de Damas, les bras & les pieds nuds, couvertes d'un si

étrange habillement, & tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondoit en larmes.

Les Dames sur-tout les regardant comme innocentes au travers des jalousies, & touchées principalement de la jeunesse & de la beauté de Force des Cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables, à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans même effrayés par ces cris & par le spectacle qui les causoit, méloient leurs pleurs à cette désolation générale, & y ajoutoient une nouvelle horreur. Enfin quand les ennemis de l'Etat auroient été dans la Ville de Damas, & qu'ils y auroient tout mis à feu & à sang, on n'y auroit pas vu regner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit, lorsque cette scene affreuse finit. On ramena la mere & la fille au Palais du Roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les pieds nuds, elles se trouverent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeure-

rent long-tems évanouies. La Reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défenſe que le Caliſe avoit faite de les ſecourir, leur envoya quelques-unes de ſes femmes pour les conſoler avec toute ſorte de rafraîchiſſemens, & du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les Femmes de la Reine les trouverent encore évanouies, & preſque hors d'état de profiter du ſecours qu'elles leur apportoient. Cependant à force de ſoins on leur fit reprendre leurs eſprits. La mere de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. Ma bonne Dame, lui dit une des Femmes de la Reine, nous ſommes très-ſenſibles à vos peines, & la Reine de Surie notre Maîtreſſe nous a fait plaiſir quand elle nous a chargées de vous ſecourir. Nous pouvons vous aſſurer que cette Princeſſe prend beaucoup de part à vos malheurs, auſſi-bien que le Roi ſon Epoux. La mere de Ganem pria les femmes de la Reine de rendre à cette Princeſſe mille graces pour elle & pour Force des Cœurs ; & s'adreſſant enſuite à

celle qui lui avoit parlé : Madame, lui dit-elle, le Roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des Croyans nous fait souffrir tant d'outrages. Apprenez-nous de grace quels crimes nous avons commis. Ma bonne Dame, répondit la Femme de la Reine, l'origine de votre malheur vient de votre Fils Ganem. Il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des Favorites du Calife ; & comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colere de ce Prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du Calife ; mais tout le monde le craint, & vous voyez que le Roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres, de peur de lui déplaire. Ainsi tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous plaindre & de vous exhorter à prendre patience.

Je connois mon Fils, reprit la Mere de Ganem, je l'ai élevé avec grand soin & dans le respect dû au Commandeur des Croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'ac-

pose, & je répons de son innocence. Je cesse donc de murmurer & de me plaindre, puisque c'est pour lui que je souffre, & qu'il n'est pas mort. Ah ! Ganem, ajoûta-t-elle emportée par un mouvement mêlé de tendresse & de joie, mon cher fils Ganem; est-il possible que tu vives encore? Je ne regrette plus mes biens; & à quelque excès que puissent aller les ordres du Calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvu que le Ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige, ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple.

A ces paroles, Force des Coeurs, qui avoit paru insensible jusques-là, se tourna vers sa mere; & lui jettant ses bras au cou : oui, ma chere mere, lui dit-elle, je suivrai toujours votre exemple, à quelque extrêmité que puisse vous porter votre amour pour mon frere.

La Mere & la Fille confondant ainsi leurs soupirs & leurs larmes, demeurerent assez long-tems dans un

embrassement si touchant. Cependant les Femmes de la Reine que ce spectacle attendrissoit fort, n'oublierent rien pour engager la Mere de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire, & Force des Cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du Calife portoit que les parens de Ganem paroîtroient trois jours de suite aux yeux du Peuple dans l'état qu'on a dit, Force des Cœurs & sa Mere servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusqu'au soir; mais ce jour-là & le jour suivant, les choses ne se passerent pas de la même maniere; les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent désertes. Tous les Marchands indignés du traitement que l'on faisoit à la veuve & à la fille d'Abou Aibou, fermerent leurs boutiques & demeurerent enfermés chez eux. Les Dames au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirerent dans le derriere de leurs maisons. Il ne se trouva pas une ame dans les places publiques

par où l'on fit paſſer ces deux infortunées. Il ſembloit que tous les habitans de Damas euſſent abandonné leur Ville.

Le quatrieme jour, le Roi Mohammed Zinebi, qui vouloit exécuter fidélement les ordres du Calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des Crieurs dans tous les quartiers de la Ville, publier une défenſe rigoureuſe à tout Citoyen de Damas ou Etranger, de quelque condition qu'il fût, ſous peine de la vie, & d'être livré aux chiens pour leur ſervir de pâture après ſa mort, de donner retraite à la mere & à la ſœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain, ni une ſeule goutte d'eau; en un mot, de leur prêter la moindre aſſiſtance, & d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les Crieurs eurent fait ce que le Roi leur avoit ordonné, ce Prince commanda qu'on mît la mere & la fille hors du Palais, & qu'on leur laiſſât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plutôt paroître, que tout le monde s'éloigna

d'elles, tant la défenſe qui venoit d'être publiée avoit fait d'impreſſion ſur les eſprits. Elles s'apperçurent bien qu'on les fuyoit; mais comme elles en ignoroient la cauſe, elles en furent très-ſurpriſes. Et leur étonnement augmenta encore, lorſqu'en entrant dans une rue où parmi pluſieurs perſonnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent diſparoître avec autant de précipitation que les autres. Quoi donc, dit alors la mere de Ganem, ſommes-nous peſtiférées? le traitement injuſte & barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuſes à nos concitoyens? allons, ma fille, pourſuivit-elle, ſortons au plutôt de Damas; ne demeurons plus dans une Ville où nous faiſons horreur à nos amis mêmes.

En parlant ainſi, ces deux miſérables Dames gagnerent une des extrêmités de la Ville, & ſe retirerent dans une maſure pour y paſſer la nuit. Là quelques Muſulmans pouſſés par un eſprit de charité & de compaſſion, les vinrent trouver dès que la fin du

leur fut arrivée. Ils leur apporterent les provisions ; mais ils n'oserent s'arrêter pour les consoler, de peur d'être découverts, & punis comme désobéissans aux ordres du Calife.

Cependant le Roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun Alraschid de son exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit passé, & le conjuroit de lui faire savoir ce qu'il vouloit ordonner de la mere & de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du Calife, qui lui écrivit qu'il les bannissoit pour jamais de Damas. Aussitôt le Roi de Surie envoya des gens dans la masure, avec ordre de prendre la mere & la fille, & de les conduire à trois journées de Damas ; & de les laisser là, en leur faisant défense de revenir dans la Ville.

Les gens de Zinebi s'acquitterent de leur commission ; mais moins exacts que leur Maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraschid, ils donnerent par pitié à Force des Cœurs & à sa mere quelques menues monnoies pour se pro-

curer de quoi vivre, & à chacune un sac, qu'ils leur passerent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arriverent au premier village. Les paysannes s'assemblerent autour d'elles ; & comme au travers de leur déguisement, on ne laissoit pas de remarquer que c'étoient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainsi sous un habillement qui ne paroissoit pas être leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisoit, elles se prirent à pleurer. Ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes, & à leur inspirer de la compassion. La mere de Ganem leur conta ce qu'elle & sa fille avoient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, & tâcherent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres qu'elles leur donnerent, avec des sou-

tiers, & de quoi ſe couvrir la tête pour conſerver leurs cheveux.

De ce Village, après avoir bien remercié ces payſannes charitables, Force des Cœurs & ſa mere s'avancerent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient accoutumé de ſe retirer autour des Moſquées, ou dans les Moſquées mêmes, où elles paſſoient la nuit ſur de la natte, lorſque le pavé en étoit couvert, autrement elles couchoient ſur le pavé même; ou bien elles alloient loger dans les lieux publics deſtinés à ſervir de retraite aux Voyageurs. A l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas: elles rencontroient ſouvent de ces lieux où l'on fait des diſtributions de pain, de ris cuit, & d'autres mets, à tous les Voyageurs qui en demandent.

Enfin elles arriverent à Alep; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter; & continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles paſſerent ce Fleuve, & entrerent dans la Méſopotamie, qu'elles traverſerent juſqu'à Mouſſoul. De-là, quelques peines qu'elles euſſent déja

souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs desirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fût dans une Ville où le Calife faisoit sa demeure; mais elles l'espéroient, parce qu'elles le souhaitoient; leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit au lieu de diminuer. Leurs discours rouloient ordinairement sur lui. Elles en demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laissons-là Force des Cœurs & sa mere pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très-étroitement dans la Tour obscure, depuis le jour qui avoit été si funeste à Ganem & à elle. Cependant quelque désagréable que lui fût la prison, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui causoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit presque pas de moment qu'elle ne le plaignît.

Une nuit que le Calife se prome-

noit seul dans l'enceinte de son Palais, ce qui lui arrivoit assez souvent; car c'étoit le Prince du monde le plus curieux, & quelquefois dans ses promenades nocturnes, il apprenoit des choses qui se passoient dans le Palais, & qui sans cela ne seroient jamais venues à sa connoissance. Une nuit donc en se promenant, il passa près de la Tour obscure; & comme il crut entendre parler, il s'arrêta, il s'approcha de la porte pour mieux écouter, & il ouit distinctement ces paroles que Tourmente toujours en proie au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute: O Ganem, trop infortuné Ganem, où es-tu présentement? dans quel lieu ton destin déplorable t'a-t-il conduit? Hélas, c'est moi qui t'ai rendu malheureux! Que ne me laissois-tu périr misérablement, au lieu de me prêter un secours généreux? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins & de tes respects? Le Commandeur des Croyans qui devroit te récompenser, te persécute pour prix de m'avoir toujours regardée comme

une personne réservée à son lit; tu perds tous tes biens, & te vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah Calife, barbare Calife! que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le Tribunal du Juge Souverain, & que les Anges rendront témoignage de la vérité en votre présence? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, & sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous ne soyez condamné & puni de votre injuste violence. Tourmente cessa de parler à ces mots, car ses soupirs & ses larmes l'empêcherent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage, pour obliger le Calife à rentrer en lui-même. Il vit bien, que si ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, que sa Favorite étoit innocente, & qu'il avoit donné des ordres contre Ganem & sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquoit, paroissoit fort intéressée, il retourna aussi-tôt à son appartement; & dès qu'il y

fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la Tour obscure, & de lui amener Tourmente.

Le Chef des Eunuques jugea par cet ordre, & encore plus à l'air du Calife, que ce Prince vouloit pardonner à sa Favorite, & la rappeller auprès de lui; il en fut ravi, car il aimoit Tourmente, & avoit pris beaucoup de part à sa disgrace. Il vole sur le champ à la Tour. Madame, dit-il à la Favorite d'un ton qui marquoit sa joie, prenez la peine de me suivre. J'espere que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine Tour ténébreuse. Le Commandeur des Croyans veut vous entretenir, & j'en conçois un heureux présage.

Tourmente suivit Mesrour qui la mena & l'introduisit dans le Cabinet du Calife. D'abord elle se prosterna devant ce Prince, & elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. Tourmente, lui dit le Calife, sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence & d'injustice. Qui est donc celui qui malgré les égards & la considération

qu'il a eue pour moi, se trouve dans une situation misérable ? Parle, tu sais combien je suis bon naturellement, & que j'aime à rendre justice.

La Favorite comprit par ce discours que le Calife l'avoit entendue parler; & profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : Commandeur des Croyans, répondit-elle, s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre Majesté, je vous supplie très-humblement de me la pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence & la misere, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aibou, Marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie & qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi & l'espérance de m'engager à souffrir ses soins; j'en jugeai ainsi à l'empressement qu'il fit paroître à me régaler & à me rendre tous les services dont j'avois besoin dans l'état où je me trouvois; mais si-tôt qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : Ah!

Madame, me dit-il, *ce qui appartient au Maître est défendu à l'Esclave.* Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant, vous savez, Commandeur des Croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, & vous en répondrez devant le Tribunal de Dieu.

Le Calife ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce discours: Mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem? Oui, repartit-elle, vous le pouvez. Je ne voudrois pas pour toute chose au monde, vous déguiser la vérité. Et pour vous prouver que je suis sincere, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être; mais j'en demande pardon par avance à votre Majesté. Parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschid, je te pardonne tout, pourvû que tu ne me caches rien. Hé bien, repliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il

m'a rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui; je passai même plus avant: vous connoissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens. Il s'en apperçut; mais loin de chercher à profiter de ma foiblesse, & malgré tout le feu dont il se sentoit brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir; & tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déja dit à votre Majesté: *Ce qui appartient au Maître est défendu à l'Esclave.*

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le Calife; mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce Prince. Il lui ordonna de se relever; & la faisant asseoir auprès de lui. Raconte-moi, lui dit-il, ton Histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse & d'esprit. Elle passa légérement sur ce qui regardoit Zobeïde. Elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avoit à Ganem, sur la dépense qu'il avoit faite pour elle, & sur-tout elle

vanta fort sa discrétion, voulant par-là faire comprendre au Calife, qu'elle s'étoit trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobeïde. Et elle finit enfin par la fuite du jeune Marchand, à laquelle sans déguisement elle dit au Calife qu'elle l'avoit forcé pour se dérober à sa colere.

Quand elle eut cessé de parler, ce Prince lui dit : je crois tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? falloit-il attendre un mois après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez ? Commandeur des Croyans, répondit Tourmente, Ganem sortoit si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris des premiers votre retour. D'ailleurs Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du Jour, a été long-tems sans pouvoir trouver le moment favorable de le remettre en main propre.

C'est assez, Tourmente, reprit le Calife, je reconnois ma faute, &

voudrois la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune Marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui; demande moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. A ces mots, la Favorite se jetta aux pieds du Calife la face contre terre; & se relevant: Commandeur des Croyans, dit-elle, après avoir remercié Votre Majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos Etats, que vous pardonnez au fils d'Abou Aibou, & qu'il n'a qu'à vous venir trouver. Je ferai plus, repartit ce Prince, pour t'avoir conservé la vie, pour reconnoître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, & enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour Epoux. Tourmente ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour remercier le Calife, de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore. On n'y avoit nullement touché.

Mais ce qui lui fit le plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres & les ballots de Ganem, que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun Alraschid donna ordre au Grand Visir, de faire publier par toutes les Villes de ses Etats, qu'il pardonnoit à Ganem, fils d'Abou Abiou; mais cette publication fut inutile. Car il se passa un tems considérable, sans qu'on entendît parler de ce jeune Marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pû survivre à la douleur de l'avoir perdue: une affreuse inquiétude s'empara de son esprit; mais comme l'espérance est la derniere chose qui abandonne les Amans, elle supplia le Calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pieces d'or qu'elle tira de sa cassette, & sortit un matin du Palais montée sur une mule des écuries du Calife, très-richement enharnachée. Deux Eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur

la crouppe de la mule.

Elle alla de Mosquée en Mosquée faire des largesses aux Dévots de la Religion Musulmane, en implorant le secours de leurs prieres pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée & ses mille pieces d'or à faire des aumônes dans les Mosquées; & sur le soir, elle retourna au Palais.

Le jour suivant, elle prit une autre bourse de la même somme; & dans le même équipage, elle se rendit à la Jouaillerie. Elle s'arrêta devant la porte; & sans mettre pied à terre, elle fit appeller le Syndic par un des Eunuques noirs. Le Syndic qui étoit un homme très-charitable, & qui employoit plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une Dame du Palais. Je m'adresse à vous, lui dit-elle, en lui mettant sa bourse

entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la Ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pieces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez. Car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont recours à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, & que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misere. Madame, lui répondit le Syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, & prendre la peine de venir jusques chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la Ville. Elles étoient dans un état pitoyable; & j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des personnes de condition. Au-travers des haillons qui les couvroient, malgré l'impression que l'ardeur du Soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement

les pauvres que j'aſſiſte. Je les menai toutes deux dans ma maiſon, & les mis entre les mains de ma femme qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ſes Eſclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le viſage, & à leur faire changer de linge. Nous ne ſavons point encore qui elles ſont, parce que nous voulons leur laiſſer prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos queſtions.

Tourmente, ſans ſavoir pourquoi, ſe ſentit quelque curioſité de les voir. Le Syndic ſe mit en devoir de la mener chez lui; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, & elle s'y fit conduire par un Eſclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, & ſuivit l'Eſclave du Syndic, qui avoit pris les devans pour aller avertir ſa maîtreſſe qui étoit dans la chambre de Force des Cœurs & de ſa Mere; car c'étoit d'elles que le Syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du Syndic ayant appris

par ſon Eſclave qu'une Dame du Palais étoit dans ſa maiſon, voulut ſortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir; mais Tourmente qui ſuivoit de près l'Eſclave, ne lui en donna pas le tems & entra. La femme du Syndic ſe proſterna devant elle, pour marquer le reſpect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au Calife. Tourmente la releva, & lui dit: Ma bonne Dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangeres qui ſont arrivées à Bagdad hier au ſoir. Madame, répondit la femme du Syndic, elles ſont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. Auſſi-tôt la Favorite s'approcha de celui de la Mere; & la conſidérant avec attention: Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon ſecours. Je ne ſuis pas ſans crédit dans cette Ville, & je pourrai vous être utile à vous & à votre compagne. Madame, répondit la mere de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avions

pourtant ſujet de le croire, après les malheurs qui nous ſont arrivés. En achevant ces paroles, elle ſe prit à pleurer ſi amérement, que Tourmente & la femme du Syndic ne purent auſſi retenir leurs larmes.

La Favorite du Calife après avoir eſſuyé les ſiennes, dit à la mere de Ganem: apprenez-nous de grace vos malheurs & nous racontez votre hiſtoire, vous ne ſauriez faire ce récit à des gens plus diſpoſés que nous à chercher tous les moyens poſſibles de vous conſoler. Madame, reprit la triſte veuve d'Abou Aibou, une Favorite du Commandeur des Croyans, une Dame nommée Tourmente, cauſe toute notre infortune. A ce diſcours, la Favorite ſe ſentit frapper comme d'un coup de foudre; mais diſſimulant ſon trouble & ſon agitation, elle laiſſa parler la mere de Ganem, qui pourſuivit de cette maniere: Je ſuis veuve d'Abou Aibou, Marchand de Damas. J'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accuſé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le Calife l'a

fait chercher par-tout pour le faire mourir ; & ne l'ayant pu trouver, il a écrit au Roi de Damas de faire piller & raser notre maison, & de nous exposer ma fille & moi trois jours de suite toutes nues aux yeux du Peuple, & puis de nous bannir de Surie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerois si mon fils vivoit encore, & que je pusse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur & pour moi de le revoir ! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens, & tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas ! je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, & qu'il n'est pas plus coupable envers le Calife que sa sœur & moi. Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit ; il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence ; puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui par la fatalité des astres ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre

fils, s'il n'est plus au monde; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déja justifié Ganem dans l'esprit du Calife. Ce Prince a fait publier par tous ses Etats qu'il pardonnoit au Fils d'Abou Aibou, & ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ganem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu, en unissant nos fortunes. Il me donne à lui pour épouse. Ainsi regardez-moi comme votre fille, & permettez que je vous consacre une éternelle amitié. En disant cela, elle se pencha sur la mere de Ganem, qui ne put répondre à ce discours, tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-tems embrassée, & ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force de Cœurs, qui s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante Favorite du Calife eut donné à la mere & à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit:

Cessez de vous affliger l'une & l'autre. Les richesses que Ganem avoit en cette ville ne sont pas perdues ; elles sont au Palais du Calife dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauroient vous consoler sans Ganem. C'est le jugement que je fais de sa mere & de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir ? Nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines, & le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas dans le tems que vous y possédiez Ganem.

Tourmente alloit poursuivre, lorsque le Syndic des Jouailliers arriva : Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant. C'est un jeune homme qu'un Chamelier amenoit à l'Hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes sur un chameau,

parce qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. On l'avoit déja délié & on étoit prêt à le porter dans l'Hôpital, lorsque j'ai passé par-là. Je me suis approché du jeune homme : je l'ai considéré avec attention, & il m'a paru que son visage ne m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille, & sur son pays; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs & des soupirs. J'en ai eu pitié; & connoissant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'Hôpital, car je sais trop de quelle maniere on y gouverne les malades, & je connois l'incapacité des Médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes Esclaves, qui dans une chambre particuliere où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, & le servent comme ils me serviroient moi-même.

Tourmente tressaillit à ce discours du Jouaillier, & sentit une émotion dont elle ne pouvoit se rendre raison;

Menez-moi, dit-elle au Syndic, dans la chambre de ce malade. Je souhaite de le voir. Le Syndic l'y conduisit ; & tandis qu'elle y alloit, la mere de Ganem dit à Force des Cœurs : Ah ma fille, quelque misérable que soit cet Etranger malade, votre frere, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux !

La Favorite du Calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les Esclaves du Syndic l'avoient déja couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le visage pâle, défiguré, & tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention. Son cœur palpite. Elle croit reconnoître Ganem ; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considére, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? A ces mots, elle

s'arrêta pour donner le tems au jeune homme de répondre ; mais s'appercevant qu'il y paroissoit insensible : Ah Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image, a prêté à cet Etranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aibou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tourmente. Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit la paupiere, & tourna la tête vers la personne qui lui adressoit la parole ; & reconnoissant la Favorite du Calife : Ah Madame, est-ce vous ? par quel miracle..... Il ne put achever. Il fut tout-à-coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente & le Syndic s'empresserent à le secourir ; mais dès qu'ils remarquerent qu'il commençoit à revenir de son évanouissement, le Syndic pria la Dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits, regarda de tous côtés ; & ne

voyant pas ce qu'il cherchoit : Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion ! Non, Seigneur, lui dit le Syndic, ce n'est point une illusion. C'est moi qui ai fait sortir cette Dame ; mais vous la reverrez si-tôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement, & rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ganem, à qui le Commandeur des Croyans a fait publier dans Bagdad, qu'il pardonnoit le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La Dame qui vient de vous parler, vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé. Pour moi, je vais y contribuer autant qu'il me sera possible. En achevant ces mots, il laissa reposer Ganem, & alla lui faire préparer tous les remedes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diete & par la fatigue.

Pendant ce tems-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force de Cœurs & de sa mere où se passa la même scene à peu près ; car quand la mere de Ganem apprit que cet Etranger malade que le Syndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque par les soins de Tourmente, & de la femme du Syndic, elle fut revenue de sa foiblesse, elle voulut se lever pour aller voir son fils ; mais le Syndic qui arriva sur ces entrefaites l'en empêcha, en lui représentant que Ganem étoit si foible & si exténué, que l'on ne pouvoit sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mere & d'une sœur qu'on aime. Le Syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mere de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir son fils sans mettre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instances pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : Benissons le Ciel, dit-elle,

dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au Palais informer le Calife de toutes ces aventures, & demain matin je reviendrai vous joindre. Après avoir parlé de cette maniere, elle embrassa la mere & la fille, & sortit. Elle arriva au Palais; & dès qu'elle y fut, elle fit demander par Mesrour une audience particuliere au Calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le Cabinet de ce Prince. Il y étoit seul. Elle se jetta d'abord à ses pieds, la face contre terre selon la coutume. Il lui dit de se relever; & l'ayant fait asseoir, il lui demanda si elle avoit appris des nouvelles de Ganem. Commandeur des Croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait, que je l'ai retrouvé avec sa mere & sa sœur. Le Calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pû les rencontrer en si peu de tems. Elle satisfit sa curiosité, & lui dit tant de bien de la mere de Ganem, & de Force des Cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi-bien que le jeune Marchand.

Si Haroun Alraschid étoit violent,

& si dans ses emportemens il se portoit quelquefois à des actions cruelles; en récompense il étoit équitable & le plus généreux Prince du monde, dès que sa colere étoit passée & qu'on lui faisoit connoître son injustice. Ainsi ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem & sa famille, & les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches, j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que je t'ai faite. Tu épouseras Ganem, & je déclare dès-à-présent que tu n'es plus mon Esclave, tu es libre. Va retrouver ce jeune Marchand; & dès que sa santé sera rétablie, tu me l'ameneras avec sa mere & sa sœur.

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le Syndic des Jouailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, & d'apprendre à la mere & à la fille, les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur

annoncer. La premiere personne qu'elle rencontra fut le Syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien passé la nuit : que son mal ne provenant que de mélancolie, & la cause en étant ôtée, il seroit bientôt guéri.

Effectivement le fils d'Abou Aïbou se trouva beaucoup mieux. Le repos & les bons remedes qu'il avoit pris, & plus que tout cela, la nouvelle situation de son esprit, avoient produit un si bon effet, que le Syndic jugea qu'il pouvoit sans péril voir sa mere, sa sœur & sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il étoit à craindre que ne sachant point que sa mere & sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise & de joie. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, & qu'elle feroit signe aux deux autres Dames de paroître quand il en seroit tems.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le Syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. Hé bien, Ganem, lui dit-elle,

en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. Ah ! Madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? Je vous croyois au Palais du Calife. Ce Prince vous a sans doute écoutée ; vous avez dissipé ses soupçons, & il vous a redonné sa tendresse. Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des Croyans, qui pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir me donne à vous pour Epouse. Ces dernieres paroles causerent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des Amans. Mais il le rompit enfin : Ah ! belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? Croirai-je qu'en effet le Calife vous cede au fils d'Abou Aïbou ? Rien n'est plus véritable, repartit la Dame. Ce Prince qui vous faisoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, & qui dans sa fureur a fait souffrir mille indignités à votre mere

& à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui, & il ne faut pas douter qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille.

Ganem demanda de quelle maniere le Calife avoit traité sa mere & sa sœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa Maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad & dans la même maison où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la Favorite ne différa point de la satisfaire. Elle les appella. Elles étoient à la porte où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem ; & l'embrassant tour à tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens ! Ganem en avoit le visage tout couvert aussi-bien que sa mere & sa sœur. Tourmente en versoit abondam-

ment. Le Syndic même & sa femme que ce spectacle attendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassembloit chez eux quatre personnes que la fortune avoit si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avoit souffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, jusqu'au moment que le Syndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant refugié dans un petit Village, il y étoit tombé malade; que quelques paysans charitables en avoient eu soin; mais que ne guérissant point, un Chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'Hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le Calife après l'avoir entendu parler dans la Tour, l'avoit fait venir dans son Cabinet, & par quels discours elle s'étoit justifiée. Enfin quand ils se furent instruits des choses qui leur étoient arrivées, Tourmente dit: bénissons le Ciel qui nous

a tous réunis, & ne ſongeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la ſanté de Ganem ſera rétablie, il faudra qu'il paroiſſe devant le Calife avec ſa mere & ſa ſœur; mais comme elles ne ſont pas en état de ſe montrer, je vais y mettre bon ordre. Je vous prie de m'attendre un moment.

En diſant ces mots, elle ſortit, alla au Palais, & revint en peu de tems chez le Syndic avec une bourſe où il y avoit encore mille pieces d'or. Elle la donna au Syndic en le priant d'acheter des habits pour Force des Cœurs & pour ſa mere. Le Syndic qui étoit un homme de bon goût, en choiſit de fort beaux, & les fit faire avec toute la diligence poſſible. Ils ſe trouverent prêts au bout de trois jours: & Ganem ſe ſentant aſſez fort pour ſortir, s'y diſpoſa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller ſaluer le Calife, comme il s'y préparoit avec Force des Cœurs & ſa mere, on vit arriver chez le Syndic le Grand Viſir Giafar.

Ce Miniſtre étoit à cheval avec une grande ſuite d'Officiers. Seigneur,

dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du Commandeur des Croyans, mon Maître & le vôtre; l'ordre dont je ſuis chargé eſt bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveller le ſouvenir. Je dois vous accompagner & vous préſenter au Calife, qui ſouhaite de vous voir. Ganem ne répondit au compliment du Grand Viſir que par une très-profonde inclination de tête, & monta un cheval des écuries du Calife, qu'on lui préſenta & qu'il mania avec beaucoup de grace. On fit monter la mere & la fille ſur des Mules du Palais; & tandis que Tourmente auſſi montée ſur une Mule, les menoit chez le Prince par un chemin détourné, Giafar conduiſit Ganem par un autre, & l'introduiſit dans la ſalle d'Audience. Le Calife y étoit aſſis ſur ſon Trône & environné des Emirs, des Viſirs, des Chefs des Huiſſiers & des autres Courtiſans Arabes, Perſans, Egyptiens, Africains & Suriens de ſa domination, ſans parler des Etrangers.

Quand le Grand Viſir eut amené

Ganem au pied du Trône, ce jeune Marchand fit sa révérence en se jettant la face contre terre ; & puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui bien que composés sur le champ, ne laisserent pas d'attirer l'approbation de toute la Cour. Après son compliment, le Calife le fit approcher & lui dit : Je suis bien aise de te voir & d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma Favorite & tout ce que tu as fait pour elle. Ganem obéit, & parut si sincere, que le Calife fut convaincu de sa sincérité. Ce Prince lui fit donner une Robe fort riche selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donne audience. Ensuite il lui dit : Ganem, je veux que tu demeures dans ma Cour. Commandeur des Croyans, répondit le jeune Marchand, l'Esclave n'a point d'autre volonté que celle de son Maître, de qui dépendent sa vie & son bien. Le Calife fut très-satisfait de la réponse de Ganem, & lui donna une grosse pension. Ensuite ce Prince descendit du Trône & se faisant suivre par Ganem & par

le Grand Visir seulement, il entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mere & la fille d'Abou Aïbou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternerent devant lui. Il les fit relever, & il trouva Force des Cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, & par-là je punirai Zobéide, qui deviendra la premiere cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajôuta-t-il en se tournant vers la mere de Ganem : Madame, vous êtes encore jeune, & je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon Grand Visir. Je vous donne à Giafar : Et vous Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un Cady & des témoins, & que les trois contrats soient dressés & signés tout à l'heure. Ganem voulut représenter au Calife que sa sœur seroit trop ho-

norée d'être ſeulement au nombre de ſes Favorites, mais ce Prince voulut épouſer Force des Cœurs.

Il trouva cette Hiſtoire ſi extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux Hiſtorien de la mettre par écrit avec toutes ſes circonſtances. Elle fut enſuite dépoſée dans ſon tréſor, d'où pluſieurs copies tirées ſur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'Hiſtoire de Ganem fils d'Abou Aïbou, le Sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaiſir. Sire, dit alors la Sultane, puiſque cette Hiſtoire vous a diverti, je ſupplie très-humblement votre Majeſté de vouloir bien entendre celle du Prince Zeyn Alaſnam, & du Roi des Génies : vous n'en ſerez pas moins content. Schahriar y conſentit ; mais comme le jour commençoit à paroître, on la remit à la nuit ſuivante. La Sultane la commença de cette maniere.

Fin du Tome cinquieme.



TABLE
DES HISTOIRES
DU V. TOME.

Fin de la Table.



7 vols.

J. Thornton

6.6.79

£10.00

